

Max WEBER (1864-1920)

Essais sur la théorie de la science

**Premier essai :
“L'objectivité de la connaissance dans les sciences
et la politique sociales ” (1904)**

Traduction de l'Allemand et introduit
par Julien Freund

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Max WEBER

Essais sur la théorie de la science

[Un recueil d'articles publiés entre 1904 et 1917]

Premier essai :
" L'objectivité de la connaissance dans les sciences
et la politique sociales " (1904)

Une édition numériques réalisée à partir de l'ouvrage [Essais sur la théorie de la science](#).
Traduit de l'Allemand et introduit par Julien Freund. Paris : Librairie Plon, 1965, 539
pages. Collection : Recherches en sciences humaines, no 19.

Un recueil d'essais publiés entre 1904 et 1917.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft
Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 1^{er} août 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Table des matières

[Travaux de l'auteur](#)

[Note du traducteur](#)

[Index des noms](#)

[Index des matières](#)

[Introduction du traducteur](#), Julien Freund

[Premier essai](#) : “L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales ” (1904)

[I.](#)

[II.](#)

Deuxième essai : “ Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture ” (1906)

1. Éléments pour une discussion des idées d'Édouard Meyer
2. Possibilité objective et causalité adéquate en histoire

Troisième essai : “ Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive ” (1913)

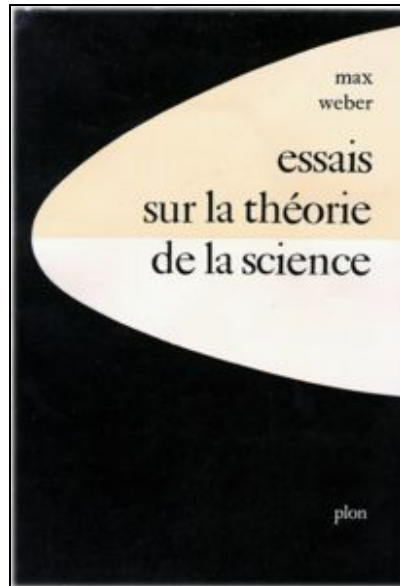
1. Signification d'une sociologie « compréhensive ».
2. Rapport entre la sociologie compréhensive et la psychologie.
3. Rapport entre la sociologie compréhensive et la dogmatique juridique
4. L'activité communautaire
5. Socialisation et activité sociétaire
6. L'entente
7. Institution et groupement

Quatrième essai : “ Essai sur le sens de la « neutralité axiologique » dans les sciences sociologiques et économiques ” (1917)

MAX WEBER

ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SCIENCE

TRADUITS DE L'ALLEMAND ET INTRODUITS PAR JULIEN FREUND



Paris, *Librairie Plon*, 1965, 539 pp. Collection : *Recherches en sciences humaines*, no 19.

Les essais publiés ici sont tirés des
Gesammelte Aufsätze zur *Wissenschaftslehre*
2. Aufl. (Tübingen, Mohr, 1951).

[Retour à la table des matières](#)

TRAVAUX DE L'AUTEUR

[Retour à la table des matières](#)

L'œuvre publiée de Max Weber est considérable. Nous nous contentons de mentionner ici les volumes où ont été rassemblées ses principales études, en détaillant toutefois leur sommaire. Le lecteur pourra trouver une liste complète des écrits de Max Weber, établie par Johannes Winckelmann, dans Max WEBER, *Soziologie - Weltgeschichtliche Analysen - Politik 2* (Stuttgart, Kröner, 1960). 490-505, où sont notamment rassemblées les références à ses nombreux comptes rendus, conférences, et articles de presse.

Nous avons tenu à faire figurer les traductions, sans doute pour rendre hommage à cette fraternité désespérée des traducteurs de Weber, mais surtout pour des raisons pratiques et scientifiques. Les textes de Weber sont d'une lecture très ardue, le lecteur français tirera souvent grand profit des traductions effectuées dans d'autres langues, bien qu'on y trouve le pire comme le meilleur. Des interprétations de la pensée de l'auteur ont été proposées à l'occasion du travail de traduction, dont quelques-unes font date dans l'histoire de la sociologie. Certaines introductions et traductions enfin, notamment les russes - les premières de toutes, ignorées de l'Occident comme tant de travaux de cette brillante intelligentzia du début du siècle - ou les anglaises, ont eu une signification historique qui n'est pas négligeable.

Hans H. Gerth et Hedwig Ide Gerth ont publié une « Bibliography on Max Weber » dans *Social Research*, XVI (1949), 70-89, à laquelle on ajoutera quelques titres cités page 505 du recueil mentionné ci-dessus - É. D.

*
* *

Die römische Agrargeschichte in ihrer Bedeutung für das Staats und Privatrecht.

Stuttgart, 1891.

Trad. Italienne : *La storia agraria romana* (Milano, Societa editrice libreria, 1907) dans la « Biblioteca di storia economica » de Pareto, vol. 11, 2e partie, pp. 509-705.

Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie.

Tübingen, Mohr.

SOMMAIRE :

TOME 1er (1re éd. 1920; 2e et 3 éd. 1922; 4e éd. 1947)

Vorbemerkungen [Introduction générale].

Traduction anglaise, espagnole, italienne et française, dans les ouvrages mentionnés ci-dessous.

Die protestantische Ethik und der « Geist » des Kapitalismus, 1905.

Trad. anglaise : *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism* (New York, Scribner; London, Allen et Unwin, 1930; réimp. 1948 et 1950) par Talcott Parsons.

Trad. italienne : *L'etica protestante e lo spirito del capitalismo* (Roma, Leonardo, 1945) par P. Burrelli.

Trad. espagnole -. *La etica protestante y el espiritu del capitalismo* (Madrid, Ed. Revista del Derecho Privado, 1955).

Trad. française : *L'éthique Protestante et l'esprit du capitalisme* (Paris, Plon, 1964) par Jacques Chavy.

Die protestantischen Sekten und der Geist des Kapitalismus, 1920.

Trad. anglaise ap. *From Max Weber : Essays in Sociology* (New York, Oxford U. P., 1946; London, Kegan Paul, 1947) par H. H. Gerth and C. W. Mills.

Trad. française: *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, dans l'ouvrage mentionné ci-dessus.

Die Wirtschaftsethik der Weltreligionen.

Einleitung. - I. Konfuzianismus und Taoismus. - Zwischenibetrachtung : Theorie der Stufen und Richtungen religiöser Weltaflehnung. 1916.

Trad. anglaise de l'introduction et de l'excursus ap. *From Max Weber*. L'étude principale a été traduite sous le titre *The Religion of China* (Glencoe, The Free Press, 1951) par H. H. Gerth.

TOME II (1re éd. 1921; 2e éd. 1923)

Die Wirtschaftsethik der Weltreligionen. - II. Hinduismus und Buddhismus, 1916- 1917.

Trad. anglaise de fragments (brahmanes et castes) ap. *From Max Weber*; traduction partielle sous le titre *The Religion of India : Sociology of Hinduism and Buddhism*; (Glencoe, The Free Press, 1958) par H. H. Gerth et D. Martindale.

TOME III (1re éd. 1921 ; 2e éd. 1923).

Die Wirtschaftsethik der Weltreligionen. - III. Das antike Judentum - Nachtrag : Die Pharisäer. 1917-19.

Trad. anglaise sous le titre *Ancient Judaism* (Glencoe, The Free Press, 1952) par H. H. Gerth et D. Martindale.

Gesammelte Politische Schriften.

1re éd. München, Drei Masken Verlag, 1921. 2e éd. Tübingen, Mohr, 1958.

SOMMAIRE :

Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik, 1895.
Zur Gründung einer national-sozialen Partei, 1896.
Zur Lage der bürgerlichen Demokratie in Rußland, 1906.
Rußland Übergang zum Scheinkonstitutionalismus; 1906.
Bismarcks Außenpolitik und die Gegenwart, 1915.
Zur Frage des Friedensschließens, 1915.
Zwischen zwei Gesetzen, 1916.

Der verschärfte U-Boot-Krieg, 1916.
Deutschland unter den europäischen Weltmächten, 1916.
Deutschlands äußere und Preußens innere Politik, 1917.
Ein Wahlrechtsnotgesetz des Reichs, 1917.
Rußland Übergang zur Scheindemokratie, 1917.
Die Lehren der deutschen Kanzlerkrise, 1917.
Vaterland und Vaterlandspartei, 1917.
Bayern und die Parlamentarisierung im Reich, 1917.
«Bismarcks Erbe in der Reichsverfassung» 1917.
Wahlrecht und Demokratie in Deutschland, 1917.
Innere Lage und Außenpolitik. I-II, 1918.
Parlament und Regierung im neu geordneten Deutschland, 1918.

Trad. italienne : *Parlamento e governo, nel nuovo ordinamento della Germania* (Bari, Laterza, 1919) par E. Ruta

Die nächste innerpolitische Aufgabe, 1918. Waffenstillstand und Frieden, 1918. Deutschlands künftige Staatsform, 1918. Das neue Deutschland, 1918. Zum Thema der « Kriegsschuld » 1919. Der Reichspräsident, 1919.

Zur Untersuchung der Schuldfrage, 1919. Politik als Beruf, 1919..

Trad. anglaise ap. *From Max Weber*.

Trad. italienne ap. *Il lavoro intellettuale come professione* (Torino, Einaudi, 1948) par A. Giolitti.

Trad. française ap. *Le savant et le politique* (Paris, Plon, 1959) par Julien Freund.

Bemerkungen zum Bericht der Kommission der alliierten und assoziierten Regierungen über die Verantwortlichkeit der Urheber des Krieges, 1919.
Politische Briefe, 1906-1919 . [*Supprimées dans l'édition de 1958.*]

Wirtschaft und Gesellschaft [Grundriß der Sozialökonomik, III. Abteilung].

Tübingen, Mohr, 1re éd. Marianne Weber 1922; 2e éd. augm. 1925; 3e éd. 1947; 4e éd. augm. J. Winckelmann 1956.

Trad. espagnole intégrale : *Economía y Sociedad* (México Fondo de cultura económica, 1944), 4 vol. : I. « *Teoría de organización social* » par J. M. Echavarría. II. « *Tipos de comunidad y sociedad* » par J. R.

Parella. III. « Tipos de comunidad y sociedad : Sociologia del derecho » par E. G. Maynez; « La ciudad » par B. Imaz. IV. « Tipos de dominacion » par J. F. Mora.

Trad. italienne intégrale : *Economia e società* (Milano, Edizioni di Comunità, 1962) sous la direction de Pietro Rossi.

Traduction française intégrale en préparation.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : Soziologische Kategorienlehre.

Trad. anglaise de la première partie, sous le titre *The Theory of Social and Economic Organization* (London, Hodge, 1947; New York, Oxford U. P., 1947, réimp. 1950) par A. M. Henderson et Talcott Parsons.

1. Soziologische Grundbegriffe.

Trad. anglaise de fragments des sections 1 à 8 ap. Max Weber on Law in Economy and Society (cf. infra, 11, vit) par B. A. Shils. - Traduction anglaise intégrale de tout le chapitre sous le titre *Basic Concepts in Sociology* (New York, Philosophical Library, 1962 par H. P. Secher.

Trad. japonaise par Yoshie Atoji et Kanji Naitô (Tokyo, Radokawa Shoten, 1953).

II. Soziologische Grundkategorien des Wirtschaftens.

III. Die Typen der Herrschaft.

Trad. italienne sous le titre *Carismatica e i tipi del potere* par V. F. Accolti ap. Roberto Michels, *Politica ed economia* Torino Unione tipografico-editrice torinese 1934), «Nuova collana di economisti stranieri e italiani » vol. XII pp. 179-262.

IV. Stände und Klassen.

Deuxième partie : Die Wirtschaft und die gesellschaftlichen Ordnungen und Mächte.

1. Die Wirtschaft und die gesellschaftlichen Ordnungen in ihrer prinzipiellen Beziehung.

II . Wirtschaftliche Beziehungen der Gemeinschaften im, allgemeinen.

III. Typen der Vergemeinschaftung und Vergesellschaftung in ihrer Beziehung zur Wirtschaft.

Des fragments de ce chapitre ont été traduits en anglais par Ferdinand Rologar sous le titre « The Household Community » dans Talcott PARSONS et al., *Theories of Society* (New York, The Free Press, 1961), 1, pp. 296-305.

IV. Ethnische Gemeinschaftsbeziehungen.

Des fragments de ce chapitre ont été traduits en anglais par Ferdinand Rologar sous le titre « Ethnic Groups » dans PARSONS, *ibid.* I, pp. 305-309.

V. Typen religiöser Vergemeinschaftung.

Trad. anglaise sous le titre *The Sociology of Religion* (Boston, Beacon Press, 1963) par Ephraïm Fischhoff. - Autre traduction anglaise du § 7. 4 Stände, Klassen und Religion » par Christine Kayser sous le titre « Religion and social status » dans PARSONS, *ibid.* II, pp. 1138-1161.

VI. Die Marktgemeinschaft.

VII. Wirtschaft und Recht. [Ce chapitre a fait l'objet d'une édition allemande séparée, mais établie cette fois d'après le manuscrit de l'auteur par J. WINCKELMANN : *Rechtssoziologie* (Neuwied, Luchterhand, 1960).]

Trad. anglaise sous le titre *Max Weber on Law in Economy and Society* (Cambridge [Mass.], Harvard University Press, 1954) par E. A. Shils et M. Rheinstein. Ce volume contient également la traduction des chap. I et VI ainsi que des fragments des chap. VI I (première moitié) et IX (sect. 1 et 3 partiellement) et des fragments du chap. 1 de la première partie.

VIII. Politische Gemeinschaften.

Trad. anglaise de la deuxième moitié de ce chapitre (nations, classes, partis) ap. *From Max Weber*.

IX. Soziologie der Herrschaft.

Trad. russe de la huitième section (à l'exception du § 5 sur la démocratie antique et médiévale) sous le titre *Gorod* (Petrograd, « Nauka i Skola, » 1923) par B. B. Popov sous la direction de N. 1. Kareev.

Trad. anglaise de fragments (bureaucratie, autorité charismatique, discipline) ap. *From Max Weber*. - La deuxième section, « Die drei reinen Typen der legitimen Herrschaft », a été traduite sous le titre *The Three Types et Legitimate Rule* (Berkeley Publications in Society and Institutions, IV [1958], 1-11) par H. H. Gerth. - La huitième section, « Die nichtlegitime Herrschaft », a été traduite sous le titre *The City* (Glencoe, The Free Press, 1958) par D. Martindale et G. Neuwirth.

Trad. italienne de fragments (autorité charismatique) ap. *Carismatica e i tipi del potere*. - La huitième section a été traduite sous le titre *La città* (Milano, Bompiani, 1950) par O. Padoa.

Appendice : Die rationalen und soziologischen Grundlagen der Musik, 1921.

Trad. anglaise : *The Rational and Social Foundations of Music* Southern Illinois University Press, 1958) par D. Martindale, J. Riedel et G. Neuwirth.

Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre.

Tübingen, Mohr, 1re éd. Marianne Weber, 1922; 2e éd. J. Winckelmann, 1951.

SOMMAIRE :

Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie, 1903-1906.

Die « Objektivität » sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis, 1904.

Trad. anglaise ap. *The Methodology of the Social Sciences* (Glencoe, The Free Press, 1949) par E. A. Shils et H. A. Finch.

Trad. italienne ap. *Il metodo delle scienze storico-sociali* (Torino, Einaudi, 1958) par Pietro Remi.

Trad. française, ap. *Essais sur la théorie de la science* (Paris, Pion, 1965) par J. Freund.

Trad. japonaise, Tokyo.

Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik, 1906.

Trad. anglaise ap. *The Methodology*.

Trad. italienne ap. *Il metodo*.

Trad. française, ap. *Essais sur la théorie de la science*.

R. Stammers « Überwindung » der materialistischen Geschichtsauffassung, 1907. - Nachtrag.

Die Grenznutzlehre und das « psychophysische Grundgesetz », 1908. Energetische Kulturtheorien, 1909.

Über einige Kategorien der verstehenden Soziologie, 1913.

Trad. française, ap. *Essais sur la théorie de la science*.

Trad. italienne ap. *Il metodo*.

Der Sinn der « Wertfreiheit » der soziologischen und ökonomischen Wissenschaften, 1917-18.

Trad. anglaise ap. *The Methodology*.

Trad. italienne ap. *Il metodo*.

Trad. française, ap. *Essais sur la théorie de la science*.

Soziologische Grundbegriffe, 1921.

Cf. Wirtschaft und Gesellschaft, I, 1, supra.

Wissenschaft als Beruf, 1919.

Trad. anglaise ap. *From Max Weber : Essays in sociology* (New York, Oxford U. P., 1946; London, Kegan Paul, 1947) par H. H. Gerth et C. W. Mills.

Trad. française ap. *Le savant et le politique* (Paris, Pion, 1958) par J. Freund.

Trad. italienne ap. *Il lavoro intellettuale come professione* (Torino, Einaudi, 1948) par A. Giolitti.

Trad. japonaise (Tokyo, Iwanami Shoten, 1936) par Kunio Okaka.

Wirtschaftsgeschichte. Abriß der universalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. - Ed. S. HELLMANN et M. PALYI.

Berlin, Duncker et Humblot. Ire éd. 1923; 2e éd. 1924; 3e éd. augm. Winkelman 1958.

Trad. russe ; *Istorija hozjajstva* (Petrograd, « Nauka i Skola », 1923) sous la direction et avec une préface de I. M. Grevs.

Trad. anglaise : *General Economic History* (New York et London, 1927; réimp. Glencoe, The Free Press, 1950) par F. H. Knight.

Trad. espagnole : Historia economica general (México, Fondo de cultura economica, 1942 et 1956) par M. S. Sarto.

Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte.

Tübingen, Mohr, 1924.

SOMMAIRE :

Agrarverhältnisse im Altertum, 1897, rév- 1909.

Trad. russe : Agrarnaja istorija drevnego mira (Moskva, M. et S. Sabasnikov [1925]), par E. S. Petrusenskaja sous la direction et avec une préface de D. M. Petrusenskij.

Die sozialen Gründe des Untergangs der antiken Kultur, 1896.

Trad. russe : « Social'n'ija prien'i padenija antienoj kult'ury », Naucnoe Slovo [Moskva], VII 1904), 108-124, par E. S. Petrusenskaja sous la direction de D. M. Petrusenskii.

Trad. espagnole : « La decadencia de la cultura antigua », Revista do Occidente, XIII (1926), 23-59.

Trad. anglaise : « The Social Causes of the Decay of Ancien Civilization », The Journal of General Education, V (1950), 75-88, par C. Mackauer.

Zur Geschichte der Handelsgesellschaften im Mittelalter, 1899.

Die ländliche Arbeitsverfassung, 1893.

Entwicklungstendenzen in der Lage der ostelbischen Landarbeiter, 1894

Der Streit um den Charakter der altgermanischen Sozialverfassung in der deutschen Literatur des letzten Jahrzehnts, 1904.

Ce recueil ne comprend pas la conférence faite à l'occasion de l'exposition universelle de Saint-Louis dont -le texte allemand semble être perdu :

Deutsche Agrarprobleme in Vergangenheit und Gegenwart, 1904.

Trad. anglaise révisée ap. From Max Weber sous le titre « Capitalism and Rural Society in Germany ».

Retrad. allemande dans la Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft, CVIII (1952), 431-452, par H. H. Gerth.

Gesammelte Aufsätze zur Soziologie und Sozialpolitik.

Tübingen, Mohr, 1924

SOMMAIRE :

Methodologische Einleitung für die Erhebungen des Vereins für Sozialpolitik über Auslese und Anpassung der Arbeiterschaft der geschlossenen Großindustrie, 1908.

Zur Psychophysik der industriellen Arbeit, 1908-1909.

TRAVAUX DE L'AUTEUR 511

Die Börse, 1894-1896.

Agrarstatistische und sozialpolitische Betrachtungen zur Fideikommißfrage in Preußen, 1904

Diskussionsreden auf den Tagungen des Vereins für Sozialpolitik.

Trad. anglaise de l'une de ces interventions (« Si effrayante soit la pensée que le monde puisse être un jour peuplé de professeurs - nous nous retirerions quant à nous sur une île déserte -, l'idée qu'il puisse ne l'être que de petits engrenages est encore plus effrayante à ...) ap. J. P. MAYER. Max Weber and German Politics (London, Faber, 1954). 125-131.

Geschäftsbericht und Diskussionsreden auf den deutschen soziologischen Tagungen, 1910 und 1912.

Der Sozialismus, 1918.

INDEX DES NOMS

[Retour à la table des matières](#)

ADRIAN (H.)	C	
ANTONI (C.)		F
ARISTOTE	CALVIN	
ARON (Raymond)	CÉSAR	FECHNER (G.)
	CHAMBERLAIN (H. St.)	FICHTE
B	COHEN (H.)	FICK (L.)
BABEUF (F. E.),	COMTE (A.)	FISCHER (K.)
BACON (F.)	CONRADIN	FLUG (O.)
BARTH (P.)	CONSTANT (B.)	FRÉDÉRIC LE
BASHKIRTSEFF (M.)	COPERNIC	GRAND
BAUMGARTEN (E.)	CROCE (B.)	FRÉDÉRIC- GUILLAUME IV
BECKER (H.),	CUPROV (A.)	FREUD (S.)
BELOW (G. VON)		
BERNOULLI (J.)	D	G
BIENFAIT (W.)		
BINDING	DARWIN	GENGIS-KHAN
BISMARCK	DEFOE (D.)	GNEIST (VON)
BOECK (A.)	DEUTSCH	GOETHE
BOESE (F.)	DILTHEY (W.)	GOLDSCHMITT
BORTKIEWITSCH (L.)	DIOCLÉTIEN	GOMPERZ (H.)
BRAUN (H.)	DROYSSEM	GOSSEN (H.)
BRENTANO (L.)	DÜNTZER (H.)	GOTHEIN
BREYSIG (K.)	DURKHEIM (E.)	GOTTL- OTTLILIENFELD
BRINKMANN	E	GRAB (H.)
BROCKHAUS		GRAPPIN
BUNSEN(R.)	EISNER (K.)	GUILLAUME II,
BUSCH (W.)	ESCHYLE	GUMPLOWICZ
	EULENBURG (F.)	GUSTAVE-ADOLPHE

H	LEDERER	PAUL 1er
	LÉNINE	PFISTER (B.)
	LÉVY-BRUHL	PLATON
HAMPE (H.)	LIEFMANN (R-)	PLENGE (J.)
HANNIBAL	LIEPMANN (M.)	PLOETZ (A.)
HARTMANN (L. M.)	LIPPS (Th.)	PRANTL (K.)
HAUSHOFER	LITTRÉ	PTOLÉMÉE
HEGEL	LOEWITH (K.)	
HELFERICH (K.)	LUTHER	Q
HELMHOLT (H.)		
HONIGSHEIM (P.)	M	QUÉTELET
HUSSERL (E.)		
	MACH (E.)	R
1	MALTHUS	
	MARROU (I)	RABELAIS
IVAN LE TERRIBLE	MARX (K.)	RADBRUCH (G.)
	MENGER (K.)	RANKE
J	MERKEL (A.)	RAPHAIL
	METTLER (A.)	RICKERT (H.)
JAFFÉ (F.)	MEYER (E.)	RICŒUR (P.)
JAMES (W.)	MICHALIOWSKI (N.)	ROBESPIERRE
JASPERS	MICHELS (R.)	ROLLAND (Mme)
JELLINEK (G.),	MILL (Stuart)	ROMULUS
JUNG (C.)	MISES (L.)	ROENTGEN
JUSTINIEN	MOLIÈRE	ROSCHER
	MOMMSEN (Th.)	ROUSSEAU (J.-J.)
K	MOMMSEN (W.)	RÜMELIN (M. V.)
	MULLER (VON)	
KANT	MUNSTERBERG	S
KARJEJEV		
KAULLA	N	SAVIGNY
KAUTSKY		SCHAAF (J.-J.)
KISTIAKOWSKI (B.)	NAPOLÉON 1er	SCHELTING (A. von)
KJELLEN (R.)	NAPOLÉON III	SCHLEIERMACHER
KNAPP	NAUMANN (F.)	SCHLOSSER (F. C.)
KNIES (K.)	NIETZSCHE	SCHMEIDLER (B.)
KRIES (VON)		SCHMITT (C.)
KROYER (Th.)	O	SCHMOLLER (G.)
		SCHOPENHAUFR
L	ONKEN	SCHULZE-
	OPPENHEIMER (F.)	GÄVERNITZ
LA FONTAINE	OSTWALD (W.)	SCHUMPETER
LAMPRECHT (K.)		SIMMEL (G.)
LANGE (F. A.)	p	SMITH (A.)
LASK (E.)		SOLVAY (E.)

SOMBART (W.)	TSCHUPROW (A.).	WEIPPERT (G.)
SPANN	Voir Cuprov.	WELLHAUSEN (J.)
SPENGLER (O.)		WENCK (M.)
SPRANGER (E.)	U	WIESE (A. von)
STAMMLER (R.)		WILAMOWITZ-
STEIN (Mme de)	USENER (H.)	MOELLENDORF
STERN (W.)		(U. von)
SWAMMERDAM	V	WILDE (O.)
		WILLBRANDT
T	VIERKANDT (A.)	WINCKELMANN (J.)
	VISCHER (F. Th.)	WINCKELMANN (J--
THÉMISTOCLE,	VOLZLER (K.)	J.)
THÉRÈSE D'AVILA		WINDELBAUD
THOMAS D'AQUIN	W	WÖLFFLIN
TOLSTOÏ		WOLTMANN (L.)
TÖNNIES	WEBER (Alfred)	WUNDT (W.)
TREITSCHKE	WEBER (Max)	
TROELTSCH (E.)	WEBER (W.)	

INDEX DES MATIÈRES

[Retour à la table des matières](#)

- | | |
|---|---------------------------------------|
| Abandon | Actualité |
| Absolutiste | Adaptation |
| Abstraction; - généralisante; - isolante. | Adaptabilité |
| Accident, accidentel | Administration, administratif |
| Accord | Affection |
| Acte | Affinité; - élective. |
| Action; - rationnelle; homme d'-; - | Age |
| réciproque. | Altruisme |
| Activité; - humaine; - rationnelle par | Ame |
| finalité; - rationnelle par justesse; | Amitié |
| - orientée judicieusement; - | Amorphe |
| communautaire; - communau- | Amour |
| taire conditionnée par la masse; - | Analogie. |
| communautaire conditionnée par | Analyse; - causale; - axiologique; - |
| l'entente; - sociétaire; - sociétaire | interprétative; - réflexive; - signi- |
| conforme aux règlements; - so- | ficative. |
| ciétaire contraire aux règlements; | Anarchie des choix |
| - sociétaire anormale; - sociétaire | Anarchiste |
| qui se rapporte à la société; so- | Anatomie |
| cialisée; - similaire;- similaire | Ancêtre |
| d'une masse; - conditionnée par | Anciens (les) |
| la socialisation;- réglementée par | Animal |
| la société; - de socialisation; - par | Annuler |
| similitude; masse; conditionnée | Anomisme |
| par la masse; imitative; - en en- | Anormal |
| tente; conditionnée par l'entente; | Antagonisme; voir Valeur. |
| - conforme à l'entente; - en en- | Anthropocentrisme |
| tente conditionnée par la sociali- | Anthropologie |
| sation; - de groupement; réglée | Anthropomorphisme |
| par le groupement; qui se rap- | Antiquité; études anciennes |
| porte au groupement; - institu- | Apogée |
| tionnelle. | Appréciation, appréciable |

Approximation, approximatif	
A Priori	C
Arbitraire	
Architecture,	Calcul, calculer
Argent	Caméralistique
Argumentation	Campagne électorale; campagne mili- taire.
Aristocratie	Capital
Art; - pratique; - technique.	Capitalisme
Artisanat	Caractère; - intelligible.
Ascétisme, ascèse	Caractériser
Aspiration	Caractéristique
Astronomie	Caractérologique
Atome.	Cartel
Attrait; esthétique,.	Cas; - limite; - typique.
Authentique	Caste; - militaire.
Autocéphalie	Casuistique
Autonomie; - des sciences.	Catégorie
Autres	Catonisme
Autrui; comportement d' -.	Causalité ; - adéquate; - historique; - et légalité; - accidentelle.
Avenir	Cause; - historique; - suffisante; - et effet; dévouement à une.
Avocat	
Axiome; - ultimes.	
B	Certitude
	Chaînon causal réel
Banque	Chance
Bataille de Marathon	Chimie
Beauté	Choix
Besoin	Chose
Bien	Christianisme
Biographie	Chronique
Biologie	Circonstances
Bonheur	Civilisation; - moderne et contempo- raine; -morte.
Bon sens	Civilisé
Bonté	Clair, clarté
Bordel	Clan
Bouddhisme	Classe; - sociale; - prolétarienne.
Bourgeoisie	Classification; - des sciences.
Bourse	Classicisme, Classique.
Brigand	Clinique
Bureaucrate, bureaucratisme	Clos
But; - de l'économie; - de la science; - de la pédagogie; - de la connais- sance; - des sciences de la culture; - de l'association.	Cohérence
	Collectivité
	Commerce, commerçant

Commandant en chef	Connaisseur
Commandement	Connexion; - causale.
Comme si	Connivence
Communalisation; - en entente.	Conscience; - morale; bonne - scientifique; prise de -.
Communauté; - linguistique; - raciale; - politique; - mercantile; - domestique; familiale; - religieuse; d'entente.	Conséquence; - adéquate; - Voulue; - prévisible; - non voulue.
Communisme agraire	Consommation
Comparaison, comparer	Constatation, constater.
Compétence	Constellation
Compétition	Constitution
Comportement; - rationnel par finalité; - orienté selon l'expectation; - orienté selon la valeur; conditionné par la masse.	Construction théorique ou conceptuelle
Compréhensible	Contemplation, contemplatif
Compréhension ; - causale; - et explication.	Contenter tout le monde
Comprendre	Contenu
Compromis	Contradiction
Comptabilité	Contrainte; appareil de -.
Concept ; - général; - individuel; - générique; - génétique; - limite; - historique; - Collectif; - et réalité; construction ou formation des concepts.	Contrôle
Conception; - du monde.	Convention, conventionnel
Conceptualisation	Conviction; éthique de -; valeur de -.
Concret	Coopération
Concurrence	Copie
Condition; - préalable; - de vie; - de possibilité.	Correct
Conduite	Courage
Coexistence	Coutume
Confiance	Création
Conflit	Criminologie, criminaliste
Conformer, conformité	Critique; - scientifique; - technique; esprit.
Confucianisme	Croyance
Confusion	Crusca
Connaissance; - historique; - causale; - scientifique; - réflexive; - astronomique; - discursive; - absolue et inconditionnelle; - nomologique.	Culpabilité
	Culture [Kultur]
	Curiosité; - causale; - historique.
	D
	Décadence
	Décision
	Déclaration
	Décomposition
	Déduction, déduire
	Définition
	Degré
	Délibération

Délimitation	Droit; - commercial; - naturel; - canonique; - public; - des gens.
Démocratique	Duel
Démographie	Durable
Démon	
Démonstration	
Dénominateur commun	E
Dépendance téléologique	
Dépense	Écart
Désagréable	Échange
Désenchantement	Éclectisme
Désapprobation	Économie; - commune; - urbaine; - privée; - financière; - humaine; - de paix et de guerre; - et politique; económico-social.
Description	Écriture
Dessin, dessiner	Éducation
Destin	Effet; - adéquat; - contraire.
Détail	Efficacité, efficace
Déterminisme	Égalité; - causale.
Devant-être	Église
Développement	Égoïsme national
Devenir ; - historique; - causal; en -	Élection
Devoir	Élimination en pensée
Diable	Éloquence
Dialectique	Émanatisme
Dieu; - de l'instant.	Embryon
Différenciation; - sociale; - psychique.	Émotion
Dignité	Empirique
Dilettantisme	Empreinte digitale
Discours	Enchaînement; - compréhensible; - causal.
Discussion	Énergie; principe de la conservation de l' -.
scientifique	Énergétisme
Disposition	Enfant
Dissimulation	Enquête
Distance	Enrichissement intérieur
Diversité; - intensive et extensive.	Ensemble
Division du travail	Entéléchie
Doctrine	Entente; - de domination.
Dogmatisme	Enthousiasme
Dogmatique du sens; - juridique; - de la science.	Entité
Dogme	Envie
Dominante	Épigénèse
Domination	Épigone
Don	
Donné(e)	
Doute	

Épiphénomène	Extension
Épistémologie	Extérieur, externe
Époque	Extrême
Équilibre	
Équité	F
Erreur	
Érotisme, érotique	Facticité
Esclave	Fait; - primaire et secondaire.
Espace; - pseudo-sphérique.	Familier
Espèce; - humaine.	Famille
Esprit	Fanatisme
Essence	Fatalité
Essentiel; - et secondaire.	Faute;-de réflexion;- de calcul.
Esthétique	Faux, fausseté
Étant	Favoriser
Étape	Félicité
État; - originel; - final; - psychique.	Féodalité, féodal
État (politique]; théorie de l' -.	Fiat
Éternité	Fiction
Éthique; - kantienne; -économique; - de conviction et de responsabi- té.	Fin; - dernières ou ultimes; - et moyen.
Ethnographie	Fini
Être; - vécu et - raisonné.	Foetus
Étroitesse d'esprit	Foi
Étudiant	Fonctionnaire
Eudémoniste	Fondement
Évaluation	Force; - d'âme.
Événement; - politique.	Forma formans
Évidence	Forme; -- juridique; - et fond.
Évolution, évolutionnisme.	Formel
Excitation.	Formule, formuler
Exemplaire	Fou
Exemple	Fréquence
Exhortation fraternelle	
Existence	G
Expectation	Génie
Expérience; - générale; - scientifique; - vécue,.	Général; - et particulier.
Expérimentation	Généralisation
Explication; - causale; - compréhen- sive.	Génération
Expliquer	Générique; voir Concept.
Exposé	Genre
Extase	Gifle
	Goût
	Groupe; - de Manchester.
	Groupement

Guerre	Importance, important.
H	Imprévisibilité, imprévisible
Habitude	Impulsion
Haine	Imputation; - causale; - historique; - juridique;- sociologique.
Hasard	Inaction
Hérédité	Inavoué
Herméneutique	Incompréhensible
Héros	Inconscient
Hétérocéphalie	Indéterminisme
Hétéronomie	Indice phrénologique
Hiérarchie	Indifférent
Hiérarchie des besoins; - des sciences; - des valeurs.	Individu
Histoire; - Politique; - universelle; - de la littérature; - des religions; de l'art; - de la philosophie; - et morale; - et psychologie; philosophie de l' -.	Individualisme
Historicisme	Individualité; - historique.
Historiographie	Individuel
Historique; école -.	Induction
Homme;-économique; - ; - exceptionnel.	Industrie
Honneur social	Inégalité; - causale.
Horizon intellectuel	Infini, infinité; - extensif et intensif.
Humanité	Influence
Hypothèse	Injonction
1	Injustice
Idéal	Insignifiant
Idéaliste [philosophie]	Instinct;- sexuel; - d'acquisition.
Idéaltype, idéaltypique	Institution
Idéaux	Intellectualisation
Idée	Intellectuel professionnel
Illustration	Intention
Image	Interdit
Imagination	Intérêt; - scientifique; - historique; - axiologique; - esthétique; - de classe; - groupe d' -; - de la paysannerie; - de la classe ouvrière.
Imitation	Intérieur, interne
Immigrant	Interprétation; - rationnelle; - noétique; - valorisante; - axiologique; - causale; - compréhensive; - historique; -littérale; - significative.
Impératif; - catégorique.	Intervention
Impérialisme	Intime
Imperfection	Intropathie
	Intuition
	Irrationnel, irrationalité; - par finalité.

Irréalité, irréel	Linguistique
Isolement	Littérature
J	Logique
	Loi; - économique ¹⁶⁵ ; - empirique; - sociale; - psychologique; - morale.
jalousie	Loyalisme
jeu; - de hasard.	Loyauté
jeunesse	Lucidité
je veux	Lumières (les).
Joie	Lutte
jouissance	
judaïsme	
juge	M
jugement; - de valeur; - existentiel; - critique; - esthétique; - de nécessité; - de probabilité; - de perception; - de possibilité; - historique.	Machine
junker	Magie, magique
Jurisprudence	Maître
Juste; - milieu.	Majorité
justesse; - technique; - normative; - type de justice; - sociale.	Manière
Justification	Manque
	Marché
K	Marginalisme
	Marxisme
	Masse
Kathedersozialisten	Matérialisme, loi; - dialectique; - historique.
L	Mathématique
	Matière,
	Maturité
Laïc	Maxime
Laisser parler les faits	Mécanique
Langage	Mécanisme
Langue	Médecin, médecine
Leçon universitaire	Médiatiser
Légalité, légal	Méditation
<i>Lege ferenda</i>	Mercantilisme
Législation	Mérite
Légitimité, légitime	Mesure, mesurer
Libéralisme	Métaphysique
Liberté; - de pensée.	Météorologie
Libre-échange	Méthode; - philosophique; - historique; - universelle; - comparative; - théorique et abstraite; - nomologique.
Limitation	<i>Methodemstreit</i>
Limite; - du savoir; - de la science; - de la connaissance.	

Méthodisme	Note personnelle
Méthodologie	Nourrisson
Meurtre	
Milieu	O
Minorité	
<i>Mir</i>	Obéissance
Miracle	Objectivation
Misérabilisme	Objectivité
Mode	Objet; - de l'histoire; - de la sociologie.
Modèle	Obligation, obligatoire
Modification	Obscurité
Mœurs	Observation
Moi	Obstacle
Monde; - environnant; - contemporain; -extérieur; - intérieur.	Occultisme
Mondialisation	Octroi, octroyer
Monisme, moniste	Oeuvre; - d'art; - littéraire.
Monnaie	Oiseaux
Monopole	Omission
Morale; voir Éthique.	Ontologique
Motif; recherche des -; conflit des -.	Opération arithmétique
Motivation	Opinion
Moyen; - de connaissance ou - heuris- tique; voir Fin.	Opportunité
Moyenne; en -.	Optimisme, optimiste
Musique	Oracle
Mystère	Ordre; -juridique; - raisonné.
Mystique	Ordonnance
Mythologie	Organe
	Organisme
	Orgueil
	Orientation significative; - rationnelle.
N	Originalité
	Ouvert
Naissance	
Nation	P
Nationalisme	
Naturalisme	Pacification
Nature; - particulière	Pacifisme
Nécessité, nécessaire	Paix; - économique.
Neutralité; - axiologique.	Pangermaniste
Nomologique	Panique
Nomothétique	Panlogisme
Non-art	Paradigme
Non-contradiction	Parallélisme; - psychophysique.
Norme; - éthique; - juridique.	Parler
Notables	Paroisse

Partenaire	Possible
Parti	Pouvoir
Particularité, particulier	Pragmatisme, pragmatique
Passé	Pratique
Passion	Précision
Pathologie	Prédestination
Pathos	Préjugé
Patrimoine	Présent
Patrimonial	Présentation
Patriote	Presse
Pédagogie	Présupposition; sans -.
Pédant	Prétention
Pensée	Preuve
Perception	Prévision
Perfection	Prévoyance
Peinture	Primitif
Permanence	Prince
Permis	Principe; - directeur; - économique.
Persister	Privilège
Personnalisme	Prix
Personnalité	Probabilité, probable; calcul des.
Perspective	Probité intellectuelle
Perturbation	Problématique
Peuple; - civilisé.	Problème
Peur	Procès
Phénoménologie	Production; - littéraire.
Philologie	Produit
Philosophie; - sociale; - des valeurs; voir Histoire.	Professer, profession de foi
Photographie	Professeur
Physiologie	Progrès; - dans l'art; - technique; - économique.
Physique	Progression
Plainte	Projet
Plaisir	Promiscuité sexuelle
Point; - de départ; - d'application; - préliminaire; - archimédéen.	Propagande
Polémique	Prophète, prophétie
Police	Propriété
Politique; - sociale; - économique; organisation; - et morale.	Prostitution
Polythéisme	Psychanalyse
Portée	Psychiatre
Position; prise de.	Psychique; - et physique.
Positivism	Psychologie, psychologique; - sociale; - des masses; - compréhensive.
Possibilité; - objective.	Psychologisme
	Psychopathique

Psychophysique	Réglementation
Public	Régiment
Publicité	Régression causale
Puissance	Régularité
Pureté; - conceptuelle.	Relation; - causale; - singulière; - légale; - juridique; - intemporelle; - significative; - ; - sociale.
Q	Relativisme
Qualification	Religion
Qualité, qualitatif	Religiosité
Quantification	Rendement
Quantité, quantitatif	Rentabilité,
Question; - ouvrière; - sociale.	Rente foncière
Quotidien	Réponse
R	Représentation
Race	Reproduction
Raison; - d'être; - d'État; - suffisante;- d'être et - de connaître (ratio essendi et ratio cognoscendi).	Résidu
Raisonnable	Résignation
Raisonnement	Résistance
Rapport; - significatif; - aux valeurs	Résolution
Rationalisation	Responsabilité; éthique de -.
Rationalisme	Ressentiment
Rationalité; - téléologique ou par finalité ; - de justesse.	Résultat
Rationnel	Retour à la nature
Rayon; - X.	Révolutionnaire
Réaction, réactionnaire	Rigueur, rigoureux; - conceptuelle.
Réalisme naïf	Rivalité
Réaliste; - science; - politique.	Roi
Réalité, ; -singulière ou vécue; - empirique; - historique; - culturelle; - sociale.	Roman historique
Recette	Romantisme
Recherche; - du profit.	S
Réciprocité, réciproque	Sagesse; - des nations.
Récit,	Sainteté
Réflexion	Salut
Réfractaire	Satisfaction
Réfuter	Sauvage
Règle; - de droit; - de l'expérience.	Savoir; - nomologique; - empirique; - ontologique; - expérimental; - spécialisé.
Règlement.	Schéma
	Science; - sociale; - de la réalité; - de la nature; - de la culture; empirique;- éthique; - subjectivante; -

objectivante; - nomothétique et - idiographique; - humaine.	Spiritualisme
Scientisme	Stade; voir Étape.
Scolastique	Statique
Sculpture	Statistique
Secte	Stimulation
Ségrégation sociale	Structuration de l'histoire
Sélection	Structure; - logique.
Séminaire	Stupeur chinoise
Sens; - visé; - du corps; - littéral; - subjectif; - historique.	Style;- de vie.
Sensation	Subjectivité, subjectif
Sensibilité	Sublimation
Sentiment	Subsorption
Sentir	Substance
Série; - causale.	Succès; valeur de -.
Sermon sur la Montagne	Succession
Service	Suggestion, suggérer
Servitude	Sujet
Skat	Sûreté
Sigisbée	Syllogisme
Signe	Symbole
Signification; -culturelle; - axiologique; - historique; - causale.	Sympathie
Silence	Symptôme
Similitude	Synchrétisme
Sincère	Syndicat, syndicalisme
Singularité, singulier	Synthèse; - créatrice; - abstractive.
Situation.	Systématique
Social	Systématisation
Socialisation	Système; - des valeurs; - de concepts.
Socialisme, socialiste	T
société	Tableau; - de pensée; - d'imagination.
Sociologie; - compréhensive; -et psychologie; - et droit; - de l'art.	Tâche
Solidarité	Tact
Solitude	Tailleur
Solution	Talent
Sorcier	Technique
Sources	Technologie
Souvenir	Téléologie, téléologique
Spécialisation	Tempérament
Spécialiste	Temps
Spécificité, spécifique	Tendance; - du développement.
Spéculation	Tension
	Théocratique
	Théorème

Théorie; - de la connaissance; - abstraite; - et pratique.	V
Thérapeutique	
Tesson	Valable
Tiers	
Totalité; sens de la -.	Valeur; - d'usage; - économique; - culturelle ; - vitale; - intrinsèque ou propre; - subjective; idée de -; antagonisme des -; étalon de -; philosophie des -; voir Philosophie.
Tradition	
Trafic	
Travail; - théorique; - scientifique; - historique	Validité; - empirique; - générale; - objective; - universelle; - scientifique; - axiologique.
Tribu	Vécu; - et savoir.
Tricher, tricheur	Vérification, vérifier
Troc	Vérité
Type; - moyen.	Vertu
Typique	Vie; - sociale; - affective, 454; - culturelle; - quotidienne.
U	Vieillessement
Unanimité	Violation, violer
Unilatéral, unilatéralité	Violence
Unité; - économique.	Vocation
Universalisation.	Voleur
Universalité, universel; - et particulier.	<i>Volksgeist</i>
Université	Volonté
Univoque, univocité	Vouloir
Urgence	Vraisemblable
Usine	
Utilitarisme	
Utilité	
Utopie, utopique	

Note du traducteur

[Retour à la table des matières](#)

Au cours de la rédaction de ces notes nous avons évité autant que possible d'orienter le lecteur en apportant une interprétation personnelle de la pensée de Max Weber. Nous nous sommes bornés à fournir des indications purement historiques à ceux qui sont peu familiarisés avec la littérature allemande, à établir des correspondances entre les divers passages des œuvres de Weber traitant de la même question et, le cas échéant, à les rapprocher des ouvrages d'autres auteurs, lorsque ceux-ci permettent d'éclairer les textes traduits ici.

Nous avons utilisé les éditions suivantes des œuvres de Weber :

- 1) *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, 2e édition, Mohr, Tübingen, 1951.
- 2) *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Mohr, Tübingen, t. I, 4e édition 1947, t. II, 2e édition 1923, t. III, 3e édition 1963.
- 3) *Gesammelte politische Schriften*, 2e édition, Mohr, Tübingen 1958, sauf pour les lettres où nous avons utilisé la 1re édition, München 1921.
- 4) *Wirtschaft und Gesellschaft*, 3e édition, Mohr, Tübingen 1947.
- 5) *Wirtschaftsgeschichte*, 3e édition, Duncker-Humblot, Berlin 1958.
- 6) *Gesammelte Aufsätze zur Soziologie und Sozialpolitik*, Mohr, Tübingen 1924.
- 7) *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Mohr, Tübingen 1924.

Les citations renvoient chaque fois aux diverses éditions allemandes, même pour la présente traduction. À cet effet, nous avons indiqué la pagination de la 2e édition des *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*. Ce n'est que pour les deux conférences *Wissenschaft als Beruf* et *Politik als Beruf* que nous renvoyons

à la pagination de la traduction française sous le titre *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959 et pour *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris., Plon, 1964.

Les appels de notes avec lettres minuscules (a, b, c) renvoient aux notes de Weber, lesquelles sont disposées sous le texte de la traduction ; les chiffres arabes aux notes du traducteur.

Max Weber avait la manie des italiques. Chaque fois qu'elles n'ajoutent rien au sens, nous nous sommes permis de les supprimer.

INTRODUCTION

par Julien Freund

[Retour à la table des matières](#)

Il est difficile de définir l'activité intellectuelle de Max Weber. Il passe à juste titre pour l'un des plus grands sociologues de tous les temps. Pourtant, l'œuvre proprement sociologique publiée de son vivant est très mince. Son ouvrage principal *Économie et société* parut après sa mort. Le livre est resté inachevé, jusqu'au plan qui n'était pas définitivement arrêté. Les travaux réunis sous le titre de *Gesammelte Aulsätze zur Religionssoziologie* avaient été publiés d'abord sous la forme d'une contribution à une éthique économique des religions mondiales (*Wirtschaftsethik der Weltreligionen*). Quant au volume intitulé *Gesammelte Aulsätze zur Soziologie und Sozialpolitik*, la part de la sociologie y est minime et se réduit à quelques rapports et interventions lors des deux congrès de 1910 et 1912 de l'Association allemande de sociologie. Il avait été le promoteur de cette institution, mais, au lendemain du congrès de 1912 à Francfort, il quitta le comité directeur par suite de divergences sur la question de la neutralité axiologique ¹. Certes, il a occupé une chaire de sociologie à l'Université de Munich, mais seulement durant les derniers mois de sa vie. S'il est venu à cette science, c'est donc plutôt par vocation tardive. Il semble plus exact de qualifier son activité de façon plus générale en utilisant une dénomination dont il s'est servi lui-même : celle de science et de politique sociales. Elle donne une image plus nette de la carrière de Weber qui a occupé successivement une chaire de droit, d'économie politique et de sociologie en même temps qu'elle permet de préciser l'unité de sa pensée, malgré la diversité dans l'orientation de ses travaux qui ont été d'ordre sociologique aussi bien que juridique, économique, philosophique, épistémologique, etc. N'oublions pas par exemple *qu'Économie et société* que l'on considère comme sa prin-

¹ Voir Marianne WEBER, Max Weber, *Ein Lebensbild* (Tübingen 1926), pp. 427-430.

cipale oeuvre sociologique n'était qu'une partie d'un traité collectif, *Grundriß der Sozialökonomik* qu'il dirigeait aux éditions Mohr/Siebeck de Tübingen.

L'intérêt de Weber pour les problèmes de méthodologie s'explique en partie par le climat intellectuel qui régnait à cette époque dans les universités allemandes, en partie par la nature de ses propres travaux. A la fin du XIXe siècle l'université allemande était dominée par le conflit des méthodes (*Methodenstreit*). Il avait pris naissance dans les milieux des économistes à la suite de la critique faite par Schmoller d'ouvrages récents de Knies et de Menger. Au cours de la même année 1883 il s'étendit à l'ensemble des sciences humaines avec la parution de *l'Introduction aux sciences de l'esprit* de Dilthey. La question posée était extrêmement complexe : y a-t-il une différence, entre les sciences de la nature et les sciences humaines et quelle est-elle ? Les deux catégories de sciences travailleraient-elles sur un objet différent, d'un côté la réalité physique qui se laisse déterminer quantitativement et subsumer sous des lois strictes et de l'autre la réalité psychique, de caractère qualitatif et singulier ? Ou bien l'objet serait-il le même dans les deux cas, mais considéré sous d'autres points de vue, de sorte que la distinction entre les deux espèces de sciences serait purement méthodologique ? Au cas où l'on 'admet une distinction entre elles, quelle est la méthode propre aux sciences humaines, étant entendu qu'aux yeux de la plupart des théoriciens de cette époque la méthode des sciences de la nature échappait à la discussion, ses procédés étant à peu près définitivement fixés et déterminés à quelques détails près ? Il s'agissait donc en général de donner la même rigueur aux procédés des sciences humaines. Les uns croyaient trouver dans la psychologie une discipline capable de jouer le même rôle que la mécanique dans les sciences de la nature. D'autres insistaient sur l'impossibilité d'éliminer l'éthique et en général les jugements de valeur. D'autres encore cherchaient un moyen d'investigation original propre aux sciences humaines sur la base de la distinction entre « expliquer » et « comprendre », établie pour la première fois par l'historien Droysen dans son *Grundriß der Historik* (1851).-A son tour la notion de compréhension donnait lieu à des controverses : est-elle de nature purement intuitive ou au contraire exige-t-elle pour être valable d'être contrôlée par les voies ordinaires de l'imputation causale ? Toutes ces questions en suscitérent d'autres : quelles sont les disciplines qui appartiennent aux sciences de l'esprit ? La psychologie est-elle une science de la nature ou une science humaine ? Et l'économie politique ? Ou bien les divers aspects de ces disciplines se laissent-ils saisir les uns par des procédés naturalistiques, les autres par ceux des sciences humaines ?

De nombreux représentants des diverses disciplines intervinrent à tour de rôle dans le débat, des physiciens, des chimistes et des physiologistes comme Mach, Ostwald et von Kries, des spécialistes de l'économie politique, de la psychologie, de l'esthétique, de l'histoire, du droit, de la sociologie ou de la philologie comme L. Brentano, Götzl-Ottlilienfeld, Wundt, Lipps, Jaspers, Lamprecht, Breysig, E. Meyer, Voßler, etc., ainsi que les philosophes Münsterberg, Windelband, Rickert et Simmel. Ces derniers étaient les amis de Weber: C'est à leur contact qu'il se

familiarisa avec les problèmes et les difficultés de la logique et de l'épistémologie et qu'il essaya de les dominer en se plaçant à un point de vue moins étroit que celui de la méthodologie propre à une science particulière, la sociologie, l'économie ou une autre. Pour s'être élevé au-dessus de toute spécialisation, il a été à même de saisir la portée et les limites des recherches épistémologiques. Elles sont d'une part le signe d'une crise dans une discipline déterminée et comme telles elles peuvent devenir la condition d'un progrès, mais d'autre part elles donnent très souvent lieu à une intempérance critique et dogmatique qui détourne le savant de son véritable objectif. C'est ainsi qu'il écrit dans le *Rapport pour une discussion sur les valeurs* : « Il règne pour le moment dans notre discipline une espèce de peste méthodologique. On n'écrit presque plus d'études, si empiriques soient-elles, sans que l'auteur n'éprouve le besoin d'y ajouter, pour ainsi dire à cause de sa réputation, des remarques d'ordre méthodologique » ².

Weber était juriste de formation. Cependant, déjà comme étudiant il s'intéressait à la philosophie, l'histoire et l'économie politique sous l'autorité des grands maîtres que furent Kuno Fischer, Knies, von Gneist, Treitschke et Mommsen. Sa dissertation de doctorat, avait pour thème l'histoire du droit commercial (*Zur Geschichte der Handelsgesellschaften im Mittelalter*, 1889) ³ et sa thèse en vue d'obtenir l'habilitation portait sur les relations entre le droit et le problème agraire (*Die römische Agrargeschichte in ihrer Bedeutung für das Staats- und Privatrecht*, 1891). Comme *Privatdozent* à l'Université de Berlin (1892-1894) il enseigna surtout le droit commercial et pendant quelques mois il remplaça le titulaire de cette chaire, le professeur Goldschmitt, qui par suite de maladie avait été contraint de renoncer momentanément à faire ses cours.

Très rapidement cependant il se tourna vers les questions d'économie et de politique sociale. Dès 1888 il devint membre du cercle dit *Verein für Sozialpolitik* qui groupait autour de ceux que l'on appelait les *Kathedersozialisten* des universitaires de tous les bords et de toutes les disciplines, épris de promotion sociale. Au cours d'une période militaire à Posen il s'initia au problème de la politique d'immigration sur les frontières de l'est de l'Allemagne. En 1890 le *Verein für Sozialpolitik* le chargea d'une enquête sur la situation des travailleurs agricoles (allemands et polonais) dans cette région, qu'il consigna dans un rapport intitulé *Die Verhältnisse der Landarbeiter im ostelbischen Gebiet* et publié en 1892 dans les *Schriften des Vereins für Sozialpolitik*, t. LV. Ce travail attira l'attention des éco-

² *Gutachten zur Werturteilsdiskussion*, publié par B. Baumgarten dans *Max Weber; Werk und Person* (Tübingen 1964), P. 139.

³ Le spécialiste actuel de Max Weber en Allemagne, J. Winckelmann, vient de découvrir qu'en réalité ce livre est un développement de la véritable dissertation dont le titre était : *Entwicklung des Solidarhaftprinzips und des Sondervermögens der offenen Handelsgesellschaft aus den Haushalts- und Gewerbegemeinschaften in den italienischen Städten* (Kröner, Stuttgart 1889). Voir à ce propos J. WINCKELMANN, *Max Webers Dissertation*, dans *Max Weber zum Gedächtnis*, Sonderheft n° 7 de la *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, XV (1963), pp. 10-12.

nomistes, ainsi qu'en témoigne la déclaration d'un des plus éminents spécialistes de l'économie agraire de cette époque, le professeur Knapp : « Finalement j'en arrive à la monographie du Dr Max Weber sur la situation des travailleurs à l'est de l'Elbe, un travail qui a surpris ses lecteurs par la richesse de la pensée et la perspicacité dans la conception. Cette œuvre éveille en moi avant tout le sentiment que le temps de notre savoir est dépassé et qu'il faut tout reprendre au départ » ⁴. Tout en s'intéressant à une enquête sur la bourse, Weber exploite ses premiers travaux en publiant divers articles dans les revues ⁵. En dépit de l'opposition du ministre de l'Instruction publique de Prusse, Weber fut appelé en 1894 à la chaire d'économie politique de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, qu'il quitta en 1897 pour une chaire identique à l'Université de Heidelberg.

Dès cette époque il essaya de traduire les résultats de ses recherches théoriques en actes politiques. On lui a souvent reproché l'ambiguïté de ses appartenances, puisqu'il adhéra à la Ligue pangermaniste - pour laquelle il fit un certain nombre de conférences sur la question polonaise - et qu'il participa aux divers congrès du mouvement évangélique et social, animé par son ami le pasteur F. Naumann qui était alors le leader de ce que l'on pourrait appeler le « progressisme » de ce temps. En vérité on pourrait tout aussi bien interpréter ces attitudes comme celles d'un universitaire indépendant, soucieux de trouver les moyens les plus adéquats pour réaliser ses vues en dehors de toute profession idéologique. Ce n'est cependant pas ici le lieu d'analyser l'évolution politique de Weber. Retenons simplement qu'en dépit de ses appartenances apparemment contradictoires, ses prises de position concrètes échappent à toute équivoque. L'amitié ne l'empêchait nullement de critiquer, parfois rudement, les positions de Naumann. - Prenons à titre d'exemple l'intervention de Weber en 1896 à Erfurt lorsque Naumann proposa de transformer le mouvement évangélique et social en un parti politique. Weber s'opposa au projet avec toute sa fougue. Il fit remarquer aux assistants qu'ils ne seront que le parti de la commisération pour le prolétariat, du misérabilisme sentimental et du pacifisme utopique, surtout que les dirigeants et les militants du mouvement évangélique et social sont orientés vers des préoccupations éthico-religieuses dont ils ne parviendront pas à se défaire, faute d'une conscience du véritable jeu économique et de l'instinct du pouvoir. « Un parti qui ne pense qu'à recruter les plus faibles ne parviendra jamais à la puissance politique » ⁶. Plus chimérique encore lui apparaissait l'espoir de Naumann qui croyait pouvoir détacher une portion de la classe ouvrière du parti social-démocrate, encore que We-

⁴ Cité par Marianne Weber, op. cit. p. 136.

⁵ *Die Erhebung des Vereins für Sozialpolitik über die Lage der Landarbeiter*, dans la revue *Das Land*, 1 (1893); *Entwicklungstendenzen in der Lage der ostelbischen Landarbeiter*, dans *l'Archiv für soziale Gesetzgebung*, VII (1894) et dans *Preußische Jahrbücher*, LXXXVII (1894); *Die sozialen Gründe des Untergangs der antiken Kultur* dans *Die Wahrheit* VI (1896); *Agrarverhältnisse im Altertum* dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (1897).

⁶ *Zur Gründung einer national-sozialen Partei*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2e édit. (Tübingen 1958), p. 27.

ber ne se soit guère fait d'illusions sur les capacités politiques de celui-ci. A tout prendre, Weber ne refusait pas la possibilité de faire de la politique à partir d'un « point de vue misérabiliste », à condition toutefois de le traduire en termes de puissance et non en ceux d'une religiosité éthique et humaniste qui n'est qu'un compromis entre les vues vagues et inconsistantes de pasteurs et de prêtres, de professeurs et de quelques ouvriers. Ce ne sont pas là des points de vue politiques. « Naumann, disait Weber, cherche la collaboration des intellectuels. Malgré tout ce qu'il offre du point de vue national, son parti sera l'organisation des miséreux et des accablés [...] Ce parti des faibles ne parviendra jamais à rien. Le point de vue misérabiliste fera des socialistes nationaux des pantins politiques, des hommes qui, suivant que la vue d'une détresse économique leur tapera sur les nerfs, réagiront par des mouvements inarticulés pour aller tantôt à droite tantôt à gauche, en vue de combattre par-ci les agrariens par-là la bourse et la grande industrie » ⁷. La politique n'est pas une affaire de pitié. « Quiconque prend la responsabilité d'introduire ses doigts dans les rayons de la roue du développement politique de sa patrie doit avoir des nerfs solides et ne pas être trop sentimental pour faire de la politique temporelle. Et quiconque s'engage dans la voie de la politique temporelle doit avant tout rester sans illusions et reconnaître [...] le fait fondamental de l'existence de la lutte inéluctable et éternelle des hommes contre les hommes sur cette terre » ⁸.

En un sens, on trouve déjà dans ces textes la préfiguration de la célèbre distinction entre éthique de conviction et éthique de responsabilité. Il y a une manière très souvent abstraite et théorique de faire de la politique qui consiste à la juger au nom de raisons non politiques, d'ordre moral, religieux ou scientifique, et une autre qui se place d'emblée au cœur de la lutte et en tire les conséquences, si dures et désagréables soient-elles. Parmi ces conséquences certaines sont aussi de caractère méthodologique, en tant qu'elles conditionnent une conception claire et lucide de la théorie et de la pratique, de l'explication et de l'évaluation. S'il est possible d'entrer dans l'arène politique pour des motifs éthiques, religieux, scientifiques ou économiques, on se condamne cependant à l'impuissance si d'emblée on renonce délibérément et systématiquement au moyen propre de cette activité, à savoir la force avec son cortège de violences et de compromissions ou souillures éthiques. S'il en est ainsi en pratique, la science politique doit expliquer la politique telle qu'elle est et ne pas dissimuler la réalité de la lutte au nom d'idéaux extrapolitiques ou faire croire (ce qui n'est pas du tout son rôle en tant que science) qu'il serait possible de mener une politique enfin innocente, pure et strictement conforme aux valeurs éthiques et religieuses. On fait la politique avec les moyens de la politique et non avec ceux de la science ou de la morale, de même qu'on y poursuit un but politique et non point moral ou scientifique. Les nonnes de l'ac-

⁷ M. WENCK, *Die Geschichte der National-sozialen*, 1905, cité par Marianne Weber, op. cit. pp. 234-235.

⁸ *Protokoll über die Vertreter-Versammlung aller National-sozialen* (Erfurt 1896), cité par W. MOMMSEN, *Max Weber und die deutsche Politik* (Tübingen 1959), p. 46.

tion politique se trouvent en son sein et non en dehors d'elle. Certes on peut penser que la politique devrait être une activité autre que celle qu'elle est, mais il serait scientifiquement aberrant d'expliquer l'être ou la réalité empirique à partir du devoir-être purement évaluatif. C'est à démasquer cette confusion courante qu'est consacrée en grande partie l'œuvre méthodologique de Weber.

Qu'on le veuille ou non, du moment que le globe est divisé en une pluralité d'États, l'action politique concrète consiste nécessairement à se placer dans les conditions d'une collectivité déterminée, à savoir celle dont on est le citoyen, afin de favoriser son développement interne ainsi que sa puissance. Seule l'activité ainsi comprise est objectivement adéquate à l'essence de la politique. En conséquence il n'y a d'autre attitude politique correcte et conséquente pour un Allemand et surtout pour un homme d'État allemand que de juger les affaires du point de vue d'un Allemand, compte tenu de la nature du régime intérieur et du contexte des relations internationales. De même pour un Français ou pour un Anglais. Une chose est de combattre un gouvernement qui faillit à sa tâche - Weber a été le premier à s'opposer avec acharnement aux aventures de l'empereur Guillaume II - autre chose est de cultiver l'utopie d'une politique prétendue idéale, dépourvue de toute manifestation de puissance et de lutte. D'aucuns ont pris prétexte de cette attitude de Weber pour l'accuser d'être un nationaliste farouche. Une pareille interprétation n'est possible qu'à condition d'isoler certaines phrases de l'ensemble et d'ignorer ses études méthodologiques.

La position que nous venons d'analyser, Weber l'a exposée avec le plus de netteté dans l'écrit le plus important de cette première période de sa vie, à savoir le cours inaugurai sur *L'État national et la Politique économique* qu'il a prononcé en mai 1895 à l'Université de Fribourg⁹. Certains commentateurs l'ont interprété comme l'expression la plus parfaite de son nationalisme, alors que l'on pourrait tout aussi bien y trouver les raisons qui l'ont conduit à démissionner quelque temps plus tard de la Ligue pangermaniste. Il n'est cependant pas question d'ouvrir ici une polémique. Si Weber a modifié plus tard son attitude à l'égard de la Pologne, il n'a jamais renié l'esprit de cette conférence, sauf pour reconnaître qu'il s'était cru obligé à ce moment de rappeler avec une certaine brutalité quelques évidences. Quel est le thème de cette leçon universitaire ? Après avoir résumé une nouvelle fois les résultats et les conclusions de l'enquête concernant la situation des ouvriers agricoles à l'est de l'Elbe, il s'interroge sur le sens de l'économie politique, ce qui l'amène à développer les prémisses d'une philosophie et d'une épistémologie qui trouveront leur forme adéquate dans les écrits postérieurs, car avec le temps il en viendra à insister toujours davantage sur l'antagonisme irréductible des valeurs et sur la distinction entre théorie et pratique, science et action. La seule différence est qu'au romantisme de sa jeunesse se substituera une réflexion plus sereine, cependant que dès cette époque la lucidité dans l'analyse des rap-

⁹ *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, pp.1 à 25.

ports entre économie et politique n'est en rien inférieure à celle de l'étude sur la *Neutralité axiologique* ou des deux conférences sur le métier et la vocation du savant et du politique ¹⁰, dans lesquelles il examine les rapports entre science et politique, entre politique et morale, etc.

Il y a lieu, selon Max Weber, de faire deux distinctions. La première est intérieure à la notion d'économie prise en général, en ce sens qu'il importe de ne pas confondre *science* économique et *politique* économique. Considérée comme science, l'économie se propose d'expliquer et d'analyser la réalité économique et, comme telle, elle est « internationale », c'est-à-dire, universelle, de même que n'importe quelle autre espèce de science. Ainsi comprise elle est au service de la seule vérité, soit qu'elle étudie les conditions objectives de la situation économique d'un pays ou d'une époque déterminée, soit qu'elle approfondisse le phénomène économique pour lui-même ou son développement historique. À ce titre elle ne peut, pas plus qu'une autre science, devenir prophétie et annoncer l'épiphanie d'une quelconque fin dernière. Dire par exemple qu'elle est par elle-même la condition de la paix ou de la justice sociale, c'est porter un jugement de valeur qui n'a plus rien de commun avec un énoncé scientifique ¹¹. Quels que soient nos désirs et nos croyances ultimes, la phénoménologie de l'économie ne peut que constater, aussi loin que nous remontons dans l'histoire, la permanence de la lutte et de la rivalité économiques (ouvertes ou latentes). « Il n'y a pas non plus de Paix dans la *lutte* économique pour l'existence; seul celui qui prend l'apparence de paix pour la vérité peut croire que l'avenir apportera la paix et la jouissance de la vie à nos descendants. Nous savons bien qu'aux yeux de la conception vulgaire l'économie passe pour une réflexion sur les recettes susceptibles de faire le bonheur du monde - l'amélioration du « bilan des plaisirs » serait l'unique but compréhensible de nos travaux. En vérité, rien que la gravité obscure du problème démographique nous empêche d'être des eudémonistes, d'imaginer ou de croire que la paix et le bonheur humain seraient enfouis au fond de l'avenir » ¹². C'est donc se méprendre sur le sens de l'économie que de voir en elle une activité pacifique ou plus propice qu'une autre à l'établissement de la paix. Du moment qu'elle a pour base des besoins, donc des intérêts, elle ne saurait être épargnée par les conflits d'intérêts qui, selon les circonstances, peuvent se transformer en conflits de puissance. « Ce n'est pas la paix et le bonheur du genre humain que nous avons à procurer aux générations futures, mais *la lutte éternelle* pour la conservation et l'édification de notre caractère national. Nous n'avons pas le droit de nous abandonner à l'espoir optimiste suivant lequel notre tâche serait accomplie avec l'épanouissement le plus grand possible de la civilisation économique, pendant que la sélection,

¹⁰ Voir notre traduction de ces deux dernières conférences sous le titre *Le savant et le Politique* (Paris 1959).

¹¹ *Der Natiolsstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2e édit. Tübingen 1959), p. 13.

¹² *Ibid.* p.12.

grâce au jeu de la libre concurrence économique "pacifique", contribuerait d'elle-même à l'avènement du type le plus développé » ¹³.

Certes, il ne saurait y avoir de « travail économique autrement que sur une base altruiste » (ce qui veut dire que, par son mouvement même, toute politique économique présente tend à l'amélioration des conditions de vie des générations à venir), mais l'on ne saurait tirer de ce fait aucune raison de donner dans l'optimisme d'un bonheur futur établi par une prétendue paix économique ¹⁴. En effet, c'est à force de lutter que l'évolution se fait. L'erreur consiste à identifier le progrès dans la production des biens (pure question technique) et la justice sociale (pure question éthique). Entre ces deux séries de problèmes il n'y a pas de rapport logiquement nécessaire ¹⁵.

Encore que l'on ne puisse interdire à personne de fonder des espoirs sur les capacités eudémonistes de l'économie, tout esprit lucide reconnaîtra que de pareils espoirs appartiennent à la sphère du devoir-être dont il n'existe aucune science. De toute manière, pour autant qu'elle est une science empirique, l'économie ne saurait se prononcer sur le devoir-être ni émettre des jugements de valeur. C'est là par contre le rôle de l'économie entendue comme art pratique ou politique économique. Toutefois, dès qu'on fait de la politique économique et que l'on porte des jugements de valeur il se pose immédiatement une nouvelle question : quel est l'étalon d'après lequel nous mesurons ou évaluons le développement économique souhaitable ? Bien qu'il s'agisse là d'une réponse purement doctrinale ou parfois subjective, il n'y a d'efficacité économique possible qu'à la condition de tenir compte de la situation historique donnée. Quelle est-elle ? C'est la division du globe en une pluralité d'États ou de nations. En conséquence, du moment que les hommes vivent à l'intérieur de structures nationales, il n'y a d'autres possibilités concrètes de réaliser le but propre de l'économie qu'avec les moyens et les ressources disponibles et dans le cadre institutionnel qui est le leur. D'où l'affirmation de Weber qui a fait sensation à l'époque : « La politique économique d'un État allemand de valeur que l'étalon de valeur du théoricien allemand de l'économie ne peuvent être qu'allemands » ¹⁶. A quoi il est loisible de rétorquer : un tel jugement de valeur de caractère nationaliste est *un* préjugé. Weber ne le conteste pas. La croyance en une économie eudémoniste ou pacifique n'est-elle pas également un préjugé qui au surplus a l'inconvénient de ne correspondre à aucune situation réelle ni de répondre à aucune donnée de l'investigation scientifique ou historique ? Et Weber de prendre position non sans brutalité : « Est-ce que les choses ont changé depuis que le développement économique a entrepris de cons-

¹³ *De Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2e édit. (Tübingen 1959), p. 14.

¹⁴ *Ibid.* p. 12.

¹⁵ *Ibid.* p. 13.

¹⁶ *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2e édit. (Tübingen 1959) p. 13.

truire une vaste communauté économique des nations par-delà les frontières nationales ? Faut-il jeter à la vieille ferraille l'étalon "nationaliste" des jugements ainsi que l' "égoïsme national" ? Ou encore, la lutte pour l'auto-défense économique, pour la femme et l'enfant, serait-elle dépassée depuis que la famille a perdu son ancienne fonction de communauté de production et été englobée dans une communauté économique plus vaste ? Nous savons qu'il n'en est rien : la lutte a seulement adopté *d'autres formes* - dont on peut se demander s'il faut les considérer comme une atténuation ou au contraire comme un renforcement ou une aggravation. Dans le même sens la communauté économique est une autre forme de la rivalité entre les nations, de l'espèce de celles qui n'ont pas atténué la lutte pour la défense de la propre civilisation, mais qui l'ont aggravée » ¹⁷.

Weber avait trop le sens de l'histoire pour être purement et simplement un nationaliste. L'économie peut prendre d'autres formes demain comme elle en a eu d'autres dans le passé. Pour le moment elle est nationale et c'est dans ce cadre qu'il faut réaliser le but spécifique de l'économie. C'est tout ce qu'il veut dire: En effet, l'économie « est liée à l'empreinte particulière de l'humanité que nous trouvons dans notre propre être. Elle l'est le plus fortement lorsque nous croyons davantage que nous nous sommes débarrassés de notre vieille peau. Et - pour employer une image quelque peu fantastique - si nous pouvions sortir de notre tombe d'ici quelques millénaires, ce serait les lointaines traces de notre propre être que nous essayerions de scruter dans la figure de l'espèce future. Nos suprêmes et ultimes idéaux terrestres sont eux aussi changeants et fragiles. Nous ne pouvons pas espérer les imposer aux générations futures. Mais nous pouvons faire en sorte qu'ils reconnaissent dans notre manière d'être celle de leurs propres ancêtres. Quant à nous, nous voulons devenir par notre travail et notre être les aïeux de l'espèce humaine future » ¹⁸. Autrement dit, il est insensé de penser l'économie abstraitement en dehors des ressources et des structures données ou à modifier. Personne ne peut savoir si les nations avec tous les idéaux qui s'y rattachent auront disparu d'ici cent ans, il est donc déraisonnable de chercher à bouleverser l'économie au nom de cette ignorance. Par cette voie on ne rend service ni aux vivants ni à nos descendants. Au contraire, quelles que soient les variations des structures et des idéaux, il y a peu de chances que l'économie en elle-même se transforme pour devenir tout autre chose qu'elle est et a été. Il est donc peu probable qu'à l'avenir elle deviendra soudainement pacifique par essence alors que depuis toujours elle s'est développée au cours de luttes, de concurrence et de conflits. Nous nous imaginons à tort qu'en cas de mondialisation des problèmes le but de l'économie pourrait devenir autre qu'économique et que cesseront les conflits, les antagonismes et la rivalité des intérêts.

¹⁷ Ibid. pp. 13-14.

¹⁸ *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2^e édit. (Tübingen 1959), p. 13.

S'il en est ainsi, il est vain de vouloir donner à l'économie des buts qui lui sont étrangers, par exemple politiques (établir une paix définitive), éthiques (faire le bonheur du genre humain) ou autres. A plus forte raison s'illusionne-t-on si l'on croit qu'elle pourrait tirer de son propre fond des idéaux et des fins dernières. « En vérité, elle n'engendre pas d'elle-même des idéaux qui lui seraient particuliers, au contraire ce sont les vieux types généraux *des idéaux humains* que nous introduisons dans la matière de notre science » ¹⁹. Autrement dit, les fins et valeurs ultimes que nous essayons d'atteindre par l'activité économique sont les mêmes que celles que nous poursuivons au cours de nos autres activités, d'ordre politique, juridique, religieux, artistique ou scientifique. En aucun cas cependant, la stricte science économique n'est en mesure de justifier - à moins de se nier - les jugements de valeur en faveur de la domination d'une classe sociale déterminée. Toutefois il ne faut pas en conclure qu'il serait interdit à un économiste de proposer des solutions ou de faire des évaluations. Il est même assez fréquent que ceux qui prétendent s'abstenir de tout jugement de valeur sont les premiers à être infidèles à leur résolution, soit qu'ils deviennent les victimes d'instincts, de sympathies et d'antipathies incontrôlées, soit qu'ils regardent pour vérité économique la doctrine qui triomphe ou qui est sur la voie de vaincre, comme si l'objectivité se laissait décider par le rapport du plus fort au plus faible. La grande difficulté est donc de savoir quand une proposition ressortit à la science économique et quand à la politique économique.

Cet embarras devient d'autant plus grand qu'on assiste de nos jours à une sorte d'impérialisme de l'économisme. Dans la plupart des disciplines (histoire, droit, politique, art et philosophie) l'économie passe pour fournir un principe d'explication universel. On aurait tort de penser que cette méthode serait scientifiquement plus valable que les autres. Tout vrai qu'il est que les concepts et institutions juridiques ont été établis pour des raisons économiques et comportent en conséquence des aspects économiques, on ne saurait cependant privilégier ceux-ci, car en réduisant tout le droit à une manifestation de forces de production on tombe dans un système qui est directement en contradiction avec les postulats de l'explication scientifique. Cette position est aussi fausse que celle qui conclut du fait que des physiciens, des physiologistes ou des psychologues s'intéressent philosophiquement au problème de la connaissance et occupent parfois des chaires de philosophie, la vieille interrogation métaphysique sur l'être aurait cessé d'être le problème fondamental de la philosophie. L'explication des phénomènes culturels par l'économie est un point de vue souvent extrêmement utile et fécond, néanmoins elle ne cesse pas d'être un point de vue, quelque vaste que devienne son champ d'investigation.

La deuxième distinction concerne l'établissement d'une claire différenciation entre l'économie et la politique en vue de déterminer leurs rapports. Pour Weber

¹⁹ *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften*, 2e édit. (Tübingen 1959), p. 16.

chacune de ces deux activités possède son but et ses moyens spécifiques : elles sont donc autonomes. Cependant l'indépendance de l'économie n'est réelle qu'au niveau des entreprises économiques; en ce qui concerne l'ensemble, son orientation dépend de la volonté politique. Aussi Weber s'oppose-t-il à tous ceux qui voient dans l'économie, sous une forme ou une autre, l'élément qui serait en dernière analyse déterminant de la politique, au sens où cette dernière ne serait que l'expression ou une superstructure des phénomènes de production. Bien que les considérations économiques interviennent dans la détermination de la politique générale elles ne possèdent aucune exclusivité, puisque d'autres facteurs interviennent également dans l'établissement de la sécurité intérieure et extérieure. Si l'économie politique en tant que science peut prétendre à l'universalité, la politique économique au contraire reste particulière du fait qu'elle est liée, comme nous l'avons déjà dit, aux ressources disponibles d'un pays déterminé et qu'elle dépend des institutions et du régime de chaque nation. Qu'il s'agisse d'une cité, d'un empire, d'un État ou d'une autre structure à venir, c'est la politique qui décide souverainement en dernier ressort, parce qu'elle dispose de l'autorité suprême en matière financière, qu'elle conclut les traités commerciaux et qu'elle peut interdire ou favoriser les échanges avec les autres pays. « Les processus du développement économique sont finalement des luttes pour la *puissance*; les intérêts de *Puissance* de la nation sont, chaque fois qu'ils se trouvent mis en question, les intérêts ultimes et décisifs au service desquels la politique économique doit se mettre; la science de la politique économique est une science *Politique*. Elle est une servante (*Dienerin*) de la politique, non point de la politique du jour de tel potentat et de telle classe qui détiennent le pouvoir, mais des intérêts permanents de la politique de puissance de la nation. L'État national n'est pas quelque chose d'indéterminé que l'on croit rehausser d'autant plus qu'on voile davantage sa nature dans une obscurité mystique; il est l'organisation temporelle de la puissance. Pour nous la *raison d'État* est l'étalon ultime des valeurs, même dans la sphère des considérations économiques. Cela ne signifie pas, comme le veut un étrange malentendu, que l'"aide étatique" devrait se substituer à l'"effort personnel" ou bien la réglementation étatique de la vie économique au libre jeu des forces économiques, mais nous voudrions insister par cette formule sur le fait qu'en ce qui concerne les questions de la politique économique allemande - entre autres pour décider si et dans quelle mesure l'État doit intervenir ou bien si et dans quelle mesure il doit laisser libres les forces économiques de la nation ou au contraire démanteler leur forteresse - la voix décisive et ultime doit rester dans le cas particulier aux intérêts de puissance économiques et politiques de la nation et de ses représentants, bref à l'État national allemand » ²⁰.

Normalement toute force et classe économiques ont toujours cherché à s'emparer du pouvoir et la plupart du temps il est souhaitable que la classe économiquement la plus puissante et la plus dynamique détienne les rênes de l'État. Toute-

²⁰ *Der Nationalstaat und die Volkswirtschaftspolitik*, dans *Gesammelte politische Schriften* 2e édit. (Tübingen 1959), pp. 14-15.

fois, « il ne faut pas oublier que la puissance économique et la vocation à la direction politique ne coïncident pas toujours » ²¹. Autrement dit, il n'y a pas de rapport logiquement nécessaire entre la puissance économique et la compétence politique, non seulement parce que, ainsi que l'histoire le montre, il arrive souvent que la classe économiquement la plus faible arrive au pouvoir et parfois même la classe déclinante - ce qui à la longue risque de mettre en péril les intérêts de la nation - mais aussi parce que la classe économiquement la plus puissante ne possède pas toujours la maturité suffisante pour assumer la direction politique - ce qui peut constituer un danger encore plus grand que le précédent. C'est que la compétence politique exige des qualités spécifiques « qu'aucune condition économique ne saurait remplacer » ²². Max Weber juge ici sans prévention. La capacité politique peut résider en un homme exceptionnel l'inconvénient étant dans ce cas, comme le montre l'exemple de Bismarck, que la domination d'un grand homme n'est pas toujours un moyen d'éduquer politiquement la nation) ou dans une « aristocratie ouvrière » possédant le sens et l'instinct politiques. « Ce n'est pas -comme le croient ceux qui regardent, hypnotisés, d'un oeil hagard dans les profondeurs de la société - dans la *masse* qu'est le danger. Le véritable fond du problème de politique *sociale* n'est pas une question qui concerne la situation *économique des gouvernés*, mais la qualification *politique* des classes *dominantes et montantes* » ²³.

Rompant avec le principe de la neutralité professorale ²⁴, Weber évalue en conclusion les chances de l'Allemagne. Il trouve que la situation est tragique. Tout en se reconnaissant membre de la classe bourgeoise, il lui dénie la capacité politique, faute d'intelligence et d'éducation politiques. Elle est dominée par un esprit « non historique et non politique » ; aussi aspire-t-elle à trouver une protection dans un « nouveau César ». Quant à la classe des *Junker* qui a forgé la nation allemande elle a accompli son œuvre et n'est plus à la hauteur des tâches nouvelles. Pourquoi ? Weber l'explique dans un autre texte de la même année : « Est-ce qu'un État peut en permanence s'appuyer politiquement sur une couche sociale qui a elle-même besoin de la protection de l'État pour survivre » ²⁵ ? *Restent* les socialistes et la classe prolétarienne. Il s'agit de la force économique et sociale montante, mais elle se disperse dans la lutte purement économique sans conscience claire du problème politique, à la fois parce qu'elle manque de maturité politique et qu'elle ne possède ni l'instinct du pouvoir ni les chefs capables, domi-

²¹ *Ibid.* p. 18.

²² *Ibid.* p. 22.

²³ *Ibid.* p. 23.

²⁴ Dans la remarque préliminaire Weber estime qu'il peut prendre ici la liberté de porter des jugements de valeur parce qu'il s'agit d'un cours inaugural dont le but n'est pas de susciter l'approbation mais la contradiction.

²⁵ *Verhandlungen des evangelisch-sozialen Kongresses* 1894, p.92, cité par W. Mommsen, *op. cit.* p. 36.

nés qu'ils sont par l'esprit petit-bourgeois (*Spießbürgertum*) ²⁶. Sans attribuer un quelconque don prophétique à Weber, il faut constater que sur ce point sa lucidité n'a pas été démentie par l'histoire.

*
* *

Appelé en 1897 à la chaire d'économie politique de l'Université de Heidelberg où il succédait à son maître K. Knies, Weber fut dès l'année suivante contraint par une maladie nerveuse de restreindre le nombre de ses cours et à plusieurs reprises de les interrompre pendant quelques mois. Il chercha à refaire sa santé sur les bords du lac de Genève, en Corse, en Italie, et finalement il abandonna l'enseignement en 1903. A défaut de la vie active, de professeur il se réfugia dans la vie contemplative pour « penser la pensée », suivant l'expression de Marianne Weber ²⁷. En 1903 il publia sa première étude purement méthodologique la première section de *Roscher und Knies und-die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie* dans le *Schmoller Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft*. La deuxième section paraîtra en 1905 et la troisième en 1906. Cette étude restera inachevée comme un certain nombre d'autres de ses écrits méthodologiques. En 1904, en même temps que *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, il écrivit pour *l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* qu'il venait de prendre en main, en collaboration avec Jaffé et Sombart, le long article *Die « i Objektivität » sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis*. Dans la même revue paraissaient en 1906 *Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik*, en 1907 *Rudolf Stammlers « Überwindung » der materialistischen Geschichtsauffassung*, en 1908 *Die Grenznutzlehre und das, « Psychophysische Grundgesetz »*, en 1909 *Energetische Kulturtheorien*. Dans la revue *Logos* en 1913 *Über einige Kategorien der verstehenden Soziologie*, en 1917 *Der Sinn der « Wertfreiheit » der soziologischen und ökonomischen Wissenschaften* et en 1919 sous la forme d'un opuscule sa conférence *Wissenschaft als Beruf*. Tous ces écrits avec en plus *Soziologische Grundbegriffe* ont été réunis après sa mort dans un volume intitulé *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* (1re édition 1922, 2e édition 1951).

Ce dernier ouvrage ne comprend cependant pas toutes les publications de caractère méthodologique de Weber; il laisse de côté les très brèves notices publiées dans *l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* ainsi que les très nombreux comptes rendus. En plus, on trouve également disséminées dans ses principaux ouvrages et dans ses interventions lors des assemblées de l'Association pour la

²⁶ Il y a peut-être lieu de comparer ces idées avec celles qu'exprimait Lénine à peu près à la même époque dans *Que faire ?* Weber n'a lu Lénine que plus tard, mais on peut se demander si Lénine, qui était un grand consommateur de la littérature allemande n'a pas lu Weber. Pour le savoir il faut attendre l'ouverture des archives concernant Lénine.

²⁷ Marianne Weber, *op. cit.* p. 319.

politique sociale et de la Société allemande de sociologie toutes sortes de remarques d'ordre épistémologique. Il serait fastidieux d'en faire ici la recension complète. Bornons-nous à quelques considérations d'ordre général. Ainsi que le note Marianne Weber ²⁸, les écrits méthodologiques de Weber sont des oeuvres de circonstances et la plupart ont même un caractère nettement 'polémique. Il développe ses propres points de vue en analysant et en combattant les erreurs qu'il croyait trouver dans les ouvrages d'autres savants. De ce fait il ne nous livre chaque fois que des aperçus partiels et fragmentaires de sa philosophie de la connaissance, sans avoir jamais élaboré systématiquement dans un ouvrage d'ensemble sa propre théorie de la connaissance.

La traduction présente ne comporte que quatre des dix écrits réunis dans les *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*; il s'agit d'abord des trois études qui ont en général été traduites à l'étranger, à savoir *l' Objectivité de la connaissance*, les *Études critiques* et *l'Essai sur la neutralité axiologique*. Nous y avons ajouté *l'Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive* qui n'a été traduit jusqu'à présent qu'en italien (sans doute à cause des nombreuses difficultés que présente le texte). Si nous le présentons ici, c'est parce qu'il nous semble illustrer de manière particulièrement typique la méthode d'analyse de Weber en même temps qu'il fournit de précieux renseignements sur certains concepts essentiels de la sociologie weberienne, tels ceux de type de justesse, d'entente, etc. La conférence sur *Wissenschaft als Beruf* a été traduite par nos soins, avec *Politik als Beruf*, sous le titre *Le savant et le politique*. Quant à l'étude sur les *Soziologische Grundbegriffe*, elle appartient à *Wirtschaft und Gesellschaft* dont elle constitue les six premières sections du premier chapitre. Sur les dix écrits que contiennent les *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* il ne reste donc plus que quatre qui n'ont trouvé aucune place et ce sont précisément ceux qui n'ont été traduits dans aucune langue étrangère. A part la longue étude sur Roscher et Knies, dont la traduction formerait à elle seule un ouvrage de 200 pages., ils n'ont pas la même importance que les autres. Néanmoins pour donner au lecteur français une idée aussi complète que possible sur l'épistémologie weberienne nous donnerons dans les lignes qui suivent une analyse aussi claire que possible de ces quatre derniers écrits ²⁹.

Dans *Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie* Weber étudie la question de la validité à la fois des lois générales et de l'intuitivisme dans les sciences humaines, mais déjà il annonce, sous une forme parfois insuffisamment élaborée, la plupart des problèmes qui feront l'objet des écrits traduits ci-dessous. Il aborde le problème de la loi dans les sciences humaines par le biais de la classification des sciences qui, à cette époque, fait l'objet de nombreux ouvrages et discussions en Allemagne. Roscher distinguait deux ma-

²⁸ Marianne WEBER, *op.cit.* - p. 321.

²⁹ La théorie de la connaissance de Weber a fait l'objet d'une importante étude de A. von Schelling, *Max Webers Wissenschaftslehre* (Tübingen 1934).

nières de traiter scientifiquement la réalité; la première "qu'il appelait « philosophique » consiste à saisir le réel par la voie de l'abstraction généralisante qui élimine la contingence, la seconde qu'il appelait « historique » essaie de le reproduire par la voie de la description. Cette distinction n'est pas sans rappeler celle qu'a établie la logique moderne (différence entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit de Dilthey, entre les sciences nomothétiques et les sciences idiographiques de Windelband, entre les sciences de la nature et les sciences de la culture de Rickert). Dans ses grandes lignes elle revient à ceci :

La première série de sciences tente d'ordonner la diversité extensive et intensive par la construction d'un système de concepts ou de lois d'une validité générale aussi grande que possible. Son idéal logique l'oblige à dépouiller toujours davantage la réalité de sa contingence grâce à une réduction de la différenciation qualitative à des quantités mesurables avec précision. Elle s'éloigne donc de la réalité concrète et singulière du fait que son moyen logique spécifique consiste en des concepts dont le contenu se rétrécit alors que leur extension s'accroît. Le résultat est l'établissement de concepts de relations ayant une validité générale, c'est-à-dire des lois. Deviennent essentiels dans ce cas les éléments génériques des phénomènes. La seconde série s'occupe précisément de l'aspect de la réalité que, en raison de son idéal logique, la méthode généralisante néglige forcément, à savoir la connaissance des événements dans leur singularité et dans leur devenir unique. Son moyen logique spécifique consiste aussi en des concepts de relations dont au contraire le contenu s'accroît tandis que l'extension se rétrécit. Le résultat est la construction de concepts individuels (pour autant que cette expression a un sens) ayant une signification universelle, c'est-à-dire historique. Deviennent essentiels dans ce cas les éléments caractéristiques des phénomènes.

Weber se rallie à cette classification et à sa justification (« La différence entre ces deux manières de construire les concepts est fondamentale en soi »)³⁰, mais il ajoute deux remarques fort importantes :

1) Du fait que le monde sensible est infini extensivement et surtout intensivement, il est impossible de reproduire intégralement même la portion la plus limitée du réel par aucune de ces deux séries de sciences. Du fait que chacune d'elles retient comme essentiels chaque fois d'autres aspects des phénomènes, la généralité aussi bien que la singularité opèrent une sélection dans l'infinité et négligent certains aspects. En conséquence on ne saurait dire que les résultats des sciences de la nature sont plus valables, plus vrais et plus près de la réalité que ceux des sciences de la culture.

2) Cette distinction a une valeur purement méthodologique, c'est-à-dire elle ne divise pas l'ensemble des sciences en deux sphères opposées, mais elle se retrouve dans n'importe quelle science (à l'exception peut-être de la mécanique et de

³⁰ Max WEBER, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, pp. 6-7.

certaines branches de la science historique). Il est par exemple faux de dire que l'astronomie et la biologie appartiennent uniquement aux sciences de la nature et la sociologie et la psychologie aux sciences de la culture. Au contraire l'astronomie ou la biologie, la sociologie ou la psychologie utilisent suivant les circonstances et les nécessités de la connaissance tantôt la méthode généralisante tantôt la méthode individualisante. La psychologie peut établir des lois tout comme la biologie peut s'occuper des singularités.

Soit dit en passant, Weber retrouve ici la vérité profonde, généralement méconnue par parti pris polémique, par routine progressiste ou simplement par irréflection, de la proposition scolastique sur le cheminement de la connaissance : *genus proximum et differentia specifica*, qu'il n'a pourtant cessé de combattre lui-même, à l'image de la très grande majorité des épistémologues et des logiciens modernes. Si l'on examine les choses de plus près il ne saurait échapper que le double mouvement de la généralisation et de la singularisation revient à dire que toute connaissance et toute science procèdent par établissement de différences, d'altérités ou d'oppositions d'une part et de ressemblances, d'analogies et de correspondances d'autre part. Cela signifie que les relations sont ou bien de distinction ou bien d'identification et qu'il n'est pas possible d'établir les premières indépendamment des secondes et vice versa. Bref, la méthode générale des sciences n'est ni unilatéralement ni définitivement généralisante ou bien individualisante.

À la lumière de cette théorie de la classification et de la méthodologie générale des sciences il est possible de déceler, en prenant l'exemple de la pensée de Roscher, toutes sortes de confusions que peut véhiculer une doctrine économique et sociale. Roscher prétend suivre la méthode historique parce qu'il se réclame de l'école juridique de Savigny, alors que d'un autre côté il voit dans Adam Smith et Malthus des précurseurs. D'où une contradiction difficilement surmontable. En effet, Savigny a combattu le rationalisme légaliste des lumières et a mis l'accent sur le caractère irrationnel et singulier du droit en affirmant qu'il procède comme la langue et les autres phénomènes culturels de l'« esprit du peuple » (*Volksgeist*) et qu'il ne se laisse pas déduire de lois ou de normes générales. L'école classique anglaise, pénétrée de l'esprit des lumières, cherche au contraire à découvrir les lois naturelles de l'économie et de son développement. Roscher estime pouvoir concilier les deux points de vue opposés en prenant à son compte, sans cependant la soumettre à la critique, la notion de peuple et en l'interprétant comme une totalité individuelle au sens d'un organisme biologique. De même que la diversité des individus n'empêche nullement l'anatomiste et le physiologiste d'établir des lois générales, l'historien n'a aucune peine, malgré la diversité des peuples, de trouver entre eux des analogies et des parallélismes qu'il serait possible d'élever au rang de lois naturelles au fur et à mesure que nos connaissances progressent. Au bout du compte, on pourrait élaborer un concept générique de peuple sous lequel il serait possible de subsumer le développement des peuples historiques particuliers, abstraction faite de leurs singularités accessoires. A l'image des théories organicistes du début du XIX^e siècle en Allemagne, Roscher conçoit les lois du déve-

loppement historique sur le modèle de la succession des âges de la vie individuelle : jeunesse, maturité et vieillesse. Les phénomènes de la vie économique, qui ne forment en fait qu'une partie de la vie culturelle d'un peuple, se laisseraient donc étudier suivant le type des méthodes de la physiologie, c'est-à-dire il serait possible de déterminer diverses étapes dans la vie économique des peuples, de même que dans leur vie politique, artistique et autres. Cette méthode purement naturaliste en fin de compte permettrait de faire des prévisions du moment que, malgré leur individualité, le développement historique de tous les peuples serait toujours identique. Roscher ne tient donc aucun compte des surprises et de l'irrationalité de l'histoire dont il avait pourtant conscience. Il pousse l'infidélité à la méthode historique jusqu'à faire une si grande confiance à la généralisation abstraite qu'il espère que la science parviendra un jour à construire un système de concepts suffisamment complet et riche d'où il sera possible de déduire la réalité.

Cette thèse de la déductibilité de la réalité est évidemment en opposition complète avec l'idée weberienne de l'infinité inépuisable du monde sensible et phénoménal aussi bien du point de vue de la méthode individualisante que de celui de la méthode généralisante. D'où la critique de la doctrine de Roscher pour lequel les concepts seraient une reproduction de la réalité ou encore la science, lorsqu'elle se trouve devant une relation causale entre plusieurs objets, devrait voir dans ce qui lui apparaît comme essentiel la cause de ce qui semble moins important. Il n'y a cependant pas lieu de nous y arrêter longuement, puisqu'il s'agit d'une critique commune à toutes les philosophies kantienne et néokantienne et nullement propre à la pensée de Weber. Nous n'en tirerons pas non plus dans tous les détails de la doctrine de Roscher que Weber analyse avec une persévérance critique. Plus souvent très perspicace, mais parfois aussi en donnant l'impression de solliciter les textes. Attachons-nous plutôt à la question de fond qu'il pose à propos de la méthodologie générale de Roscher : quels sont les rapports entre raison et histoire, entre concept et réalité ? Trois solutions sont possibles.

La première utilise les analogies et les parallélismes en vue d'établir des lois. Weber ne conteste nullement son importance heuristique, même dans les sciences humaines, à condition de ne pas y voir le but ultime de la science en général ni non plus d'une des catégories particulières de sciences, soit celles de la nature, soit celles de l'esprit ou de l'histoire. En effet, le procédé visant à établir des lois est sans fin. Supposons que l'on parvienne à établir une multitude de lois empiriques du devenir historique. En vertu de leur mouvement interne, l'abstraction et la généralisation tendent à subordonner ces lois à d'autres lois plus générales encore jusqu'à former, à la limite, un système de concepts d'une validité absolument générale susceptible de représenter abstraitement l'ensemble du devenir historique. Un pareil procédé s'éloigne inévitablement de la réalité sensible du fait qu'il élimine progressivement toutes les singularités du devenir. Il est donc vain d'espérer qu'il puisse cerner ce devenir; à plus forte raison ne saurait-on déduire la réalité d'un système de concepts, si parfait soit-il.

La seconde consiste à utiliser les analogies et les parallélismes en vue de comprendre la réalité dans son devenir et ses relations singulières et de dégager ainsi la signification caractéristique des phénomènes culturels. Dans ce cas également il s'agit de moyens purement heuristiques susceptibles d'élaborer tout au plus des concepts individuels ayant une signification universelle, non de saisir toute la réalité, car ce procédé est lui aussi sans fin. A méconnaître cela, les analogies et les parallélismes font dévier la recherche, ainsi qu'il est arrivé souvent vers des confusions pernicieuses.

La troisième solution fournit à Weber l'une des quelques occasions de s'expliquer sur Hegel. La philosophie dialectique de ce dernier essaie de surmonter le *hiatus irrationalis* entre concept et réalité grâce à la construction de concepts généraux conçus comme des entités métaphysiques qui contiendraient le devenir et les événements singuliers, en ce sens que leur actualisation ne serait qu'une manifestation du concept. Dans ce cas tout le rationnel est réel, c'est-à-dire la généralité du concept est coextensive à son contenu. « Entre compréhension et extension d'un concept le rapport n'est plus inverse, mais de coïncidence, du fait que l'individualité n'est plus l'exemplaire d'un genre, mais une partie du tout représenté par le concept. Le concept le plus général d'où tout se laisserait déduire est en même temps le plus riche en ce qui concerne le contenu » ³¹. Une pareille conception, remarque Weber, prend modèle sur la connaissance mathématique, sans lui être identique, et elle présuppose la présence d'entités métaphysiques derrière la réalité d'où celle-ci émanerait à la manière dont les propositions mathématiques se suivent. Il s'agit donc d'une philosophie « émanatiste ».

Bien que Roscher ait été l'adversaire de la méthode de Hegel sous prétexte qu'elle est « philosophique », il conçoit cependant de façon analogue le rapport entre réalité et concept, avec cette différence que la réalité historique n'émane plus d'un concept général, mais des lois naturelles du devenir qui sont elles-mêmes l'expression de la « pensée de Dieu ». Autrement dit, tout comme le système de Hegel, celui de Roscher est plus théologique que vraiment scientifique. Weber accompagne sa critique de considérations épistémologiques de portée plus générale. Au fond Roscher n'admet qu'un type unique de la méthode scientifique, à savoir la déduction. Aussi la distinction entre les sciences a-t-elle pour lui son fondement dans la nature des objets qu'elles traitent (matière, esprit, histoire, etc.) et non dans la manière dont chacune d'elles forme ses concepts et utilise les divers procédés logiques. Pour Weber au contraire les méthodes scientifiques sont diverses à cause de la complexité des problèmes qu'elles se proposent de résoudre. De ce point de vue, toute méthode efficace est bonne, indépendamment de son harmonie ou non avec un quelconque idéal méthodologique du théoricien. En conséquence Weber rejette le préjugé presque unanimement reconnu de la primauté de la méthode mathématique et de la quantification, au sens où elle serait le modèle de toutes les méthodes, vers lequel les sciences devraient tendre sous peine de

³¹ Max Weber, *op. cit.* p. 15.

rester une connaissance inférieure et pour ainsi dire illégitime. Du moment que la méthode est une technique, son rôle est de faire progresser le savoir et non de s'orienter vers un prétendu idéal de la connaissance. La méthode mathématique n'est qu'une forme particulière et donc limitée de la connaissance, elle n'est efficace que dans des conditions déterminées et en vertu de certains postulats. Elle ne jouit donc d'aucune supériorité. Au contraire, le travail mathématique, comme n'importe quel autre travail scientifique, est sans fin; il serait donc présomptueux de le penser comme achevé, ce que sont obligés d'admettre tous ceux qui voient dans le procédé mathématique l'idéal méthodologique. S'il est vrai d'une part que la méthode mathématique ou la déduction n'est qu'une vision spécifique du monde, donc un point de vue, et que d'autre part elle va pas de terme prévisible, il est déraisonnable de croire en la possibilité de déduire la réalité historique ou autre d'un concept ou de prétendues lois générales et ultimes du devenir.

Les conceptions qui se donnent un idéal méthodologique sont aussi celles qui prétendent en général connaître l'étape ultime du développement de l'humanité. Par une sorte de pente naturelle elles sont amenées à regarder le devenir comme se déroulant par stades, âges, donc suivant le schéma de la croissance et du déclin, puisque la naissance d'un âge nouveau suppose la décadence du précédent. On voit, comme le montrent d'autres textes, que Weber ne vise pas seulement Hegel, mais aussi Marx et Comte. Il ne nie cependant pas la valeur heuristique du concept de stade, mais il conteste la possibilité pour le savant de faire passer ces divisions, qui n'ont qu'une valeur du seul point de vue d'une connaissance plus claire, pour des étapes réelles qui seraient inscrites dans le devenir même. Il existe donc une affinité entre les théories qui se proposent d'établir les lois du développement à partir desquelles on pourrait déduire la réalité et celles qui croient découvrir des âges de l'humanité; elles sont toutes « émanatistes », parce qu'elles conçoivent la réalité concrète comme la manifestation d'une idée posée arbitrairement comme l'étape ultime. Il n'est pas question de nier l'utilité de ces philosophies, car elles peuvent aider l'homme à mieux comprendre certains aspects de la réalité. Ce que Weber leur refuse, c'est leur validité comme vision scientifique du monde, car, étant recherche indéfinie, aucune science ne saurait se laisser borner par ce genre de clôtures.

On saisit mieux maintenant la distinction indiquée plus haut entre la validité générale d'un concept et sa signification universelle qui reste pourtant singulière. Pour Weber la science est un des moyens, à côté de l'économie, de la politique, de la religion et de l'art, de prendre conscience du réel. Cette distinction prend tout son sens si on se réfère à la philosophie wébérienne de l'antagonisme irréductible des valeurs. Malgré tous ses succès, la science n'est pas en mesure de se substituer aux autres activités humaines, telle la politique ou l'économie, car notre intelligence du réel dépend autant de l'action que de la connaissance. Il n'y a donc point de privilège de la connaissance, en dépit de la rationalisation et de l'intellectualisation qui caractérisent la civilisation moderne. Certes la science est indéfinie; il n'y a donc point de terme pour elle aussi bien dans le domaine des mathé-

matiques que dans celui de la physique ou de la chimie, elle accroît également sans cesse son champ d'investigation par suite de la constitution d'une histoire scientifique de l'art, de la philosophie, des religions, etc. En ce sens sa signification est universelle, car il n'y a pas d'aspect de la réalité d'où l'on pourrait l'exclure. Néanmoins, cette signification reste singulière parce qu'elle n'est qu'un point de vue, spécifique certes, mais qui ne saurait remplacer ceux de l'économie, de la morale ou de la politique. En d'autres termes il y aura toujours à propos de n'importe quelle question le point de vue du savant, mais aussi celui de l'homme d'État, de l'économiste et de l'artiste, sans possibilité de les réduire à un dénominateur commun. Or, c'est à cette unilatéralité que prétend la validité générale d'un concept, car elle s'estime capable de déduire toute la réalité à partir d'une loi établie par la connaissance seule, comme si l'action politique, économique et autres n'étaient que des manières du connaître. La diversité infinie du réel s'exprime dans toutes ces activités, mais aucune ne saurait la comprendre totalement. L'hiatus entre le concept et la réalité reste insurmontable, c'est-à-dire nous ne sommes pas près de résoudre l'énigme suivante : alors qu'il ne nous est pas possible de connaître le monde autrement qu'en construisant sans cesse de nouveaux concepts, pourquoi aucun concept, ni non plus leur somme ne sont-ils à même de saisir pleinement tout le réel, c'est-à-dire pourquoi la rationalisation croissante, sous l'influence prépondérante de la science et de la technique scientifique, renforce-t-elle chaque fois d'une autre manière, au fur et à mesure de ses progrès, la puissance de l'irrationnel ³² ?

Karl Knies par contre a eu le sentiment très vif du poids et de la permanence de l'irrationnel. Weber, qui lui consacre en principe les deux sections suivantes de son étude, ne s'attarde guère à l'examen de sa doctrine et prend rapidement prétexte des problèmes qu'elle soulève pour discuter un certain nombre de conceptions de théoriciens plus récents des sciences humaines, celles de Wundt, de Simmel, de Gottl, de Lipps, etc. Cependant, comme l'indique la conclusion de la troisième section, il pensait revenir au cours d'une quatrième section, qui ne fut malheureusement jamais écrite, à la doctrine de Knies pour la soumettre à une analyse critique plus approfondie. Malgré cet inachèvement, le dessein de Weber apparaît avec suffisamment de clarté : s'il est impossible de construire sur des bases purement scientifiques un système rationnel d'où l'on pourrait déduire la réalité, faut-il s'incliner devant les perpétuelles irrutions de l'irrationnel et faire confiance uniquement aux méthodologies intuitionnistes et autres de ce genre ?

³² On aurait tort de ranger Weber parmi les contempteurs modernes de la science. Au contraire, il avait un profond respect pour tout ce que l'humanité a accompli dans ce domaine, mais il se gardait aussi de toute exaltation. A son avis, le jugement éduqué par la science doit s'appliquer également à l'interprétation objective de sa signification pour la culture en évaluant correctement la portée et les limites de la connaissance sans tomber dans les exagérations du scientisme ou les pièges de l'irrationalisme. Trop souvent des savants, même éminents, couvrent de leur autorité des propositions qui n'ont rien de scientifique et suscitent en conséquence des confusions qui risquent de discréditer le véritable travail scientifique.

La première édition en 1853 de l'ouvrage principal de méthodologie de Knies, *Die politische Oekonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode* passa inaperçue. Sous l'influence du mouvement des *Kathedersozialisten* on redécouvrit pour ainsi dire cette œuvre et Knies publia en 1883 une deuxième- édition remaniée qui fut à l'origine du *Methodenstreit* dont nous avons déjà parlé. Comme la plupart de ses contemporains, il se donne au départ une classification des sciences, fondée non point sur la méthode mais sur l'objet, parce qu'il estime que la nature de l'objet détermine le type de méthode à employer par une science. A son avis il y en aurait trois catégories : les sciences de la nature, les sciences de l'esprit et les sciences de l'histoire. L'économie politique appartiendrait à cette dernière, sauf que l'action humaine qu'elle étudie se trouve conditionnée à la fois par la nature et par l'histoire. Il s'ensuit qu'elle se heurte au problème fondamental du rapport entre la nécessité de la nature et la liberté de la volonté. Il conçoit l'intervention des éléments de la nature sous l'angle purement naturalistique d'un développement conforme à des lois et l'oppose à celle de l'activité humaine qui, parce qu'elle est libre, serait singulière et irrationnelle. En principe l'influence de la nature sur les phénomènes économiques devrait produire un développement obéissant à des lois. S'il n'en est pas ainsi, et si l'économie reste une science historique, c'est parce que les lois naturelles qui agissent au sein de l'économie restent des lois de la nature et ne sont pas des lois de l'économie même, pour la bonne raison que la volonté de l'homme y introduit une certaine irrationalité.

On peut tout d'abord contester l'identification que, à la suite de Roscher, Knies établit entre causalité et légalité. Il n'est pas vrai que la causalité n'aurait de sens que dans le contexte de l'investigation destinée à découvrir des lois, puisqu'un événement singulier peut être la cause d'un autre événement singulier, en dehors de toute généralisation. Par conséquent, rien ne nous interdit de parler d'une causalité singulière. La principale difficulté réside cependant dans l'opposition que Knies croit trouver entre la causalité mécanique qui caractériserait les phénomènes de la nature et l'action « créatrice » imputable à l'intervention des personnes dans l'économie. Que faut-il entendre par cette expression d' « action créatrice » ? Si l'on se place uniquement au plan de l'irrationalité il n'y a pas lieu de faire, estime Weber, une distinction de principe entre l'action d'un individu isolé et celle de plusieurs ou de la masse. Au contraire, il serait temps que les sociologues et économistes se débarrassent une bonne fois du préjugé ridicule des dilettantes du scientisme suivant lequel les phénomènes de masse, considérés comme causes ou effets historiques, seraient plus objectifs et par conséquent moins singuliers que l'action d'un héros ou d'un individu. Un événement historique (par exemple une guerre ou une révolution) reste singulier malgré le nombre ou la quantité des participants. Ce qui mérite de retenir particulièrement l'attention, c'est le qualificatif de « créatrice » par lequel Knies définit l'action de la personne. Et puisque Wundt en a fait une notion fondamentale de la méthodologie des sciences humaines sous la dénomination de « synthèse créatrice » (*schöferische Synthese*), il convient de se référer à sa conception.

Pour Weber, c'est une erreur de voir dans cette notion autre chose que le dépôt d'évaluations. En appelant l'action humaine « créatrice » on ne lui confère aucune objectivité supérieure, mais surtout on ne saurait dire que l'action créatrice d'une personnalité concrète serait différente de celle d'un élément causal impersonnel de la nature. « Il ne s'agit nullement d'un concept empirique, car il se rapporte à des idées de valeur sous lesquelles nous considérons des modifications qualitatives dans la réalité. Les phénomènes physiques et chimiques par exemple qui ont contribué à la formation d'une couche de charbon ou d'un diamant sont formellement des « synthèses créatrices » dans le même sens que les enchaînements de motifs qui contribuent à former une nouvelle religion sur la base des intuitions d'un prophète - sauf que le sens se laisse déterminer autrement quant au contenu en raison de la diversité des idées directrices de valeur » ³³. Ce texte peut surprendre à première lecture. Il ne s'agit pourtant pas pour Weber d'assimiler la formation d'une couche de charbon à celle d'une religion, mais de distinguer clairement entre *ratio essendi* et *ratio cognoscendi*. L'analogie ne concerne que le processus logique qui établit une synthèse créatrice dans l'ordre des changements qualitatifs. Quand nous sommes en présence de modifications de ce genre nous ne tenons jamais compte de la totalité des éléments causatifs qui sont intervenus effectivement - la régression causale est infinie aussi bien dans l'ordre du cours de la nature que dans celui de l'histoire - mais nous attribuons une importance plus grande à certains d'entre eux, c'est-à-dire nous opérons un choix. Même lorsque nous expliquons la formation du système cosmologique à partir d'une nébuleuse primitive, nous formulons une hypothèse qui élimine un certain nombre de causes comme négligeables pour attribuer à d'autres une efficacité déterminante. Cela signifie que la sélection qui divise les causes en négligeables et importantes est l'œuvre de notre connaissance et non pas du cours réel des choses ou encore l'inégalité dans l'action causale des éléments dépend de l'inégalité des idées de valeur auxquelles nous les rapportons. Somme toute, le concept de synthèse créatrice exprime la difficulté qu'éprouve le savant d'appliquer la proposition purement déterministe : *causa æquat effectum*. « Ce que nous appelons " créateur " dans ces cas consiste simplement en ce que notre " conception " de la réalité historique attribue au devenir causal réel un sens variable » ³⁴. En effet, en eux-mêmes le cours de la nature et celui de l'histoire sont étrangers à toute signification. C'est l'esprit humain qui est créateur du sens en vertu du rapport aux valeurs et c'est lui qui est déterminant à la fois pour l'intérêt que nous accordons à certains phénomènes et pour l'inégalité causale que nous imputons aux divers éléments du devenir.

Quand Wundt estime qu'un phénomène de la nature n'est rien d'autre que la somme de ses molécules avec leur action réciproque, tandis que les variations des événements psychiques ou historiques introduiraient des propriétés nouvelles non contenues dans leurs causes ou éléments (ce qu'il appelle synthèse créatrice), il

³³ Max Weber, op.cit., pp. 49-50.

³⁴ Ibid. p. 50.

confond réalité et concept. Il n'y a aucune raison de refuser de parler de synthèse créatrice à propos de la valeur économique d'un diamant et d'une céréale et de l'appliquer par contre à la valeur épistémologique ou à l'exactitude de la proposition $2 \times 2 = 4$. En aucun cas la signification ne dérive de la causalité, peu importe la nature des phénomènes. Est-ce que la signification que le diamant et la céréale possèdent relativement à certains sentiments axiologiques humains se trouverait préfigurer à un plus haut degré ou en un autre sens dans les conditions physico-chimiques de leur formation que ne le seraient - au cas où l'on applique strictement le principe de causalité dans la sphère du psychique - les représentations et les jugements dans les éléments dont ils dérivent ? Ou bien, pour prendre des exemples historiques, la signification de la peste noire pour l'histoire sociale ou de l'irruption du Dollart pour celle de la colonisation se trouverait-elle préfigurée dans le premier cas dans les bactéries et autres causes d'infection, dans le second dans les causes géologiques ou météorologiques ? Il en est exactement de même de l'invasion de l'Allemagne par les troupes de Gustave-Adolphe et de celle de l'Europe par les armées de Gengis Khan. Tous ces événements ont eu des conséquences importantes historiquement, c'est-à-dire relativement à nos valeurs culturelles. Tous étaient également déterminés causalement, si l'on prend au sérieux, comme le veut Wundt, la domination universelle du principe de causalité. Tous sont aussi à l'origine d'un devenir « psychique » et « physique ». Toutefois, on ne saurait tirer de leur conditionnalité causale, la « signification » historique que nous leur attribuons. En particulier, il n'en résulte absolument pas qu'ils contiennent du « devenir psychique ». Au contraire, la signification que nous attribuons à tous ces événements, c'est-à-dire le rapport aux valeurs que nous opérons, est précisément le moment absolument hétérogène et disparate qui brise la possibilité de faire une déduction à partir de leurs éléments composants ³⁵.

Au fond, Weber veut dire ceci : il est possible d'analyser causalement le devenir psychique au même titre que le devenir physique et, de ce point de vue, rien ne nous autorise à déclarer que l'un serait plus rationnel ou plus irrationnel que l'autre; inversement, le devenir psychique n'est pas plus significatif en lui-même que le devenir physique, car dans les deux cas la signification est imposée de l'extérieur au développement, par référence aux idées de valeur de celui qui porte un jugement sur l'évolution. Il est par conséquent faux de croire que les modifications psychiques ou historiques (qu'elles soient de nature politique, économique, artistique ou culturelle) comportent en elles-mêmes une créativité absente des changements physiques ou encore qu'elles impriment un sens déterminé au développement. En elle-même l'histoire n'est pas plus significative que la nature. Le devenir physique est aussi créateur que le devenir psychique et ce que l'on appelle synthèse créatrice n'est qu'une manière de désigner les valeurs que nous ajoutons à la causalité pour lui donner une orientation. En conséquence, c'est pécher contre la lucidité scientifique que de croire que la synthèse créatrice serait un principe immanent au devenir psychique ou historique, à l'exclusion du devenir de la na-

³⁵ Max Weber, *op. cit.*, p. 54.

ture. Tout comme l'adaptation, le progrès et autres concepts de ce genre, elle n'est qu'un moyen d'introduire subrepticement l'axiologie dans la pure analyse scientifique. Il faut donc se méfier des prétendus adversaires de la téléologie, car leur positivisme n'est très souvent qu'une voie détournée que la finalité emprunte pour troubler le travail du savant. Prenons l'exemple de l'adaptation. Elle confond valeur théorique et valeur pratique, parce qu'elle tend à faire passer l'utilité pour la vérité, c'est-à-dire que, sous les apparences d'une observation objective, elle ouvre la porte à des points de vue axiologiques. De même que la proposition $2 \times 2 = 4$ est vraie en elle-même pour des raisons purement logiques et non en vertu de considérations pratiques d'ordre psychique, historique, ou sociologique, la vérité scientifique en général ne se laisse déterminer par aucun critère extérieur tel que l'utilité économique, l'efficacité politique, etc.

À tout prendre, aucune valeur, y compris celle de la science, « ne se comprend empiriquement d'elle-même » ³⁶. Le but de la science est la recherche indéfinie et le progrès de la connaissance pour lui-même; ses résultats sont vrais uniquement en vertu des normes logiques de notre pensée. On peut, certes, la mettre au service d'intérêts économiques, politiques, médicaux, techniques et autres, mais la valeur de chacune de ces fins lui est imposée de l'extérieur : elle ne se laisse nullement justifier par la science même. Il y a plus. Du point de vue strictement empirique, la valeur de la science pure entendue comme recherche pour elle-même reste problématique et contestable. On peut la combattre pour des motifs religieux ou politiques - positions fréquemment adoptées - mais en plus, l'individu qui donne la primauté à la valeur de la vie sur celle de la connaissance peut en devenir l'adversaire pour autant qu'il estime qu'elle risque de mettre en danger l'existence de l'homme sur la terre. Inversement le négateur de la vie peut s'opposer à la science soit qu'il y voie une manifestation toujours plus riche de la vie soit au contraire qu'elle devienne une possibilité d'anéantir la vie sur terre. Aucune de ces attitudes n'est logiquement contradictoire, à condition ne pas méconnaître que la glorification et la dépréciation de la science supposent l'une et l'autre l'adhésion à d'autres valeurs que l'on préfère. Il est clair que dans ces conditions- la signification de la science pour la culture ainsi que celle de la culture elle-même considérée comme un accroissement de valeur (*Wertsteigerung*) ne se laissent pas non plus fonder scientifiquement. Au contraire, ce ne sont jamais que des points de vue axiologiques et téléologiques, donc discutables. En effet, nos jugements sur la science et la culture sont ceux d'êtres civilisés et qui comme tels sont familiarisés avec une échelle des valeurs que d'autres hommes peuvent rejeter sans devenir pour cela des êtres dégradés ou inférieurs. Toutes ces positions sont métaphysiques et expriment l'intrusion du caractère intelligible dans la réalité empirique par le truchement de normes éthiques.

Weber ébauche ainsi sa conception de la philosophie de l'histoire qu'il développera plus tard. Du moment que le devenir de la nature ainsi que celui de 1

³⁶ *Ibid.* p. 60.

l'histoire sont en eux-mêmes étrangers à toute signification, aucune philosophie de l'histoire ne peut prétendre parler au nom de la science. Elles ne peuvent jamais que s'appuyer sur des connaissances scientifiques fragmentaires sans possibilité de préjuger des découvertes à venir, car personne n'est en mesure de les prévoir tant que la science reste une recherche indéfinie. Autrement dit, chaque philosophie de l'histoire valorise certains éléments du devenir infini en leur attribuant une puissance causale supérieure à celle des autres. En fait il s'agit d'une pure vue de l'esprit qui confond *ratio essendi* et *ratio cognoscendi* dans la mesure où les développements qu'elle croit constater dans le cours réel des choses, étranger à la signification, ne sont que les développements de nos idées de valeur. Mais à leur tour les développements des idées de valeur sont infinis parce qu'il n'existe pas et qu'il ne saurait exister de système unique, définitif et absolu des valeurs. Pour les mêmes raisons Weber rejette le psychologisme, l'historicisme ou le naturalisme lorsqu'ils prétendent passer pour des conceptions du monde. Ni la science en général ni à plus forte raison une science particulière ne sont en mesure de saisir dans leurs concepts la réalité empirique infinie. Lorsqu'elles prétendent pouvoir le faire, elles cessent d'être des sciences pour devenir de vagues métaphysiques aussi préjudiciables à la réflexion proprement métaphysique qu'à la recherche scientifique. De surcroît, elles ne représentent aucun apport positif parce qu'elles ne font que solliciter les faits pour justifier la prétendue universalité d'une idée de valeur.

A côté de la créativité, l'irrationalité serait une autre caractéristique de l'action et donc (les sciences humaines). A la manière de beaucoup d'économistes et de savants on peut entendre ce concept au sens vulgaire de l'impossibilité de prévoir (*Unberechenbarkeit*). Cette nouvelle caractéristique est-elle plus valable que la précédente ? « Tout d'abord, remarque Weber, si l'on s'en tient à la réalité "vécue" on n'y aperçoit nullement cette imprévisibilité spécifique de l'action humaine. Tout commandement militaire, toute loi pénale et même toute extériorisation au cours de nos contacts avec autrui comptent sur l'intervention de certaines conséquences dans la psyché de ceux à qui ils s'adressent -non point de façon univoque à tous les égards, mais de manière suffisante au regard du but du commandement, de la loi et de l'extériorisation en général. Du point de vue logique ces actes comptent sur ces conséquences en un sens qui n'est pas différent des évaluations « statiques » d'un constructeur de ponts, des prévisions dans l'ordre de la chimie agricole du cultivateur et des supputations physiologiques d'un herbager et à leur tour ces calculs ne sont pas différents, quant au sens, des évaluations économiques d'un courtier » ³⁷. Bref, entre la possibilité de prévoir les phénomènes de la nature et l'attente des conséquences d'une action humaine il n'y a pas de différence de principe. Bien plus, certains phénomènes de la première catégorie, d'ordre météorologique par exemple, sont plus, imprévisibles que ceux de la seconde et il en sera toujours ainsi chaque fois que nous considérons la singularité d'un phénomène de la nature. Tout le perfectionnement de notre savoir monologique

³⁷ Max Weber, *op. cit.*, - p. 64.

n'y changera rien. Il ne saurait donc être question d'attribuer à l'action humaine une irrationalité plus grande qu'aux phénomènes singuliers de la nature.

Supposons qu'une avalanche arrache un bloc de rocher d'une paroi et que celui-ci se fragmente en de multiples débris. Sur la base des lois de la mécanique on pourrait donner une explication causale de la chute et approximativement de sa direction, de l'éclatement en débris et du degré de cet éclatement et, dans les cas favorables, de la direction de l'une et l'autre cassures. Pourtant, à propos du nombre des débris, de leur forme et d'une infinité d'autres aspects de ce genre, notre curiosité causale se réduit à reconnaître que tout cela n'est pas incompréhensible en principe, c'est-à-dire ne se trouve pas en contradiction avec notre savoir nomologique. Par contre, non seulement il serait impossible par suite de la disparition de la trace des déterminations concrètes d'opérer une véritable régression causale, au cas où l'on voudrait expliquer ces aspects, mais une telle tâche serait inutile. Ce n'est qu'au cas où l'un ou l'autre processus singulier serait à première vue en contradiction avec les lois de la nature que nous connaissons, que notre curiosité causale serait mise en éveil. Cet exemple est typique de la manière dont nous utilisons la catégorie de la causalité dans toutes sortes de domaines comme la météorologie, la géographie ou la biologie. Songeons seulement à la façon dont on use en biologie du concept d'adaptation : rarement il est l'objet d'une imputation causale précise et presque jamais il ne repose sur de vrais jugements nécessaires de causalité. En général nous nous contentons d'admettre qu'il s'agit de processus que nous pourrions comprendre, c'est-à-dire qu'ils ne forment pas des exceptions de notre savoir nomologique. D'où une première conclusion à tirer : «Lors de l'explication des événements concrets, la possibilité d'établir de stricts jugements nécessaires de causalité est loin de constituer la règle générale, mais l'exception, et ces jugements ne se rapportent jamais qu'à des éléments isolés que nous prenons en considération en laissant de côté les autres qui peuvent et doivent être considérés comme négligeables » ³⁸. Nous ne procédons pas autrement dans la sphère de l'action humaine, qu'il s'agisse du comportement d'un individu ou de celui d'une collectivité. La différence entre les sciences de la nature et les sciences humaines est d'un autre ordre : elle concerne essentiellement la notion d'interprétation (*Deutung*) à laquelle Weber consacre de longues pages. Il entend ce concept non au sens de l'herméneutique de Schleiermacher et de Boeckh, mais au sens purement épistémologique qu'il a pris chez Dilthey et par la suite chez Münsterberg, Simmel et d'autres.

Weber commence par attirer notre attention sur deux points:

(1) Nous pouvons donner satisfaction à notre curiosité causale autrement que par la seule méthode nomologique et cette nouvelle voie permet de donner une nouvelle signification à la notion d'irrationnel. En effet, nous pouvons rendre le comportement humain intelligible en essayant de le comprendre (*verstehen*), ce

³⁸ Max Weber, *Op.cit.*, p. 66,

qui veut dire en dégageant par la reviviscence (*nacherleben*) le motif ou le complexe de motifs auquel il a obéi. Dans ce cas il se laisse interpréter significativement et, de ce point de vue, il est moins irrationnel qu'un phénomène singulier de la nature qui est absolument étranger à toute motivation. Encore faut-il reconnaître que tout comportement humain n'est pas accessible à l'interprétation, par exemple celui du fou. Aussi n'est-ce que là où cesse la compréhension des motifs que cesse aussi l'interprétation et qu'il ne nous reste alors d'autre solution que l'explication par la méthode nomologique. « Partout où la connaissance historique se heurte à un comportement irrationnel au sens où il échappe à l'interprétation, la curiosité causale doit en règle générale se contenter de le comprendre par le savoir nomologique (par exemple celui de la psychopathologie ou d'autres sciences de cette sorte) analogue à celui que nous utiliserions éventuellement à propos du regroupement des débris d'un bloc de rocher - mais elle ne doit pas se contenter de moins »³⁹. Au niveau d'une interprétation des motifs nous avons affaire non plus à une rationalité nomologique, mais téléologique, c'est-à-dire elle ne s'exprime plus par un jugement nécessaire de causalité, mais sous la forme de la causalité adéquate. Il s'agit de ce que Weber appellera plus tard le comportement rationnel par finalité⁴⁰. Il n'y a donc pas de doute que le comportement motivé est davantage accessible à l'évaluation rationnelle et au calcul que le phénomène singulier de la nature : nous comprenons mieux l'attitude de Frédéric le Grand en 1756 que les variations météorologiques. En conséquence, il est faux d'identifier liberté de la volonté et irrationalité. Au contraire, le comportement libre, à la différence de celui du fou ou de celui de la nature, est davantage accessible à l'interprétation, parce qu'il obéit à la rationalité téléologique déterminée par la relation de moyen à fin.

(2) La curiosité causale exige en outre que nous comprenons le sens (*Sinn*) de l'action. En effet, on ne parvient pas à une intelligence du comportement humain en le rapportant simplement à des règles du devenir, si strictes soient-elles. « Phénoménologiquement, l'interprétation n'est pas un simple cas de subsumption sous des règles »⁴¹. Non seulement la connaissance des lois ne peut remplacer l'interprétation du sens, mais elle ne signifie même absolument rien à cet égard. Supposons qu'on réussisse à établir au moyen d'une preuve empirique et statistique que partout et toujours les hommes ont réagi d'une manière absolument identique à une situation déterminée, de sorte qu'il serait possible de « prévoir » leurs réactions futures, il n'en reste pas moins vrai que cette connaissance n'apporte strictement rien à l'interprétation. En effet, ces manifestations demeurent incompréhensibles tant que nous ne savons pas pourquoi les hommes réagissent ainsi et tou-

³⁹ *Ibid.* pp. 67-68.

⁴⁰ Sur ces catégories de causalité adéquate et de rationalité par finalité, voir les explications de Weber dans les deux opuscules traduits ci-dessous : *Études critiques* et *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive*.

⁴¹ Max Weber, *op.cit.*, p. 70 note 1.

jours de la même manière, c'est-à-dire tant que le sens de leur comportement nous reste caché.

Malheureusement on a parfois mal interprété le rôle que l'interprétation joue dans les sciences. Certains auteurs, et en premier lieu . Münsterberg ⁴², ont déduit de l'hétérogénéité entre la recherche interprétative et le travail nomologique l'impossibilité d'utiliser en même temps dans une même science ces deux méthodes différentes. Il y aurait deux sortes de sciences, les unes appelées subjectivantes (*subjektivierende*), telles l'histoire et les sciences voisines comme l'économie politique, qui procéderaient exclusivement par voie interprétative, les autres appelées objectivantes (*objektivierende*), telles la physique, la chimie, la biologie et la psychologie, qui construisent des concepts généraux ou lois uniquement sur la base de l'induction, de l'établissement et de la vérification d'hypothèses. Tout se passe comme si chacune de ces sortes de sciences avait pour objet un autre être, non plus au sens de la distinction classique entre l'être physique et l'être psychique, mais à celui de l'opposition entre l'être vécu et l'être raisonné. Selon Münsterberg, le « moi » de la vie réelle et actuelle que nous éprouvons à tout instant ainsi que le monde environnant qu'il anime ne sauraient devenir l'objet d'une explication causale opérant avec des concepts et des lois : ils échappent à toute description. C'est que le moi n'est pas seulement intuition, mais il est toujours et à tout moment un être qui veut, prend position, valorise et juge. Il se laisse donc seulement interpréter. Le monde environnant n'est susceptible de devenir l'objet d'une explication causale qu'à la condition de le concevoir comme une chose perçue, soustraite à l'action du moi. En conséquence il n'y aurait d'action ni de comportement rationnels et explicables causalement que si on les pense comme détachés du moi et soumis uniquement aux lois générales du devenir que la perception objectivante est seule en mesure d'établir. Certes, Münsterberg reconnaîtrait sans peine que l'objectivation du monde humain par la connaissance causale suppose qu'il soit d'abord donné comme vécu, mais il nie qu'il puisse jamais devenir comme tel objet d'une connaissance. Autrement dit, un vouloir actuel et vécu est à ses yeux tout autre chose que les objets voulus qu'étudie la science objectivante. Il s'agit donc de quelque chose de plus que de la distinction entre l'existant et le jugement existentiel, puisque le vouloir actuel et existant constitue un autre être que le voulu qui fait l'objet de la connaissance. Il y aurait donc deux vouloirs, un vouloir réel d'un sujet actuel et celui qui devient objet de la science par abstraction du moi qui l'anime. Il en résulte que l'actualité n'est accessible qu'à une compréhension immédiate, le moi se trouvant abandonné à la pure intuition, de sorte que les procédés ordinaires de la science comme la causalité ou l'analyse sont non seulement inutiles, mais aussi inapplicables. Or, l'histoire étant une connaissance des actes des personnes du passé, de leur vouloir concret et de leurs évaluations immédiates, elle entre nécessairement dans la catégorie des sciences subjectivantes.

⁴² Münsterberg avait été le collègue de Weber à l'Université de Fribourg avant d'émigrer en Amérique. C'est sur son invitation que Weber fit son voyage aux U.S.A. en 1904. L'ouvrage auquel il est fait allusion ici a paru en 1900 à Leipzig sous le titre *Grundzüge der Psychologie*.

Bien plus, du moment qu'il n'existe pas de passage permettant de passer de la subjectivité à l'objectivité, de l'interprétation noétique ou compréhensive à l'explication causale, il n'existe plus d'autre issue pour le savant qui s'est engagé dans la voie de l'imputation causale que d'y persévérer, même s'il rencontre au cours de l'analyse des aspects d'un vouloir immédiat, accessibles à l'interprétation noétique. Au contraire il doit même s'efforcer de réduire ces aspects à des processus élémentaires d'ordre psycho-physique par exemple et, en cas d'échec, les laisser tout simplement dans l'ombre:

Évidemment Weber rejette d'abord cette thèse parce qu'elle est en contradiction avec sa propre philosophie; elle méconnaît d'une part la présupposition négative de toute science empirique, à savoir l'infini intensif de toute réalité sensible, d'autre part elle admet la possibilité de subsumer un phénomène singulier objectif sous une loi et même d'établir une loi pour un cas singulier. Très rapidement cependant la critique se fait plus générale. Supposons qu'on veuille faire une analyse historique des relations entre les principes religieux et les bouleversements sociaux du temps de la Réforme. La recherche se heurte d'abord à une difficulté pour ainsi dire interne concernant la complexité des états de conscience et de foi des hommes de cette époque. Ce serait passer à côté du véritable problème que de réduire ces états intérieurs à de pures sensations ou autres facteurs psychophysiques élémentaires. D'ailleurs tel n'est pas le but de la connaissance historique qui n'a que faire de ces artifices. Mais surtout on ne voit pas comment s'y prendre pour soumettre toutes ces questions à l'observation exacte dans un laboratoire de psychologie. D'un autre côté, l'histoire s'intéresse aussi au monde extérieur, soit que les événements qui s'y déroulent deviennent des prétextes d'agir, soit que l'action modifie le cours des événements et provoque des répercussions sur les croyances et les sentiments. Il n'y a pas de raison suffisante de refuser à l'histoire la valeur d'une science objective parce qu'elle ne peut pas réduire les actions humaines à des facteurs élémentaires. A ce titre il faudrait la refuser également à la biologie, puisqu'elle n'a pas encore réussi à ce jour à réduire la cellule à des composants plus simples.

Münsterberg fait cependant une exception pour la pédagogie. Il remarque qu'il serait déraisonnable de transformer le pédagogue ayant la charge d'instruire et d'éduquer des enfants ou des élèves en un spécialiste de la psychologie expérimentale, parce que :

a) le rôle du pédagogue n'est pas d'être un homme de science ni même d'une science subjectivante, mais de réaliser une oeuvre humaine dont la valeur ou la non-valeur échappent à la compétence du savoir analytique et expérimental;

b) en cette matière le bon sens et l'expérience ordinaire valent très souvent mieux que toutes les connaissances théoriques. Cette exception est instructive. Le but de la pédagogie n'est pas de traiter l'enfant ou l'élève comme un cas particulier ou un exemplaire d'un concept général, mais de fournir à l'individu toutes les

chances d'un plein épanouissement personnel dans un contexte donné. Il s'agit donc d'une œuvre qui ne peut se réaliser que par un contact direct et non par une analyse expérimentale à l'intérieur d'un laboratoire ou d'un institut. Il va de soi que toutes les informations concernant les expériences faites sur la mémoire, l'attention ou la fatigue sont utiles à l'éducateur, mais l'ensemble de ces connaissances ne font pas encore de lui un pédagogue. En effet aucune loi ne peut dicter ce qu'il est bon d'entreprendre en pratique et d'autre part l'application des connaissances théoriques varie avec chaque individu. Il se pose donc un problème d'opportunité que le savoir nomologique n'est pas apte à résoudre.

Or, remarque Weber, on peut dire la même chose des disciplines historiques et économiques. L'histoire peut et doit tenir compte des informations que lui fournissent la psychophysique et la psychopathologie, mais aussi la physique, la biologie ou la météorologie. Toutefois, les plus vastes connaissances en ces domaines ne font pas encore un historien. Celui-ci tient compte des informations précédentes suivant les nécessités et l'opportunité de la recherche, mais il n'a pas à se transformer lui-même en un spécialiste de la psychologie ou de la biologie. Quand il fait l'étude historique de l'ampleur et des conséquences d'une épidémie au Moyen Âge, il est clair que la documentation médicale sur la maladie en question peut lui être utile, mais il est tout aussi clair que son rôle est celui d'un historien et non d'un biologiste visant à établir de nouvelles lois bactériologiques. Il en est de même des rapports entre l'histoire et la psychologie. « Tant que les concepts, les règles, les calculs d'ordre statistique résistent à l'interprétation, ils ne constituent que des vérités que l'histoire accepte comme de simples données, mais ils ne peuvent satisfaire par eux-mêmes la curiosité spécifique de l'historien » ⁴³. Est donc insoutenable la conception qui fait de la psychologie en général ou d'une de ses branches, par exemple la psychologie collective, la science fondamentale de l'histoire et de l'économie, sous prétexte que les événements historiques et économiques comportent des aspects psychiques. À ce compte la physique et la météorologie pourraient prétendre jouer le même rôle et, du moment que l'activité des hommes d'État modernes s'exprime toujours davantage par des discours et des écrits, on pourrait tout aussi bien attribuer ce rôle à l'acoustique ou à la chimie des colorants. Plus généralement encore, l'opinion courante qui croit qu'il suffit de séparer les divers facteurs qui entrent dans l'enchaînement culturel pour élever chacun d'eux à la dignité d'une nouvelle science, d'une nouvelle... logie, oublie qu'une science n'a de sens que s'il se pose vraiment des problèmes spécifiques à la recherche. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi la psychologie devrait entretenir des rapports plus étroits avec l'histoire qu'avec d'autres sciences et inversement.

Ces remarques ont enfin une portée plus générale et concernent l'ensemble de la méthodologie. Le rôle de la méthode n'est pas de réduire artificiellement une science à l'autre, mais d'approfondir et d'élargir la recherche dans toutes les directions possibles, au besoin par une confrontation des résultats des diverses scien-

⁴³ Max Weber, *op. cit.*, p. 84.

ces. Quand Münsterberg veut réduire la psychologie sociale à une « psychophysique de la société », il borne arbitrairement, au nom d'un préjugé méthodologique, les chances de la recherche, d'autant plus qu'il fonde cette limitation sur l'hypothèse du parallélisme psychophysique qui reste parfaitement indifférent aux possibilités de la psychologie sociale. Tout cela n'est que dogmatisme méthodologique, néfaste au travail scientifique. Le savant aux prises avec un problème décide lui-même de l'orientation de la recherche sur la base du savoir acquis et de son flair, il n'a pas à obéir aux injonctions du logicien, gardien de la pureté d'une théorie. Supprimer la liberté d'esprit du savant, c'est porter un mauvais coup à la recherche. Peu importe la méthode employée, l'essentiel est de faire progresser la connaissance, quitte à trouver après coup une démonstration plus élégante. Si jamais l'interprétation se trouvait être utile pour le mathématicien, tant pis pour les prescriptions du méthodologiste. Le savant est juge de son travail et c'est lui qui reste le maître du « degré de précision des concepts, suivant les nécessités du but de sa recherche » ⁴⁴. Bref, il est au service de la science et non du devoir-être méthodologique. Il lui est loisible pour l'efficacité de la recherche de faire les distinctions, les analogies et les classifications qu'il veut, pourvu qu'il ne transpose pas au nom du dogmatisme ces divisions dans l'être. La réalité est infinie et ce n'est pas l'office de la science de faire passer des divisions purement méthodologiques pour des divisions dans l'être lui-même.

Weber adresse encore d'autres critiques à Münsterberg; il lui fait grief de certaines obscurités, de formulations peu heureuses et de confusions entre les divers niveaux de la finalité. Nous nous en tenons à l'essentiel : l'interprétation n'est pas une méthode propre uniquement à certaines catégories de sciences, mais elle est un des moyens usuels de la connaissance que le savant utilise suivant l'opportunité; elle n'est pas en opposition avec d'autres procédés comme ceux de l'explication par induction ou par calcul statistique, mais le chercheur peut utiliser tantôt l'une de ces méthodes, tantôt l'autre ou même les combiner s'il espère obtenir par là un résultat scientifiquement valable. En particulier l'opposition entre interprétation et causalité est factice. Il faudrait dire plutôt que l'interprétation est l'un des aspects de la recherche causale si l'on admet la possibilité d'une rationalité téléologique fondée sur l'étude des motifs et sur la relation de moyen à fin. Aussi Weber insiste-t-il sur le double visage de l'interprétation : d'une part elle est évaluation lorsqu'elle se fait suggestion en vue de valoriser un événement ou une oeuvre d'art et d'autre part elle est « connaissance causale » lorsqu'elle essaie de « comprendre » une relation entre des phénomènes devant laquelle notre savoir nomologique est impuissant.

⁴⁴ *Ibid.* p. 79 note 1.

De son côté Simmel a lui aussi essayé d'élaborer une théorie de l'interprétation et de la compréhension ⁴⁵. Outre la différence qu'il établit entre la saisie par la voie conceptuelle (*Begreifen* qu'il faut rapprocher de *Begriff*) de la réalité extérieure et la compréhension (*Verstehen*) d'une expérience psychique, il distingue la compréhension dite objective et l'interprétation dite subjective. La première vise l'intelligence du sens d'une expression, par exemple ce qui est dit ou écrit, la seconde les motifs de celui qui s'exprime (opposition entre *das Gesprochene* et *der Sprechende*). Selon Simmel, l'interprétation des motifs est toujours incertaine et équivoque parce qu'il est difficile de faire la part de la spontanéité et celle de la construction et que d'un autre côté tout motif est ambivalent et peut conduire aussi bien à l'amour qu'à la haine par exemple. -Seule la compréhension objective du sens aurait une place, il est vrai limitée, dans l'investigation scientifique, dans la mesure où le sens se définit comme une unité logiquement cohérente.

Tout en admirant la finesse des analyses de Simmel, Weber se méfie de l'ingéniosité d'une description purement psychologique de procédés logiques : elle peut éclairer certains aspects du cheminement de la pensée, mais non point aller au fond des choses. En particulier la distinction faite par Simmel entre l'objectivité de la compréhension et la subjectivité de l'interprétation est artificielle. Il n'est pas vrai que la compréhension interviendrait uniquement dans le cas d'une connaissance théorique et objective; elle concerne également les sentiments et les agissements pratiques immédiats, lorsqu'il s'agit par exemple de comprendre sur-le-champ le sens d'un ordre ou celui d'une question posée ou même un appel direct à, la conscience et au sentiment de la dignité. Inversement, il n'est pas vrai non plus que l'interprétation serait un pur procédé subjectif. Au contraire nous y avons recours dès qu'un contenu n'est pas compris immédiatement, parce que le sens d'un commandement par exemple reste obscur ou la question posée équivoque. Nous faisons alors appel à une interprétation théorique en vue justement de comprendre objectivement le sens visé.

On peut adresser des critiques identiques à la thèse exposée par Gottl dans *Die Herrschaft des Wortes* ⁴⁶, pour autant qu'il confond lui aussi le cheminement psychologique d'un procédé de pensée et l'essence logique des concepts qu'il utilise. En outre, la lecture de cet ouvrage nous apprend ce que l'interprétation n'est pas. Selon Gottl, la connaissance historique serait, à la différence de l'expérience propre aux sciences de la nature, une exploration de ce qui est à connaître. Il entend par là qu'il y a connaissance historique dès que nous nous proposons de pénétrer par un acte pour ainsi dire unique de l'interprétation l'action humaine, en y intégrant sans cesse, grâce à d'autres interprétations, les divers éléments de la réalité historique pour former un ensemble de relations toujours plus vastes qui se sou-

⁴⁵ Weber fait allusion ici à la deuxième édition (Leipzig 1905) des *Probleme der Geschichtsphilosophie* de Simmel. L'étude que ce dernier a publiée plus tard, *Vom Wesen des historischen Verstehen* (Berlin 1918), n'entre donc pas en ligne de compte.

⁴⁶ Iena 1901.

tiennent réciproquement. Cette connaissance, qui serait spécifique à l'action humaine, nous est transparente de l'intérieur, et elle s'oppose à la connaissance naturalistique, capable uniquement d'atteindre un maximum de probabilité, grâce à des lois hypothétiques fondées sur des analogies à vérifier sans cesse. Indépendamment de la confusion entre but et méthode de la connaissance, cette thèse est inexacte lorsqu'elle affirme qu'il n'y a de connaissance historique que sur la base d'une interprétation. En effet l'intuition qu'elle exige n'est en rien différente de celle qui est nécessaire pour élaborer des hypothèses dans les sciences de la nature ou en mathématiques. Ranke devinait les relations historiques de la même façon que Bunsen devinait les relations physiques au cours de ses expérimentations. Psychologiquement ces deux savants ont peut-être procédé autrement, mais du point de vue logique le rôle de l'intuition est le même dans les deux cas.

En second lieu Gottl affirme que l'histoire retient dans le devenir qu'elle décrit uniquement les éléments susceptibles d'être saisis par les lois logiques de la pensée, tandis que le reste, par exemple les phénomènes historiquement importants de la nature, telle l'irruption du Zuydersee ou du Dollart, n'est qu'un simple déplacement des « conditions » de l'action humaine. Abstraction faite de la distinction équivoque qu'il établit à ce propos entre la notion de « cause » et celle de « condition », il confond lui aussi *ratio essendi* et *ratio cognoscendi*, en tenant pour identique la rationalité du devenir et l'interprétation compréhensive de l'action. Une action n'est pas forcément rationnelle parce que nous la comprenons, c'est-à-dire rien ne nous autorise à établir une équivalence entre ce qui est compris par interprétation et ce que l'on infère logiquement. Le présupposé de la rationalité, quand il n'est pas simplement un *a priori* des jugements de valeur, n'est jamais qu'une hypothèse possible qu'il faut vérifier empiriquement et contrôler comme n'importe quelle autre hypothèse des sciences de la nature. Au demeurant, les sentiments irrationnels se laissent comprendre au même titre que les évaluations rationnelles et l'exceptionnel aussi bien que le normal, pourvu que l'interprétation soit adéquate. Comme le remarquait fort justement Simmel, il n'est pas besoin d'être César pour comprendre César.

En un sens il est exact que nous comprenons mieux ce que nous avons nous-mêmes vécu que le psychisme d'autrui ou les phénomènes de la nature, à condition toutefois de rester au niveau du pur vécu immédiat sans prétendre que la connaissance de nous-mêmes serait plus aisée que celle des autres. En effet, du point de vue logique il n'y a pas de différence de principe entre les méthodes des sciences historiques ou psychologiques et celles des sciences de la nature, car dans les deux cas il est indispensable de transformer conceptuellement les données pour rendre la réalité intelligible. Il est donc erroné d'affirmer que nous sommes mieux armés pour saisir l'intérieur que l'extérieur, le vécu que le fait de la nature. Il n'y a pas deux types absolument opposés de l'objectivité, car il ne saurait y avoir deux essences contradictoires de la science. Aussi, quel que soit l'objet étudié et quelle que soit la science, la structure logique de la pensée prétendant à la vérité reste la même pour ceux qui veulent la vérité. Contrairement à

ce qu'affirme Gottl, l'exploration n'est pas propre uniquement aux sciences historiques ni l'analogie par approximations aux sciences de la nature, mais notre esprit procède par analogies, par approximations, par hypothèses et par corrections successives dans l'un et l'autre cas. L'interprétation n'est possible qu'à la condition de briser l'indifférenciation du vécu, sinon nous restons figés dans une vague compréhension de nous-mêmes qui ne saurait passer pour une connaissance de nous-mêmes.

Restent les conceptions de Lipps et de Benedetto Croce, encore qu'elles soient davantage orientées vers la méthodologie de l'esthétique. Prenons d'abord la théorie de l'interprétation que le premier nommé a exposée dans sa *Grundlegung der AEsthetik* ⁴⁷. A son avis, la compréhension d'un acte ou d'une expression d'autrui est quelque chose de plus qu'une simple connaissance intellectuelle elle comporte de l'intropathie (*Einfühlung*). Cette dernière catégorie que Lipps considère comme absolument fondamentale serait un aspect de l'imitation, entendue exclusivement comme une imitation intérieure du comportement d'autrui que l'observateur fait sien. On comprend par exemple les acrobaties du saltimbanque non point par analyse réfléchie, mais par un vécu personnel qui s'identifie à l'acte de l'acrobate en s'imaginant soi-même sur la corde, non pas fictivement mais réellement. L'intropathie serait donc une espèce d'introjection du propre moi dans le comportement d'autrui, en sorte que le moi devient double : il est à la fois le moi représenté dans l'autre et un moi devenant action vécue. Cette duplicité fraie la route à l'interprétation causale, car l'intropathie n'est possible que sur la base d'une expérience causale antérieure : un enfant par exemple ne saurait « vivre » le comportement de l'acrobate. Cette expérience n'est cependant nullement un produit objectivé d'une science nomologique; elle est vécue et agit intuitivement comme une force agissante. L'intropathie n'est pas propre uniquement aux sciences psychologiques puisque nous pouvons également « vivre » par son truchement les phénomènes de la nature : nous pouvons nous identifier au monde extérieur si nous « vivons » certains de ses aspects comme expressions de certaines « forces » ou visées de lois déterminées. Cette causalité singulière et anthropomorphique serait entre autres la source de la beauté naturelle. A la différence de la nature objectivée qui se laisse décomposer en concepts de relations, la nature ainsi vécue devient une chose (*Ding*) au même titre que le moi propre est chose. La seule différence entre la nature et le moi vient de ce que le moi vécu est l'unique chose réelle et originelle qui confère aux phénomènes de la nature la choséité et l'unité susceptibles d'être vécues intuitivement.

Abstraction faite de la valeur de cette théorie pour une analyse du goût, il n'y a pas de doute, selon Weber, que du point de vue logique, on ne saurait assimiler l'intropathie à ce que l'acrobate vit ou devrait vivre sur la corde. Le caractère fictif de l'intropathie nous interdit d'y voir une connaissance. Certes, celle-ci peut im-

⁴⁷ Hamburg/Leipzig 1903. Voir également du même auteur, *Einheiten und Relationen* (Leipzig 1902).

pliquer de l'intropathie mais cela ne veut pas dire qu'on puisse les identifier, car toute connaissance sélectionne nécessairement, en raison de son but, certains aspects du vécu. A plus forte raison n'y a-t-il pas lieu d'attribuer à l'intropathie une supériorité sur la connaissance intellectuelle : elle est et n'est jamais que du vécu qui demeure en-deçà du seuil de l'objectivation. Quant à l'autre point de la thèse de Lipps suivant lequel le moi serait la source de toute véritable choseité, il soulève le problème souvent débattu de la nature logique du concept de chose. Sans cesse on a nié la possibilité de tels concepts. La théorie de Croce est la version la plus récente de cette négation ⁴⁸.

Selon Croce, les choses sont des intuitions, tandis que les concepts expriment uniquement les relations entre les choses. En d'autres termes, aucun concept n'est une intuition, puisque par essence il est général et abstrait, bien qu'il comporte de l'intuitif dans la mesure où il est une élaboration des relations entre les choses et que de ce fait il est en contact avec ces dernières. Il en résulte que les choses sont nécessairement individuelles, qu'elles ne se laissent pas réduire à des concepts mais saisir uniquement par intuition : on ne saurait les connaître autrement que par l'esthétique. La notion de concept du singulier serait donc une *contradictio in adjecto*. L'histoire dont le rôle est la connaissance du singulier est donc forcément de l'art, c'est-à-dire une succession d'intuitions. En effet, aucune analyse conceptuelle ne saurait nous dire si un fait de notre vie a été «réel» - et cela seul importe à l'histoire -, par contre la reproduction d'intuitions est en mesure de nous l'apprendre. «L'histoire est souvenir» et ses jugements ne contiennent aucune composition conceptuelle : ils sont des expressions d'intuitions. C'est pourquoi l'histoire n'est pas l'objet d'une évaluation logique pour autant que cette dernière ne s'occupe que des concepts généraux et de leur définition.

Pour Weber de pareilles conceptions sont des conséquences de préjugés naturalistes dont le premier consiste à affirmer qu'il n'y aurait d'autres concepts que de relations. Or, à tout prendre, même la physique utilise d'autres concepts que ceux d'une égalité causale absolue. En second lieu, il n'est pas vrai que les choses seraient de pures intuitions et, comme telles, réfractaires à la conceptualisation. Ce préjugé se fonde sur une confusion des différents sens de la notion d'intuition. De même que l'évidence intuitive d'une proposition mathématique est quelque chose d'autre que l'intuition du divers qui nous est donné immédiatement dans l'expérience vécue - au sens où Husserl distingue l'intuition catégoriale de l'intuition empirique - la chose de Croce et le moi-chose de Lipps sont différents dans le contexte d'une science empirique de ce qu'ils étaient dans l'expérience vécue. Chaque fois qu'une science empirique traite la diversité donnée comme une chose ou une unité, par exemple la personnalité d'un être historique concret, elle n'y voit qu'un objet déterminé relativement, c'est-à-dire elle forme un tableau de pensée

⁴⁸ Weber fait sans doute allusion à l'ouvrage de Croce : *Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale* (Milano 1902), traduit en allemand sous le titre *Ästhetik als Wissenschaft des Ausdrucks und allgemeine Linguistik* (Leipzig 1905).

qui pour cette raison est artificiel, du fait que l'unité n'a de sens que par la sélection de ce qui semble essentiel relativement au but de la recherche. Enfin les théories de l'intuition pure donnent dans le préjugé vulgaire de la possibilité de saisir la totalité, comme si l'histoire était une reproduction d'intuitions empiriques ou le reflet d'expériences passées (les siennes ou celles d'autrui). Or, dès que nous essayons de saisir par la pensée notre propre vécu, il est impossible de le reproduire intégralement ou de l'imiter; un pareil dessein donne lieu à une autre et nouvelle expérience vécue ayant son originalité propre. A plus forte raison ne saurions-nous revivre ou reproduire le vécu d'autrui.

Malheureusement les historiens de métier sont souvent les premiers à s'illusionner et croient découvrir dans la prétendue intuitivité un privilège spécifique de leur science. Logiquement pourtant, le rôle de l'intuition dans les sciences historiques n'est pas différent de celui qu'elle joue dans les autres sciences; tout au plus peut-on parler d'une différence de degré, suivant qu'il est possible d'opérer une conceptualisation plus ou moins précise. Toujours est-il qu'une connaissance n'est valable scientifiquement que si on peut la contrôler, la vérifier, c'est-à-dire elle exige la preuve ou la démonstration, sinon on devrait admettre la possibilité d'une science sans problèmes et sans recherches. Or, dès que la preuve ou la démonstration est exigée, on ne peut plus se contenter du vague de l'intuition ou du vécu, car la clarté et la validité des propositions dépendent de la précision des concepts utilisés. L'interprétation de l'action ou du comportement humains n'échappe pas à cette règle. Bref, la procédure de justification est la même dans toutes les sciences. L'intuition est exploratrice, elle ouvre de nouvelles voies au fur et à mesure qu'elle suscite de nouvelles hypothèses et analogies, mais ce travail ne peut être dit scientifique aussi longtemps que la preuve de la validité des idées nouvelles n'a pas été instruite par la voie conceptuelle. Sans cette condition, il n'y a pas de science. Une fois que l'on a admis cette nécessité, on se trouve mieux à l'aise pour discuter des questions accessoires comme celles de l'expérience commune et de la quantification. La première n'est pas suffisante, la seconde n'est pas nécessaire.

Il serait déraisonnable de dédaigner l'expérience courante, soit sous la forme du vécu, soit sous celle de la sagesse des nations. Elle est riche d'enseignements, mais, faute de rigueur conceptuelle la généralisation ou l'individuation qu'elle comporte implicitement ne donnent pas satisfaction au besoin de justesse d'une proposition scientifique. Certes, elle peut le cas échéant être utile à l'historien à l'un ou l'autre stade de la recherche et même parfois être une anticipation de la causalité adéquate à établir, à condition toutefois de la soumettre à une critique méthodique. Nul n'a mieux mis en évidence les confusions de l'expérience courante que l'humoriste W. Busch. Il a obtenu ses effets les plus drôles en traduisant les sentences de cette expérience dans le langage scientifique. A tout prendre cependant, la psychologie vulgaire est souvent plus profitable à l'interprétation que le pédantisme du spécialiste de la psychologie qui prétend fonder l'objectivité de l'histoire et de l'économie sur de soi-disant lois psychiques de caractère quantita-

tif. Il y a tout lieu de croire que la validité de l'interprétation historique est en général d'autant plus grande qu'elle renonce aux formules quantitatives, propres aux sciences de la nature. A quoi bon imposer à l'histoire le postulat du parallélisme psychophysique par exemple, du moment que les résultats en histoire et même en psychologie sociale ne dépendent en rien de cette prémisse ? La quantification est un aspect de l'objectivité scientifique, à côté d'autres comme la critique, l'interprétation rationnelle, etc. L'histoire est une science du réel non pas parce qu'elle le reproduirait intégralement - chose absolument impossible - ni non plus parce qu'elle utilise des formules mathématiques, mais parce qu'elle opère avec des concepts aussi précis que nécessaires au regard de la détermination des événements et des relations entre les événements qu'elle étudie.

On peut se demander dans ces conditions s'il est judicieux d'opposer aussi rigoureusement que le fait Gottl les concepts de « vécu » et d' « expérience ». En admettant qu'ils sont des contraires, ce serait une erreur de réserver l'un exclusivement aux sciences historiques et l'autre aux sciences de la nature, car, s'il y a opposition, elle est la même dans les phénomènes internes et dans les phénomènes externes, au niveau de l'action et à celui de la nature. Psychologiquement cependant ces deux catégories ne sont pas antinomiques, puisque toute compréhension présuppose l'expérience; logiquement non plus, puisque l'évidence de la première a pour base la seconde. Seule la qualité de l'évidence n'est pas la même dans les deux cas. (Dans une note Weber précise qu'il entend l'évidence au sens d'une « intuition interne de ce qui se passe dans la conscience », bien que les logiciens utilisent ce terme pour désigner l'intelligence des fondements d'un jugement. Mais il s'agit ici d'éviter les équivoques de la notion d'intuition.) Il est clair par exemple que les passions humaines sont vécues qualitativement en un autre sens que les aspects de la nature saisis par concepts (*begriffene*). Le véritable problème est ailleurs.: il s'agit de ne pas confondre évidence et validité, en ce sens que tout ce que l'on a saisi intuitivement comme évident n'est pas forcément valable au regard de la science. La validité d'une proposition dépend de la logique de la vérité, tandis qu'une relation peut nous paraître évidente à titre hypothétique ou idéal-typique. On retrouve le dualisme entre évidence et validité dans toutes les sciences, y compris les mathématiques où l'espace pseudo-sphérique est logiquement contradictoire, bien qu'il soit « évidemment » possible de le construire. La seule différence est la suivante: l'évidence mathématique ou quantitative a un caractère catégorial, tandis que l'évidence psychologique est d'ordre phénoménologique.

Malgré ces explications, certains « spécialistes de la méthodologie l'historique continuent à affirmer qu'il y a au moins un cas où l'interprétation par reviviscence prend immédiatement la signification d'une validité scientifique : lorsque l'historien analyse une sensibilité non articulée et essaie de la suggérer à ses lecteurs. Bien qu'il soit parfois nécessaire que l'historien ou le philologue s'identifie au personnage, à l'auteur ou à l'époque qu'il étudie, rien ne nous autorise à voir dans ce procédé le canon le plus sûr de la justesse scientifique ou encore une méthode

indépendante de toute articulation conceptuelle ? Sans nul doute, le simple maniement de concepts ne fait encore de personne un savant et ne produit non plus de lui-même une connaissance digne de ce nom. Il n'y a pas de grand savant sans intuitions inattendues et pour ainsi dire sans le sens de la totalité. Néanmoins aucun historien sérieux ne se contentera de la seule intropathie, car les résultats auxquels il aboutit n'ont aucune valeur s'ils ne s'expriment pas dans des jugements articulés et démontrables, c'est-à-dire s'ils n'empruntent pas la voie d'une explication contrôlable. Certes, un sentiment et une sensibilité ne se laissent pas définir comme un triangle rectangle ou n'importe quel autre objet quantifiable, mais cela n'est pas une raison d'opposer histoire et nature, car les aspects qualitatifs de la nature ne se laissent pas mieux définir que les aspects qualitatifs du psychique. De ce point de vue, aucune qualité, de quelque ordre qu'elle soit, ne se laisse déterminer rigoureusement par des concepts. En conséquence, lorsque l'historien s'adresse à notre propre sensibilité pour nous suggérer un vécu, cela peut signifier deux choses : ou bien il s'agit d'une espèce de sténographie de fragments de la réalité dont on peut négliger la détermination conceptuelle sans dommage pour le but de la recherche; ce n'est là qu'une conséquence de l'impossibilité d'épuiser la richesse et la totalité du divers. Ou bien d'un moyen destiné à nous faire mieux saisir le caractère original d'un style, d'une œuvre ou d'une époque. Il n'est pas interdit à un historien de procéder par suggestion, à condition qu'en plus il ne réclame pas pour sa description la validité de la science. Les intuitions ont une valeur heuristique indiscutable, mais on risque de porter préjudice à la connaissance objective si l'on fonde exclusivement sur elles le récit. En effet, rien ne nous donne la garantie que le sentiment de totalité que l'on suggère correspond effectivement à ce que les hommes d'une époque déterminée ont éprouvé; il peut tout aussi bien s'agir du sentiment subjectif que l'historien éprouve personnellement. Analyse causale et attrait esthétique peuvent aller de pair, mais l'une ne saurait suppléer l'autre. Très souvent le prétendu sens de la totalité n'est qu'une étiquette que l'on colle sur une époque.

L'interprétation par reviviscence n'est donc ni une connaissance historique et empirique de l'enchaînement causal réel ni même une interprétation procédant par un rapport aux valeurs. Que signifie cette nouvelle forme de l'interprétation ? Elle est un des principes fondamentaux de toute analyse historique, pour une triple raison :

1) elle oriente la sélection au sein de la diversité infinie du réel pour faire le partage entre ce qui, pour notre curiosité, semble essentiel et secondaire;

2) elle confère la signification à l'objet étudié en tant que

3) elle est constituante de l'objet ou de l'individualité historique (*Formung des historischen Individuum*). Dès que nous interprétons une œuvre littéraire ou artistique comme le *Faust* de Goethe ou la *Vierge* de Raphaël ou encore une doctrine comme le puritanisme ou une personnalité comme Bismarck nous y trouvons ex-

primées certaines valeurs qui furent celles des créateurs, des militants ou des personnages singuliers. Le premier travail consiste donc à tirer au clair ce que ces hommes ont essayé de comprendre ou de faire (évidemment la validité de ces valeurs n'est pas à confondre avec la validité du fait empirique), pour confronter leurs valeurs avec les nôtres. Grâce à ce rapport aux valeurs et à cette confrontation le passé reste vivant, il demeure nôtre. Ce qui signifie qu'il varie sans cesse avec l'histoire même. Le passé n'est pas quelque chose de définitivement arrêté, mais l'histoire y intègre sans cesse les nouvelles interprétations qui à leur tour font l'histoire. Pour cette raison, l'histoire est toujours pénétrée de philosophie de l'histoire, du fait que suivant nos rapports aux valeurs ou, ce qui est la même chose, suivant notre curiosité, nous découvrons dans les œuvres du passé d'autres aspects importants, différents de ceux que les historiens précédents ont cru y découvrir et aussi de ceux qui passaient pour essentiels aux yeux des créateurs d'une oeuvre ou des militants d'une doctrine à une époque déterminée. L'intervention de l'historien fait partie intégrante de l'Histoire.

On peut se demander si ce type d'interprétation n'est pas finalement aussi subjectif que la reviviscence du vécu. Non, répond Weber. Certes la sélection qu'opère le rapport aux valeurs dépend de la décision de l'historien, elle ne s'impose donc pas avec la nécessité d'une loi et en ce sens elle est subjective. Cependant, contrairement à l'interprétation par reviviscence elle se laisse vérifier puisqu'elle s'exprime dans des jugements articulés et tout lecteur peut en contrôler le bien-fondé. « En effet, dit Weber, par opposition au simple sentiment vécu, nous entendons par valeur ce et uniquement ce qui peut devenir le contenu d'une prise de position, donc devenir l'objet d'un jugement articulé et conscient, de caractère positif ou négatif » ⁴⁹. La subjectivité initiale du choix ou de la curiosité cesse d'être arbitraire pour autant qu'elle soumet ses points de vue aux ressources ordinaires de la critique scientifique et par là même les significations que le rapport aux valeurs donne à l'objet de la sphère du pur vécu. « Il n'existe pas de moyen d'établir de façon univoque si quelqu'un d'autre voit le rouge d'une tapisserie de la même manière que je le vois ou s'il éprouve les mêmes sentiments; à ce niveau la communicabilité de l'intuition reste inévitablement indéterminée. La prétention de partager un jugement éthique ou esthétique portant sur un fait n'aurait aucun sens si - du fait de l'intervention de tous les facteurs incommunicables de la sensibilité - il n'était pas possible de comprendre de la même façon le contenu présumé de ce jugement, au moins en ce qui concerne les points importants. Le rapport du singulier à des valeurs indique donc toujours qu'on écarte - dans une mesure évidemment relative - ce qui est seulement senti intuitivement » ⁵⁰.

Weber ne dissimule pas les difficultés et les dangers de cette interprétation, du fait qu'elle peut prendre une double forme : ou bien elle se fait directement valorisante et prend un caractère métaphysique dans la mesure où, comme dans la phi-

⁴⁹ Max Weber, *op. cit.*, p. 123.

⁵⁰ Max Weber, *op. cit.*, pp. 123-124.

losophie de l'histoire proprement dite, elle privilégie une valeur particulière par un acte de foi ou une conviction, ou bien elle reste purement analytique (*wertanalytisch*) au sens défini à l'instant. Il est clair que seule cette dernière trouve sa place dans la méthodologie de l'histoire. En effet, à la différence de l'autre, elle ne se fonde pas sur un système de valeurs, mais elle respecte l'infinité des évaluations possibles pour essayer de les confronter entre elles en vue d'ouvrir de nouvelles perspectives à la connaissance. « En ce sens et pour cette raison il est exact que la forte personnalité de l'historien, ce qui veut dire les évaluations rigoureusement précises qui lui sont propres, peut jouer un rôle éminemment efficace d'accoucheur de la connaissance causale, tout vrai qu'il est que de l'autre côté elle est capable, du fait du poids de son influence, de faire courir des risques à la validité des résultats partiels pour peu qu'ils prétendent être des vérités empiriques » ⁵¹.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à transiger sur les points suivants : les qualités pratiques de l'objet pas plus que les différences ontologiques de l'être ni non plus le cheminement psychologique conduisant à l'établissement d'une connaissance ne sont déterminants pour le sens logique et les présuppositions de validité de la méthode historique. En outre, qu'il s'agisse d'une connaissance empirique dans le domaine des choses de l'esprit ou dans celui de la nature, de phénomènes qui se déroulent en nous ou hors de nous, il n'y a d'autre voie objective que celle de la conceptualisation, étant entendu que l'essence du concept reste la même dans les deux domaines, c'est-à-dire elle reste étrangère à toute division de la réalité en « psychisme » et « physique » ou encore en sphère du personnel et de l'action opposée à celle du mécanique et de la nature inerte. Il faut surtout éviter de confondre l'évidence obtenue par interprétation et la validité empirique du résultat obtenu. « Parce que et pour autant qu'un phénomène prend une signification, la réalité psychique et la réalité physique ou les deux à la fois se constituent en individualité historique; parce qu'un phénomène est déterminable par des évaluations et des significations, notre curiosité causale appréhende de manière spécifique un comportement (ou activité) humain significativement interprétable au cours de l'explication historique de cette individualité; enfin, pour autant que l'action humaine s'oriente d'après des évaluations significatives ou se laisse confronter avec elles, on la comprend avec évidence d'une manière spécifique. En ce qui concerne le rôle de ce qui est compréhensible par interprétation en histoire, il s'agit donc toujours de différences qui portent

1) ou bien sur notre curiosité causale,

2) ou bien sur la qualité de l'évidence des enchaînements causaux singuliers, et non point de différences concernant la causalité ou la signification ni non plus la manière de former les concepts » ⁵².

⁵¹ *Ibid.* p. 125.

⁵² *Ibid.* p. 126.

Aux formes examinées jusqu'ici, l'interprétation par reviviscence et l'interprétation axiologique, Weber ajoute une troisième qu'il appelle interprétation rationnelle (*rationale Deutung*). Elle concerne la relation de moyen à fin. Toutes les fois que nous comprenons que l'activité humaine a été conditionnée par des fins voulues consciemment en pleine connaissance des moyens, notre compréhension atteint incontestablement un degré spécifiquement élevé d'évidence. Si nous en cherchons la raison nous constatons qu'elle consiste en la relation rationnelle de moyen à fin qui se trouve être très proche de la causalité généralisante au sens nomologique. Il n'y a pas d'action rationnelle sans une rationalisation causale de la portion de la réalité considérée comme objet et moyen de l'action, c'est-à-dire sans la possibilité d'intégrer cette portion dans un complexe de règles d'expérience qui nous indiquent quel est le résultat que nous pouvons attendre d'un comportement déterminé. Certes, on ne saurait dire que la conception téléologique d'un développement est toujours une simple inversion de la relation causale, néanmoins il est certain que sans la confiance dans les règles de l'expérience il n'est pas possible d'évaluer les moyens en vue d'obtenir un but déterminé. Corrélativement, au cas où la fin est donnée de manière univoque, il ne saurait non plus y avoir de choix des moyens au moins relativement adéquat. L'interprétation rationnelle est donc susceptible d'adopter la forme d'un jugement de nécessité, selon le schéma suivant : dans le cas d'une fin donnée x , l'agent doit selon les règles connues du devenir choisir le moyen y ou respectivement les moyens y , y' et y'' . Elle peut également prendre l'aspect d'une évaluation téléologique de l'activité empiriquement constatable selon le schéma suivant : le choix du moyen y offre selon les règles connues de l'expérience de plus grandes chances d'arriver au résultat x que les moyens y' et y'' ou du moins il obtient ce résultat aux moindres frais ou enfin il est le plus convenable ou le plus opportun.

Cette sorte d'évaluations a un caractère purement technique, c'est-à-dire elles constatent l'adéquation des moyens à la fin d'après les règles générales de l'expérience et pour cette raison, bien qu'il s'agisse d'évaluations, elles n'abandonnent pas le terrain de l'analyse de ce qui est donné empiriquement. Aussi, au regard de la connaissance, ont-elles la valeur d'hypothèses ou de constructions idéaltypiques. Cela veut dire que nous pouvons confronter l'activité qui s'est déroulée réellement avec l'activité qui, considérée du point de vue téléologique, est rationnelle, soit pour découvrir le motif rationnel qui a guidé l'agent et voir ainsi si les moyens étaient adaptés à la fin, soit pour comprendre pourquoi un motif connu de nous a finalement conduit, à la suite du choix des moyens, à un résultat différent de celui que l'agent attendait subjectivement. Dans un cas comme dans l'autre il n'est pas nécessaire de faire une étude psychologique de la personnalité de l'agent, puisqu'il s'agit de l'analyse d'une situation donnée objectivement sur la base de notre savoir nomologique. En raison de la signification capitale de l'action consciente de son but dans la réalité empirique, on peut utiliser la rationalisation téléologique comme un moyen constructif en vue de créer des tableaux de pensée ayant une valeur heuristique extraordinaire pour l'analyse causale des relations

historiques. Et cela à un double titre. Ou bien ces tableaux de pensée jouent le rôle particulier d'hypothèses au service d'interprétations de relations singulières concrètes en vue de déterminer dans quelle mesure une activité politique par exemple a été rationnelle et donc en vue de faire indirectement la part des facteurs non rationnels et imprévus. Dans ce cas il est possible d'évaluer au moins - relativement l'importance causale de l'intervention personnelle, d'un homme dans le cours des événements. Ou bien - chose plus importante - ils jouent le rôle général de constructions idéaltypiques, au sens des lois économiques par exemple, qui sont susceptibles de construire idéellement les conséquences de certaines situations économiques, si l'on présuppose que l'activité se déroule de façon strictement rationnelle. Ces constructions téléologico-rationnelles n'ont pas le même rapport à la réalité que les lois des sciences de la nature ou les constellations singulières; elles sont seulement des idéaltypes destinés à faciliter l'interprétation valable empiriquement, en ce sens qu'elles permettent de mesurer l'écart entre la réalité et la rationalité téléologique. Elles sont, si l'on veut, des schémas de l'interprétation et, comme telles, elles jouent un rôle analogue à celui de l'interprétation téléologique en biologie.

Il est cependant à remarquer que l'on ne saurait déduire de cette interprétation rationnelle l'activité réelle, mais seulement les relations objectivement possibles. De même l'évidence téléologique ne prétend nullement à la validité empirique d'un fait : une construction rationnelle « évidente », quand elle a été établie correctement, permet seulement de dépister les facteurs téléologiques non rationnels de l'activité économique réelle et de rendre plus intelligible son développement effectif. Ces schémas d'interprétation sont également autre chose que des hypothèses au sens des lois hypothétiques de la nature, bien qu'à l'occasion ils puissent jouer ce rôle au cours de l'interprétation des événements concrets. Outre que Weber utilise ici la notion de schéma pour caractériser l'idéaltype, il est amené à donner une précision concernant la notion même d'idéaltype qu'il ne reprendra plus sous cette forme dans les écrits ultérieurs. « A la différence des hypothèses des sciences de la nature, le fait que ces schémas d'interprétation ne donnent pas lieu dans certains cas particuliers à une interprétation valable, reste sans effet quant à leur valeur pour la connaissance, tout comme par exemple la non-validité empirique de l'espace pseudosphérique n'a pas de conséquence pour la justesse de sa construction. Dans ces cas l'interprétation par le moyen du schéma rationnel s'avère tout simplement impossible - du fait que les fins combinées dans le schéma n'existaient pas à titre de motifs - ce qui n'exclut nullement la possibilité de les utiliser dans d'autres cas. Une loi hypothétique de la nature qui est défaillante dans un cas perd par contre définitivement sa qualité d'hypothèse. C'est que les constructions idéaltypiques de l'économie politique ne prétendent nullement - si on les comprend correctement - à une validité générale, tandis que la loi de la nature doit avoir cette prétention sous peine de perdre sa signification. Enfin, la soi-disant loi empirique est une règle valant empiriquement et ne comporte qu'une interprétation causale problématique; un schéma téléologique de l'activité rationnelle est une interprétation comportant une validité empirique problématique. Du

point de vue logique ce sont deux contraires. - Ces schémas sont des constructions idéaltypiques. Ce n'est que parce que et uniquement parce que les catégories de fin et de moyen conditionnent, dès qu'on les utilise, la rationalisation de la réalité empirique, qu'il y a lieu de les construire » ⁵³. Le suprême malentendu serait de voir dans ces constructions de la théorie abstraite - par exemple dans le cas du marginalisme - le produit d'interprétations psychologiques ou encore le fondement psychologique de la valeur économique. Leur particularité ainsi que leur utilité heuristique et la limite de leur validité empirique n'ont précisément de sens que parce qu'elles ne contiennent pas un grain de psychologie.

Après ce long détour Weber revient au problème de l'irrationalité sous la forme du rapport entre liberté et indéterminisme. Plus une décision est libre, c'est-à-dire prise en raison de ses propres évaluations, sans qu'elle soit troublée par une contrainte extérieure ou des passions irrésistibles, plus aussi la, motivation s'adapte aux catégories de fin et de moyen; en même temps il devient plus aisé de l'analyser rationnellement et de l'intégrer dans un schéma de l'action rationnelle; en conséquence, plus grand est également le rôle que le savoir nomologique joue du côté de l'agent et du côté du chercheur, du fait que l'agent se trouve davantage déterminé relativement aux moyens. En outre, plus l'activité est libre au sens que nous venons d'indiquer et s'écarte du devenir de la nature, plus aussi intervient la personnalité de l'être capable de prendre position à l'égard des valeurs et des significations ultimes de la vie pour les monnayer en fins au cours de l'activité et les transposer en une action téléologico-rationnelle. Dans ce contexte la conception naturaliste et romantique de la personnalité perd son crédit, car c'est elle qui s'imagine trouver le sanctuaire du personnel dans les prétendues profondeurs indifférenciées, sourdes et végétatives de la vie, c'est-à-dire dans le trouble de l'irrationnel. C'est elle également qui fait de la personnalité une énigme et parfois n'hésite pas à étendre la liberté de la volonté jusqu'aux régions de la pure nature. Par contre, « pour l'interprétation de l'historien, la personnalité n'est pas une énigme; elle est au contraire la seule chose qu'il est vraiment possible de comprendre par interprétation » ⁵⁴. Même là où toute interprétation rationnelle est exclue, l'activité et le comportement humains ne sont pas plus irrationnels que n'importe quel autre phénomène singulier, et là où elle est possible l'humain est moins irrationnel que le pur naturel.

L'historien a l'impression d'une irrationalité spécifique de la personnalité parce qu'il mesure l'activité des héros et les constellations qui en découlent uniquement à l'idéal de l'action téléologico-rationnelle, au lieu de la confronter également avec les événements singuliers de la nature inerte. Quoi qu'il en soit, il n'y

⁵³ Max Weber, *op.cit.*, p. 131.

⁵⁴ Max Weber, *op. cit.*, p. 133. Ce texte est l'un de ceux qui nous permettent de mieux comprendre pourquoi Weber est devenu un adversaire de la psychanalyse naissante, bien qu'il ait été parmi ses contemporains l'un des rares à en reconnaître immédiatement l'importance, puisqu'il l'a mise sur le même plan que le marxisme et la philosophie de Nietzsche.

a aucune raison d'attribuer une irrationalité particulière à la liberté de la volonté. En effet, c'est justement l'être agissant avec toute sa liberté, c'est-à-dire en fonction de ses propres évaluations, qui se trouve lié téléologiquement aux moyens nécessaires pour atteindre sa fin. Le fabricant aux prises avec des concurrents et le courtier à la bourse n'ont que faire de la croyance à la liberté de la volonté. Ils ont à choisir entre leur élimination de la vie économique et l'obéissance à des maximes précises de la conduite économique. Au cas où, à leur grand détriment, ils contreviennent à ces maximes, il faut prendre en considération, à côté d'autres hypothèses possibles, le fait que la liberté de la volonté leur faisait justement défaut. Cela veut dire que les lois de la théorie économique comme toute interprétation rationnelle d'un événement historique singulier font de la liberté de la volonté leur présupposé. Quelles que soient les formes qu'adopte cette liberté, elles restent toutes en dehors de l'entreprise historique et elles n'ont aucune signification pour elle, sauf dans le cas où elle prend le sens de l'activité téléologico-rationnelle.

C'est qu'aux yeux de Weber « la recherche interprétative des motifs de la part de l'historien n'est rien d'autre qu'une imputation causale dans le même sens logique que l'interprétation causale d'un quelconque phénomène singulier de la nature ; en effet son but est l'établissement d'une raison suffisante (au moins à titre d'hypothèse), à l'image de l'investigation naturalistique lorsqu'elle se propose d'établir les caractères singuliers d'un complexe de phénomènes naturels. A moins de devenir la victime de l'émanantisme hégélien ou de n'importe quelle autre variété d'occultisme anthropologique moderne, elle ne saurait se donner pour but la connaissance de ce qu'il faudrait faire (au sens des lois de la nature), car le concret humain aussi bien que le concret extrahumain (vivant ou inerte), quand on le considère comme un fragment de la totalité du devenir cosmique, ne se laisse jamais intégrer dans sa totalité dans un savoir nomologique, pour la bonne raison que partout et toujours (et non pas uniquement dans la sphère du personnel) il est un aspect de l'infini intensif de la diversité. Or, du point de vue logique, tous les éléments singuliers pensables, pourvu qu'ils soient donnés à la constatation scientifique, peuvent entrer en ligne de compte comme des facteurs causalement importants d'un enchaînement historique causal » ⁵⁵. Aussi, à cause de la diversité infinie du réel, tous les faits, qu'ils soient de nature physique ou psychique, peuvent devenir historiques et aucun n'est définitivement négligeable; suivant l'orientation de la curiosité, ils peuvent trouver une place dans la recherche.

Chaque discipline utilise à sa manière la catégorie de la causalité et en un certain sens le contenu de la catégorie peut varier. D'après son sens originel et plein, la causalité comporte deux idées fondamentales; d'une part celle d'une action (*Wirken*) conçue pour ainsi dire comme un lien dynamique entre des phénomènes qualitativement différents et d'autre part celle d'une subordination à des règles. Suivant les disciplines, ou bien la notion d'action entendue comme contenu de la

⁵⁵ *Ibid.* p. 134.

catégorie de causalité et par conséquent aussi le concept de cause perdent leur sens et disparaissent partout où l'on peut établir par la voie de l'abstraction quantitative une égalité mathématique exprimant une relation causale d'ordre uniquement spatial: Cela -veut dire que si l'on identifie causalité et égalité, la notion de causalité ne conserve plus que le sens de la règle d'une succession temporelle de mouvements et même cela n'est possible qu'à la condition d'y voir l'expression de la métamorphose en une égalité qui, par essence, serait éternelle. (Il s'agit là d'un des points importants de la théorie wébérienne de la causalité : celle-ci n'est jamais comme telle une pure égalité, sauf lorsqu'elle adopte la forme mathématique; dans les autres cas elle exprime une inégalité.) Ou bien, l'idée de règle s'efface si la causalité porte sur l'unicité qualitative du devenir mondial ou sur la singularité qualitative d'un de ses fragments. Si nous voulons conserver un sens à la notion de causalité quand nous essayons de connaître l'infini de la diversité concrète, il ne nous reste qu'à nous en tenir à la notion de production (*Bewirkwerden*), en ce sens que le nouveau qui apparaît à une époque déterminée est un produit du passé qui devait se manifester sous l'aspect qu'il a pris et non sous un autre. Cela signifie qu'au fond un événement se produit dans le présent comme il devait se produire avec ses singularités caractéristiques et non autrement, tout en s'inscrivant dans la continuité du devenir.

Les disciplines empiriques qui essaient d'élaborer les aspects qualitatifs de la réalité - parmi elles il faut comprendre l'histoire, l'économie politique et en général les sciences humaines - utilisent la catégorie de la causalité en son sens plein. Elles considèrent les états et les changements de la réalité comme des choses produites qui exercent à leur tour une action (*bewirkt und wirkend*) : elles cherchent tantôt par l'abstraction à découvrir dans les relations causales des règles de la causalité, tantôt à expliquer les relations causales concrètes en se référant à des règles. Quant à savoir quel est le rôle que joue la formulation des règles, quelle est la forme logique qu'elles adoptent et même si on peut formuler de telles règles, tout cela dépend chaque fois du but spécifique de la connaissance. Quoi qu'il en soit, le but exclusif des sciences humaines ne consiste nullement à exprimer ces règles sous la forme de jugements nécessaires de la causalité, étant entendu qu'elles ne sont pas seules à ne pas fournir des propositions de caractère apodictique. En plus, l'explication causale obéit en histoire au postulat de l'interprétation compréhensive. Certes elle peut et doit opérer avec des concepts aussi précis que possible et, suivant l'état des sources, donner le maximum d'univocité à l'imputation causale; néanmoins l'interprétation historique ne s'adresse nullement à notre capacité de subsumer les faits à titre d'exemplaires sous des formules et des concepts génériques, mais seulement à notre confiance apte à comprendre les motifs de l'activité humaine singulière, à condition de soumettre les interprétations hypothétiques construites par la compréhension par intropathie au contrôle de l'expérience. La stricte nécessité causale n'est donc pas le but de l'histoire, ce qui ne veut pas dire qu'on pourrait tirer de l'irrationalité d'un fragment singulier quelconque du devenir cosmique l'idée d'une liberté conçue comme de l'indéterminisme, peu importe comment on entend cette dernière notion. Au regard de l'his-

toire, la liberté de la volonté est quelque chose de transcendant : elle ne peut donc passer pour le fondement de ses recherches. Somme toute, l'idée de la nécessité absolue aussi bien que celle de la liberté entendue comme indéterminisme se situent dans une région qu'il est impossible de justifier par l'expérience; par conséquent ni l'une ni l'autre ne devraient influencer ou orienter le travail de l'historien pour autant qu'il s'occupe d'une science empirique.

« Quand donc nous rencontrons assez fréquemment au cours des discussions méthodologiques la proposition suivante : l'homme serait lui aussi subordonné objectivement au cours de son activité à une connexion causale toujours identique (d'ordre légal) - cette affirmation reste extérieure à la sphère de la pratique de l'historien; il s'agit même d'une *protestatio fidei* contestable en faveur d'un déterminisme métaphysique dont l'historien ne saurait tirer aucune espèce de profit pour son travail pratique. Pour la même raison, le refus de l'historien de croire au déterminisme métaphysique - peu importe en quel sens on l'entend - pour des motifs religieux ou d'autres qui dépassent l'expérience n'a en principe et empiriquement aucune importance pour autant qu'au cours de sa pratique il s'en tient à la règle de l'interprétation de l'activité humaine à partir de motifs compréhensibles et subordonnés en principe et sans exception à la vérification par l'expérience. De l'autre côté, la croyance selon laquelle les postulats déterministes incluraient dans tous les domaines du savoir à titre de but exclusif de la connaissance le postulat méthodologique de la construction nécessaire de concepts génériques et de lois n'est pas une erreur plus grande que de supposer que la croyance métaphysique en la liberté de la volonté humaine exclurait le recours à des concepts génériques et à des règles pour expliquer le comportement humain ou encore que la liberté de la volonté serait corrélatrice d'une imprévisibilité spécifique et en général d'une espèce quelconque d'irrationalité objective de l'activité -humaine. Comme nous l'avons vu, c'est le contraire qui est exact » ⁵⁶.

À la suite de ces explications Weber se remet à discuter la philosophie générale qui sert de base à la doctrine de Knies, et surtout à sa conception de la méthodologie. En ce qui concerne le premier point il est certain que Knies n'a pas compris la liberté comme une absence de cause, mais comme une émanation de la substance individuelle qu'est la personnalité, de sorte que l'irrationalité de l'activité se laisserait ramener, à son avis, à du rationnel. En effet, il voit la personnalité comme une unité, mais une unité de caractère naturaliste et organiciste. Aussi est-il impossible de décomposer l'individu en une pluralité de tendances, à la manière erronée de la théorie classique de l'économie. En outre, tout comme Roscher, il applique cette théorie de l'essence de l'individu au peuple, sans se donner la peine de préciser cette notion, sauf qu'à l'occasion il l'identifie à la communauté organisée dans un État. Individu et peuple représentent donc des totalités qui constituent le fondement ontologique d'où procèdent les diverses manifestations culturelles. On retrouve donc chez Knies le principe même de la philosophie romantique,

⁵⁶ Max Weber, *op.cit.*, p. 137.

encore qu'il admette que les organismes que sont les peuples singuliers sont dominés par un ensemble organique supérieur : l'humanité. indépendamment des aspects mystiques camouflés en anthropologie, la doctrine de Knies est elle aussi l'héritière du panlogisme de Hegel. Comme celle de Roscher, on peut la qualifier d'émanatisme. On peut en suivre la trace dans sa méthodologie, car elle a empêché Knies de saisir la relation entre concept et réalité. Aussi n'a-t-il abouti qu'à des résultats négatifs et même destructeurs. L'examen de cette question devait faire l'objet d'une quatrième section qui malheureusement n'a pas été écrite.

La longue étude intitulée R. Stammers «*Überwindung*» der materialistischen Geschichtsauffassung, publiée en 1907 dans *l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* est certainement celle qui offre le moins d'intérêt pour la connaissance de l'épistémologie webérienne. En général la discussion tourne autour de concepts juridiques, bien que Weber prétende examiner la théorie de la connaissance de Stammler, et plus souvent encore le ton est plus polémique que véritablement critique ⁵⁷. Aussi la lecture de cet article est-elle particulièrement pénible : ou bien Weber épluche une à une les pages du livre de Stammler consacrées à la méthodologie pour relever les sophismes, les confusions, les vérités apparentes et les propositions scolastiques, ou bien il s'attache à un concept, par exemple celui de la légalité, pour noter les phrases dans lesquelles le terme est employé et déceler les contradictions. faute d'une définition précise du sens du concept. Pour toutes ces raisons nous ferons une analyse assez rapide de cet écrit et nous ne nous arrêterons qu'aux passages qui apportent quelques précisions sur l'épistémologie de Weber.

Il refuse au livre de Stammler tout simplement la valeur d'un travail scientifique. D'abord parce que l'interprétation de la philosophie de Marx y est extrêmement plate, du fait qu'elle reprend les commentaires les plus éculés du marxisme. En effet, c'est caricaturer cette dernière doctrine que de croire qu'elle ne réduit l'histoire à rien d'autre qu'au seul développement de positions et de luttes économiques ou qu'elle fait sans plus des autres aspects de la culture de simples reflets de la production matérielle. Stammler prête à Marx une telle naïveté philosophique qu'on peut se demander quel est le véritable mystificateur. En tout cas, ce n'est pas au nom du spiritualisme qu'on parviendra à réfuter le matérialisme dialectique. Weber passe rapidement sur la question de savoir si la doctrine marxiste a été exposée correctement par Stammler et s'il a réussi à la dépasser. Il s'agit plutôt de soumettre à la critique les concepts qui ont servi à critiquer le marxisme.

La première condition à exiger d'un auteur ayant la prétention philosophique de dissenter sur des questions de logique et de méthodologie est la rigueur concep-

⁵⁷ L'ouvrage de Rudolf Stammers que Weber vise ici est la deuxième édition (Leipzig 1906, la 1re édition est de 1896) de *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung- Eine socialphilosophische Untersuchung*. L'article de Weber comprend 68 pages et même 94 si on y ajoute l'appendice trouvé dans les papiers après sa mort et que les éditeurs des *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* ont recueilli dans ce volume.

tuelle. L'univocité d'un terme n'implique nullement la réduction de ses divers sens usuels à un seul, mais à coup sûr le refus de sauter au cours d'un même raisonnement d'un sens à l'autre, car il s'en faut de beaucoup qu'on parle toujours de la même chose en utilisant le même concept. Autrement dit, l'univocité terminologique n'est de loin pas assimilable à l'univocité quant au sens'. Le premier grief que Weber adresse à Stammler est de n'avoir pas évité cette confusion. Ainsi, lorsqu'il emploie la notion de légalité ou de conformité à la loi (*Gesetzmäßigkeit*), il ne fait pas la distinction entre la recherche de type nomothétique qui se propose de découvrir des lois générales sur la base d'une abstraction à partir d'expériences singulières ou expérimentations et la recherche de caractère historique qui utilise des concepts ou des lois générales au cours de l'interprétation causale de relations singulières. Dans ces conditions, Stammler en arrive nécessairement à identifier causalité et légalité, à l'encontre de toute réflexion critique. Ensuite il confond la légalité au sens du devenir à connaître et celle de la pensée connaissante, c'est-à-dire les lois qui régissent les relations entre les objets de la nature ou les événements de la vie sociale et celles qui déterminent la validité objective des résultats obtenus; bref il confond les lois de la nature et les normes de la pensée. Ce n'est pas tout. Stammler parle également de légalité pour désigner un soi-disant point de vue uniforme et inconditionnel qui commanderait l'ensemble de la connaissance. Or, non seulement chaque science, y compris la mathématique et la physique, est en elle-même un point de vue sur le réel (la division de la connaissance en disciplines spécialisées repose précisément sur la multiplicité des points de vue possibles), mais la notion même de point de vue exclut par définition l'inconditionnalité et l'universalité que Stammler attribue à la légalité. Enfin, lorsqu'il donne pour tâche aux sciences humaines de découvrir dans la vie sociale des lois analogues à celles de la nature, il donne à la notion de légalité le sens d'un devoir-être, c'est-à-dire il leur demande de dégager des impératifs à imposer à la conduite sociale. Il confond dans ce cas théorie et pratique, constatation et évaluation.

Avec la même acuité critique Weber donne inlassablement la chasse à d'autres confusions. Ici il découvre que Stammler entend la notion de catégorie tantôt comme un axiome tantôt comme une proposition empirique, que là il emploie sans examen l'expression « généraliser des observations dans un sens téléologique », puisqu'elle peut signifier ou bien une déduction de fins naturelles à partir de lois naturelles ou bien l'utilisation de concepts téléologiques comme moyens heuristiques ou bien la relation empirique entre une fin déterminée et les moyens appropriés ou enfin l'expression de jugements de valeur d'ordre pratique, éthique, politique ou autre. Stammler jongle avec les concepts sans se rendre compte que même les définitions peuvent contenir des problèmes méthodologiques qui mettent en échec leur apparente précision. Weber n'a aucune peine à trouver des équivoques dans la manière dont sont utilisés la relation de contenu à forme, les concepts de matière, de social, de causalité, de nature, etc. Enfin, comme il s'agit dans cet écrit d'une critique qu'un juriste spécialiste de l'économie fait d'un ouvrage d'un autre juriste, également spécialiste de l'économie, il n'y a pas à s'étonner si la notion de règle se trouve placée au premier plan et si plus de la moitié de

l'article est consacrée à ce , concept., Stammer voit dans la vie sociale une vie en communauté soumise à des règles extérieures variables dans le temps. Weber prend prétexte de cette définition pour approfondir la notion de règle et, comme cette critique est de loin la plus intéressante, il semble bon d'y porter l'attention à la fois pour comprendre ce concept en lui-même et pour illustrer la manière dont Weber analyse une notion.

La notion de règle comporte deux significations fondamentales. En premier lieu elle désigne des énoncés généraux portant sur des connexions causales relatives à l'être : ce sont les lois de la nature. Au cas cependant où l'on prend le concept de loi dans son sens le plus strict et rigoureux, en tant qu'il exclut toute exception, on appellera règle tantôt la formule d'expérience qui n'est pas capable de cette rigueur - par exemple on sait par expérience qu'une gifle provoque certaines réactions adéquates chez un étudiant affilié à une corporation - tantôt la loi dite empirique qui, bien qu'elle soit rigoureuse et ne souffre pas d'exception, ne se prête cependant pas à une inspection théorique suffisante de la conditionnalité causale - "tous les hommes meurent" est une règle de ce genre. En second lieu elle désigne une norme d'après laquelle on mesure au nom d'un jugement de valeur les événements passés, présents et futurs. La règle exprime en ce cas un énoncé général portant sur un devoir-être d'ordre logique, esthétique, éthique, religieux ou autre.

Il existe cependant d'autres sens qui ne se laissent pas réduire sans plus à l'un des deux précédents, par exemple les règles que l'on appelle les maximes de l'activité. Prenons l'exemple de Robinson dont Stammer et d'autres économistes se servent pour illustrer leurs analyses, bien qu'il s'agisse d'un personnage fictif qui n'a point existé historiquement. Le héros du roman de Defoe menait malgré tout dans sa solitude une vie économique rationnelle, compte tenu des conditions de son existence, puisqu'il soumettait la consommation des biens et le bénéfice qu'il espérait tirer de son travail (ne faisait-il pas des réserves de semences et ne marquait-il pas les arbres à abattre au cours de l'hiver suivant ?) à des règles, et précisément à des règles économiques. Sans ouvrir une discussion sur la possibilité d'une économie en dehors de toute société, il semble que, comme le montre la norme éthique à la différence de la norme juridique, il peut exister des règles indépendamment de la vie sociale. Admettons cependant avec Stammer que la règle serait conceptuellement constitutive de la vie sociale et que l'économie supposerait conceptuellement la réglementation sociale. Or, Robinson a vécu en dehors de la société et pourtant son comportement économique se déroulait selon des règles. Stammer se tire de la difficulté en disant que la vie de Robinson se laisse malgré tout expliquer causalement parce qu'il avait vécu auparavant dans la société et qu'il en a été arraché par accident. D'un autre côté il reconnaît que l'origine causale n'est pas indispensable à l'essence conceptuelle de la règle. Pourquoi éprouve-t-il alors le besoin d'expliquer quand même par la causalité les règles de la vie de Robinson, pour ajouter qu'à défaut de pouvoir devenir l'objet d'une science sociale elles se laissent expliquer par les moyens des sciences de la na-

ture ? C'est qu'à ses yeux cette solitude absolue, en dehors de tout contact avec l'autre, est un comportement qui relève de la pure technique.

Cette corrélation que Stammler trouve entre nature et technique est une bonne occasion de réfléchir sur la notion de règle, du fait que la technique est justement un processus qui se développe selon les règles de l'utilité. Que vaut l'opposition que Stammler établit entre les règles de la technique et celles de la vie sociale ? Pour Weber, « l'action coordonnée des parties d'une machine se déroule, quant au sens logique, d'après des règles établies par l'homme tout comme le travail coordonné, mais forcé, de chevaux de trait et d'esclaves ou celui d'ouvriers « libres » dans une usine » ⁵⁸. Le fait que dans le premier cas la règle a pour base une nécessité découlant des lois de la nature et dans le second une contrainte physique ou psychique reste sans importance pour le concept de règle. Un industriel tient compte dans le même sens technique des besoins des ouvriers obligés de travailler pour nourrir leur famille que de leurs capacités physiologiques et musculaires ou des possibilités qu'offrent les machines. Bien que ces trois ordres de grandeur soient différents par nature, ils sont également conditions causales du but visé. En plus, l'industriel fait entrer en ligne de compte les représentations et les réactions de l'ouvrier dans le même sens où le chasseur calcule avec les réactions de son chien, quand il tue un perdreau. Du point de vue de l'utilisation de la règle il n'y a pas de différence logique entre tous ces exemples et le fait que dans le cas de l'ouvrier la conscience intervient, ne modifie en rien l'état de choses fondamental. En conséquence, quand Stammler établit une opposition entre la technique et la vie sociale il n'apporte aucun élément décisif pour la connaissance de l'essence de la règle. De ce point de vue le comportement économique de Robinson dans la solitude de son île n'est en rien différent de la manipulation de la monnaie au sein d'un groupe social. L'individu moderne n'a pas plus besoin de savoir pourquoi l'argent possède toutes les vertus qu'on lui connaît quand il l'utilise que de connaître l'anatomie pour faire un pas. L'habitude ou l'expérience lui suffit, tout comme il sait qu'un fourneau allumé chauffe ou que le mois de juillet est plus chaud que le mois de mars. La complexité des conditions d'existence du détenteur d'une grande fortune peut être la plus grande possible par rapport à celles de Robinson, du point de vue logique il n'y a pas de différence.

Quel est le rapport de la notion de maxime avec les deux types de règles définis précédemment ? Quand je dis : ma digestion est réglée - cela peut signifier deux choses. D'une part cette affirmation exprime le simple fait qu'elle s'accomplit en un temps déterminé. La règle est en ce cas « une abstraction du cours de la nature ». D'autre part elle peut signifier que je me suis trouvé obligé de la régler pour supprimer certains dérangements gastriques. Ainsi, bien que la phrase soit grammaticalement la même et peut-être aussi l'apparence extérieure, le sens de la règle est différent : dans le premier cas il s'agit d'une régularité observée, dans le second d'une régularité que je me suis efforcé de rétablir. Le fait que ces deux

⁵⁸ Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre, p. 325.

régularités peuvent coïncider *de facto*, à la grande satisfaction du sujet, n'empêche pas que logiquement et conceptuellement il soit nécessaire de les distinguer. D'un côté il s'agit d'un fait empirique, de l'autre d'un idéal à atteindre, d'une norme à laquelle on mesure les faits par évaluation. A son tour la règle idéale prend une double signification, si je me demande : quelle est la régularité de fait qui lui correspond ? ou bien : dans quelle mesure a-t-elle eu une action causale dans le rétablissement de la régularité de fait ? Dans le premier cas elle définit théoriquement la fonction normale et elle permet de déterminer si le mouvement de fait est régulier ou non, dans le second elle intervient comme élément causal sous la forme du médicament par exemple, destiné à rétablir réellement la régularité. Elle agit dans ce cas comme un agent réel. Il en est de même dans les cas du comportement économique à l'égard des biens ou de la conduite sociale à l'égard des autres. La norme peut d'une part indiquer comment Robinson ou le possesseur d'argent doivent se conduire si leur comportement prétend être régulier. La règle idéale a ici une signification théorique en tant qu'elle définit comment ils devraient agir au cas où ils voudraient s'orienter d'après l'idéal de l'activité rationnelle et appropriée à sa fin. Elle est une évaluation d'ordre téléologique que l'activité présuppose comme idéal. D'autre part elle joue le rôle de moyen heuristique destiné à faire mieux connaître l'activité empirique de Robinson ou d'un autre solitaire ayant existé historiquement. Elle est alors une construction idéaltypique qu'on utilise comme une hypothèse, dont il faut vérifier la pertinence d'après les faits, mais qui permet d'instruire la causalité réelle de l'activité et de déterminer dans quelle mesure celle-ci se rapproche de l'idéaltype.

La règle de l'activité appropriée à sa fin entre donc en ligne de compte pour une connaissance empirique du comportement de Robinson en deux sens tout à fait distincts. En premier lieu comme élément de la maxime de Robinson qui forme l'objet de la recherche, c'est-à-dire comme un facteur ayant eu une action causale réelle sur son activité empirique. En second lieu comme un des éléments de la provision de savoir et de concepts que le chercheur met à profit pour autant que l'intelligence du sens idéal possible de l'activité l'aide à la connaître empiriquement. Ce sont là deux choses à distinguer rigoureusement. Il n'y a pas de doute qu'au niveau de la réalité empirique la norme est une déterminante du devenir tout comme le médicament absorbé l'est de la régularité de la digestion, mais elle n'est qu'une déterminante parmi d'autres. Comme telle elle conditionne l'activité avec plus ou moins de conscience. De même que l'enfant apprend à marcher, à respecter les prescriptions hygiéniques et à éviter certains aliments nuisibles à sa santé, il accepte aussi les règles qui commandent la vie des autres et s'y conforme, sans élaborer lui-même par la pensée la norme, ou bien en se fondant consciemment sur des expériences qu'il a éprouvées, ou bien parce que la règle lui apparaît en elle-même comme une norme obligatoire, d'abord reçue par éducation et reconnue plus tard comme valable par la réflexion personnelle, de sorte qu'elle contribue à orienter l'activité. Toutefois, lorsqu'on dit d'une norme morale, conventionnelle ou téléologique, qu'elle est la « cause » d'une activité déterminée, on s'exprime mal si on ne précise pas qu'il s'agit non pas de sa validité idéale de

norme, mais de la représentation empirique de l'agent qui la reconnaît comme « valable » pour son comportement. Il en est également de même des normes éthiques, des règles purement conventionnelles ou de la sagesse des nations. Quand je salue une personne connue dans la rue, ce n'est pas la règle conventionnelle qui découvre mon chef, mais ma main, et je fais ce geste, soit par simple habitude, soit parce que je sais que l'impolitesse peut avoir des conséquences désagréables, soit parce que je considère qu'il ne convient pas de manquer, sans y être forcé, à une règle conventionnelle et inoffensive, observée par tout le monde.

Ce dernier exemple appartient déjà à la sphère de la réglementation sociale, c'est-à-dire à celle du comportement des uns envers les autres. La discussion de ce nouvel aspect de la question nous permettra de préciser encore davantage le concept de règle. Prenons à titre d'illustration l'exemple élémentaire du troc. Supposons que deux êtres qui n'ont absolument aucune relation sociale entre eux se rencontrent, par exemple un Européen et un nègre de la brousse, et qu'ils font un troc portant sur deux objets quelconques. On peut insister à juste titre sur le fait que la simple représentation du double comportement extérieur qui se laisse percevoir, c'est-à-dire les gestes et éventuellement les sons échangés à cette occasion, constitue pour ainsi dire la physis du troc dont on ne peut appréhender l'essence. En effet cette dernière consiste dans le « sens » que les partenaires donnent à leur comportement, et à son tour le sens de leur comportement actuel prépare la réglementation de leurs contacts futurs. Aussi dit-on qu'en l'absence de ce sens il ne serait pas possible d'effectuer réellement l'échange ni non plus de le construire conceptuellement. Tout cela est exact, car le fait que des signes extérieurs servent de symboles est une présupposition constitutive de toute relation sociale. Néanmoins cette seule caractéristique n'est pas suffisante, comme nous le montre un autre exemple. Quant nous mettons un signet dans un livre, nous avons également affaire à un symbole et pourtant on n'institue nullement par là une relation sociale. Le cours des choses extérieurement perceptible ne constitue donc nullement le cours total. C'est le sens qui confère la signification au geste du signet bien qu'il ne soit pas une relation sociale. Il est donc faux de dire que le sens est propre à la seule vie sociale. Au contraire, quel que soit l'objet, dès que nous faisons abstraction de son sens pour ne considérer que les éléments perceptibles extérieurement, notre observation s'appellera naturalistique. D'où la définition de la nature : elle est ce qui n'a pas de sens ou plus exactement : « Le cours des choses devient nature lorsque nous ne nous interrogeons pas sur son sens » ⁵⁹. Dans ces conditions le terme logiquement opposé à la nature n'est pas celui de social, mais celui de signifiant, peu importe, qu'il s'agisse d'un sens à conférer ou à découvrir.

Si nous revenons à l'exemple du troc, son sens nous apparaît sous deux formes logiquement différentes. Dans le premier cas le sens est pris comme une idée, c'est-à-dire on pose la question : quelles sont les conséquences idéelles du sens que le savant donne à un événement concret ou encore comment ce sens se laisse-

⁵⁹ *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, p.. 333.

t-il intégrer dans un système significatif plus vaste de pensées ? Sur la base du « point de vue » ainsi obtenu, il est possible d'évaluer les conséquences du cours des choses. On peut par exemple se demander comment les deux partenaires du troc devraient se comporter par la suite, après avoir effectué l'échange, pour que leurs faits et gestes correspondent à l'idée d'échange, c'est-à-dire pour qu'ils soient conformes aux conséquences du sens que le savant a trouvé dans leur activité. On s'élève donc du fait empirique de l'affaire conclue entre les deux partenaires qui n'avaient peut-être pas une conscience claire de la signification de leur acte à la construction théorique du sens de l'acte conformément à un tableau de pensées non contradictoire. Dans ce cas on fait de « la dogmatique du sens » ⁶⁰. Dans le second cas on se demande si le sens que le savant a attribué dogmatiquement au troc est bien celui que les acteurs effectifs y ont mis consciemment ou bien s'il s'agit d'un autre et lequel ou bien s'ils n'y ont mis aucun sens. A son tour ce deuxième cas se laisse envisager de deux façons. Ou bien les acteurs ont accepté volontairement une norme obligatoire et dans ce cas on a affaire à une maxime normative ou bien l'un et l'autre cherchaient simplement un certain résultat, de sorte que le troc n'était qu'un moyen pour atteindre le but. La question qui se pose est alors la suivante:

1) dans quelle mesure les deux acteurs étaient-ils conscients de la nécessité de régler leurs relations pour qu'il y ait équivalence entre les objets échangés et obligation de respecter le nouveau statut de la propriété (maxime normative) et 2) dans quelle mesure étaient-ils conscients de la convenance de leur acte à la fin qu'ils visaient ?

Cela veut dire : 1) dans quelle mesure la représentation du sens a-t-elle été déterminante dans la décision de faire le troc ? et 2) dans quelle mesure conditionnera-t-elle leur conduite future après la conclusion de l'échange ? Pour toutes ces questions la dogmatique du sens peut être extrêmement utile comme principe heuristique dans l'établissement des hypothèses, à condition de ne pas affirmer qu'il sera possible de donner une réponse définitive sur la base de cette dogmatique. Trop souvent, en effet, les chercheurs commettent l'erreur de décréter que les acteurs réels ont agi effectivement selon ce sens dogmatique idéal dont le rôle n'est pourtant que celui d'un idéaltype destiné à mieux expliquer un événement ou un acte.

Certes les maximes normatives qui attribuent à ce sens idéal de l'échange un caractère obligatoire peuvent devenir le cas échéant l'une des déterminantes de l'acte empirique, mais rien qu'une déterminante parmi d'autres. Au terme de toutes ces explications nous retrouvons à propos de la notion de sens le double sens de la notion de régularité que nous avons rencontré à propos de l'exemple de la digestion. De même que l'on ne saurait utiliser sous peine de confusion le concept de règle entendu comme norme idéale de rationalité pour désigner la maxime du

⁶⁰ *Ibid.* p. 334.

comportement empirique, il faut également faire la distinction entre le sens idéal de la dogmatique du sens et le sens concret que les acteurs donnent effectivement à leur comportement.

Pour illustrer les différentes manières dont on peut envisager la règle, Weber prend l'exemple d'un jeu de cartes : le skat ⁶¹. Jouer veut dire se soumettre à certaines règles ou normes qui définissent d'une part le jeu correct et d'autre part le gagnant. Ces règles peuvent devenir l'objet de toutes sortes de considérations :

- 1) D'ordre purement idéal. Dans ce cas elles peuvent faire l'objet
 - a) d'une évaluation pratique, au sens où les « congrès de skat » d'autrefois ont discuté pour savoir si, du point de vue de l'intérêt du jeu, le grand devrait primer le nul ouvert. C'est là une question de politique du skat;
 - b) de réflexions dogmatiques, lorsqu'on se demande par exemple si le joueur qui s'est trompé de carte doit être pénalisé ou s'il faut simplement annuler le jeu;
- 2) D'ordre purement empirique. Dans ce cas elles peuvent devenir l'objet
 - a) d'une recherche de caractère plutôt historique quand on se demande pourquoi un joueur n'a pas joué correctement *in concreto* : intentionnellement ou par inadvertance ?
 - b) d'une évaluation empirique lorsqu'après le jeu on se demande si un joueur a bien ou mal joué et s'il n'était pas possible de faire un nombre de points supérieur, vu les possibilités que lui offraient les cartes qu'il avait en main. Il s'agit là d'une question d'expérience et de pratique, parfois aussi de calcul, dans la mesure où l'on s'attend à certaines réactions probables de l'adversaire;
 - c) on peut enfin parler d'une éthique du skat, suivant qu'on fait entrer dans le jeu un joueur faible qu'on espère « plumer ».

Nous disons en plus que la règle est la présupposition du jeu. Que signifie cela du point de vue de la connaissance uniquement empirique ? En premier lieu la règle est un facteur causal - non point en tant que norme idéale de la jurispru-

⁶¹ Il s'agit d'un jeu fort répandu dans l'Europe septentrionale et peu connu en France, sauf dans les départements du Rhin et de la Moselle. Comme le bridge il comporte des enchères (graduées de la couleur au nul ouvert en passant par le nul et le grand) et aussi trois joueurs, le quatrième, celui qui à tour de rôle distribue les cartes, ne participant pas au jeu. Contrairement au bridge, il se joue avec 32 cartes, dont deux sont mises hors du jeu par celui qui a fait la plus forte enchère. Dans la couleur et au grand les valets sont les atouts les plus élevés et ils déterminent également les enchères.

dence du skat, mais en vertu de la représentation que les joueurs se font de son contenu et de son caractère obligatoire. Elle est donc un des éléments déterminants du jeu, à côté de la distribution des cartes, du savoir de chaque joueur, etc. En second lieu elle est la présupposition de la connaissance empirique du skat comme tel, c'est-à-dire elle le définit de manière caractéristique par rapport à d'autres jeux. Il s'agit là de la détermination conceptuelle qui fait que le skat est le skat et qui le délimite comme un concept générique. Expliquer le skat, c'est expliquer la règle en ce sens. En troisième lieu enfin elle est un moyen heuristique nous permettant de connaître pourquoi un joueur joue de telle façon ou encore d'évaluer ses chances de gagner au vu des cartes qu'il a en main, de la même manière dont l'historien de l'art utilise les normes esthétiques pour connaître les intentions de l'artiste quand il explique l'originalité de ses oeuvres. Indépendamment des divers points de vue examinés plus haut, celui de la politique, de la jurisprudence ou de l'éthique du skat, on voit qu'au regard de la connaissance empirique il y a au moins trois fonctions logiquement distinctes de la règle entendue comme présupposition. D'une part elle joue le rôle d'un des facteurs causaux déterminants du jeu, d'autre part celui de raison constitutive du concept en tant qu'elle délimite l'objet du skat et enfin celui de moyen heuristique. Plus que jamais il semble nécessaire de définir chaque fois avec précision en quel sens on prend le concept de règle, sans quoi on patauge dans la confusion si l'on se propose d'analyser n'importe quel phénomène, qu'il soit d'ordre historique, social, économique, psychologique ou autre. Sans rigueur conceptuelle, il n'y a pas d'étude scientifique valable.

Plus que tout autre, le domaine juridique mérite de retenir l'attention, du fait que le droit est essentiellement un complexe, de règles. Si nous ne considérons pas le droit du point de vue de la dogmatique juridique ou de l'histoire du droit, mais de celui de sa signification pour la culture, il importe de reconnaître qu'un phénomène purement juridique est susceptible de nous intéresser également sous d'autres aspects que celui du droit, par exemple sous ses apparences économiques, politiques, et autres. D'un autre côté les autres sciences utilisent les concepts juridiques à des fins qui leur sont propres et leur donnent parfois un sens différent de celui que le juriste leur attribue. Il peut en résulter des confusions qui pour n'être que terminologiques risquent de troubler l'analyse conceptuelle ou l'interprétation. Il y a donc lieu d'avoir présent à l'esprit ces confusions possibles pour ne pas y tomber lorsqu'on étudie la notion de règle de droit.

Prenons un paragraphe déterminé du code civil. Il peut devenir l'objet d'une analyse à plusieurs titres, en dehors de celui de la dogmatique juridique. Tout d'abord on peut le discuter pour des motifs de politique juridique, soit qu'on en conteste la validité pour des raisons éthiques, soit qu'on nie sa valeur pour des raisons de politique sociale ou de politique de puissance, soit enfin qu'on lui refuse toute utilité au nom d'intérêts de classe ou autres. Il s'agit là d'évaluations rencontrées à maintes reprises au cours de cette étude, et, puisqu'elles ne présentent rien de nouveau, il est inutile de s'y attarder plus longuement. On peut aussi

poser à propos de ce paragraphe les deux questions suivantes : que signifie-t-il conceptuellement ? et : quelle est son action empirique ? Indépendamment de l'utilité de la réponse à ces questions pour une analyse de la valeur du paragraphe du point de vue politique ou éthique, il convient d'examiner leur essence logique. Dans le premier cas le paragraphe est un complexe de pensées susceptible de devenir l'objet purement idéal d'une analyse que le juriste entreprend pour en saisir toutes les implications. Dans le second cas il joue le rôle d'une réalité empirique et comme tel il peut signifier diverses choses. En premier lieu, pour celui qui lit le code civil, la représentation des conséquences que peut entraîner un comportement extérieur déterminé. En second lieu, que des personnes, appelées juges, peuvent éventuellement déclencher l'appareil de contrainte physique ou psychique pour obliger un individu à respecter la règle. En troisième lieu, que tout citoyen peut espérer avec une assez grande probabilité que les autres la respectent, de sorte qu'il a raison d'y conformer son propre comportement. Dans tous ces cas et d'autres qu'il n'est pas nécessaire de mentionner, il s'agit d'une série de connexions causales complexes qui déterminent effectivement le comportement des uns par rapport aux autres.'

Ces deux sortes de questions sont absolument différentes du point de vue logique. Le sens idéal de la règle de la première question est un problème de vérité juridique, c'est-à-dire il s'agit pour la conscience juridique du chercheur d'établir les vrais rapports entre les concepts par lesquels la règle s'exprime. Cette validité idéale que se proposent d'établir tous ceux qui cherchent à établir la vérité juridique n'est cependant pas dépourvue de conséquences empiriques comme le prouve l'existence d'une jurisprudence. De plus les juges et autres fonctionnaires qui ont la capacité d'exercer la contrainte physique et psychique ont en principe eux aussi le souci de cette vérité. La seconde question affirme que la vie sociale est réglée, qu'il existe empiriquement un ordre juridique dont les hommes tiennent effectivement compte ou sont obligés de tenir compte au cours de leurs activités. Il n'y a pas de doute que cette existence empirique de règles et plus simplement d'un droit n'a rien de commun avec la vérité juridique entendue comme ce qui devrait valoir idéellement. Une règle juridique mauvaise ou fausse vaut empiriquement et oblige au même titre que la règle bonne ou vraie. On peut donc dire que dans le premier cas la règle de droit est une *norme* idéale qui se laisse approfondir par la pensée, dans le second une *maxime* empiriquement constatable du comportement d'êtres concrets qui s'y conforment avec plus ou moins de rigueur et de fréquence. Ce que l'on appelle ordre juridique consiste dans le premier cas en un système de pensées et de concepts élaborés pour ainsi dire scientifiquement par la dogmatique juridique et servant de norme idéale' de référence au juge, à l'avocat ou au citoyen, dans le second en un complexe de maximes qui déterminent ou orientent les hommes par la représentation qu'ils s'en font au cours de leur comportement concret.

Tout cela est relativement simple. Le problème se complique dès qu'on se propose de mettre en relation un concept juridique, celui des États-Unis par

exemple, et une structure empirique et historique du même nom. Prenons donc le cas du concept des États-Unis. Nous sommes en présence d'un même terme qui désigne à la fois une réalité juridique et une réalité historique, économique, politique, etc. Cette identité terminologique est une source de confusions et risque de fausser le jugement du juriste pour peu qu'il ne distingue pas les divers sens du terme, soit qu'il appelle juridique ce qui ne l'est pas, soit qu'il attribue uniquement une importance juridique à ce qui est essentiellement politique, économique ou social. Prenons les six phrases suivantes : « Les États-Unis sont seuls compétents pour conclure des traités commerciaux, à la différence des divers États de l'Union - « Conformément à cette disposition les États-Unis concluent avec le Mexique un traité de commerce de contenu *a* » - « L'intérêt de la politique commerciale des États-Unis exigerait plutôt un traité de contenu *b* » - « En effet, les États-Unis exportent vers le Mexique le produit *c* en quantité *d* » - « La balance des paiements des États-Unis se trouve de ce fait dans la situation *x* » - « Cela aura la conséquence *y* sur le cours des changes des États-Unis ». Dans ces six phrases le concept des États-Unis est pris chaque fois dans des sens différents qui tous peuvent intéresser le droit, mais qui ne sont pas tous purement juridiques, mais aussi politiques, économiques, etc. Nous voici devant un problème dont nous ne trouvons aucune analogie avec ce que nous avons dit précédemment des règles du skat. En effet le concept d'un jeu concret et déterminé est identique à ce que nous savons du jeu en général grâce aux règles qui le délimitent. En raison de la portée culturelle restreinte du skat il est d'ailleurs difficile d'employer ce terme pour d'autres usages. Parler de skat, c'est donc parler d'un jeu très précis. Il en est tout autrement du terme « les États-Unis » qui désigne une réalité juridique, mais aussi d'autres réalités d'ordre économique, social ou politique. Pour bien comprendre le nouveau problème qui nous est posé, il importe de préciser un certain nombre de points, en particulier ce qu'il faut entendre par forme.

Après toutes ces explications, la thèse de Stamrnler qui fait du droit une forme et conçoit le rapport entre la règle de droit et la réalité sociale au sens où le droit serait la. forme ou une des formes de la vie sociale, devient absurde sauf si on entend la forme au sens de l'opposition classique au contenu. En effet, si on prend la règle de droit au sens d'une idée, elle ne désigne jamais une réalité empirique, sociale ou autre, car étant une norme idéale déterminant un devoir-être, elle ne saurait être une forme de l'être; elle est seulement un étalon de valeur auquel le juriste qui veut la vérité juridique mesure la réalité empirique. Si au contraire on l'entend comme un fait empirique, elle ne saurait non plus être une forme, quel que soit le sens qu'on donne à ce terme, car elle est alors une des composantes positives de la réalité empirique et de l'ordre social, c'est-à-dire une maxime plus ou moins pure qui contribue à déterminer causalement le comportement des hommes d'une façon plus ou moins consciente, de même qu'elle peut être plus ou moins suivie. Que les juges se conforment à une telle maxime pour trancher un conflit d'intérêts, que d'autres personnes appelées huissiers ou policiers se donnent pour maxime de se conformer à leur décision et qu'en fin de compte la plupart des hommes pensent juridiquement, tous ces faits sont des éléments extrê-

mement importants du point de vue de la constitution de la réalité sociale et non des formes. Ce que l'on appelle ordre juridique est également un ensemble de règles empiriques qui contribuent à déterminer l'activité des hommes, pour autant qu'ils agissent rationnellement par finalité. Comme n'importe quelle autre règle de l'expérience, le droit peut servir de moyen pour atteindre un but déterminé ou bien jouer le rôle de frein ou d'obstacle. Ce qui n'empêche nullement un individu de chercher à modifier la règle de droit à son profit ou à l'utiliser pour ses intérêts, tout comme il agit dans le même sens sur la nature par la technique. Supposons qu'il ait à se plaindre de la trop forte fumée qui sort de la cheminée d'un voisin; il consultera un avocat pour connaître ses droits engagera éventuellement diverses procédures et peut-être intentera un procès à son adversaire, qu'il peut gagner ou perdre. Dans la mesure donc où la règle de droit est en mesure de modifier une situation elle est un des éléments déterminants des rapports entre les individus.

Le procès est sans aucun doute l'institution juridique qui offre le plus d'analogies avec le jeu, puisqu'on peut le perdre ou le gagner. De même l'ordre juridique est comme la règle du jeu, la présupposition du déroulement empirique du procès, c'est-à-dire il sert de maxime au juge et de moyen aux parties en cause. En outre la connaissance de son sens idéal joue le rôle de moyen heuristique pour l'explication causale du développement d'un procès concret, tout comme le sens idéal de la règle pour l'explication « historique » d'un jeu de skat déterminé. Enfin, dans les deux cas, la règle est l'élément constitutif de l'individualité de l'objet, c'est-à-dire elle le délimite conceptuellement. On aurait cependant tort de tirer de ces analogies entre le procès et le jeu que la règle de droit est en général assimilable à la règle de jeu. Autrement dit, si important que soit le procès dans l'économie de la procédure juridique, il est loin d'épuiser toutes les applications et significations du droit. En effet, dès qu'on se trouve en présence d'une situation complexe, par exemple celle des ouvriers dans un secteur déterminé de l'industrie, le problème change d'aspect. Ce qui nous intéresse par exemple dans la situation des ouvriers du textile en Saxe dépasse de beaucoup ce qui peut être important aux yeux du juriste. Il est, certes, indéniable que la règle de droit a une influence causale extraordinaire sur cette situation et cela quel que soit le point de vue auquel on se place; néanmoins d'autres éléments d'ordre politique, économique interviennent également qui ne se laissent nullement réduire à du pur juridique. Alors que dans le jeu de skat et dans le procès tous les éléments essentiels du déroulement effectif dérivent de la règle, il n'en est pas de même du développement d'une situation sociale. Sa complexité peut même dérouter le juriste quand il ne la considère que du point de vue limité de sa spécialité.

Hormis la pure dogmatique, le juriste fait fausse route s'il réduit une situation uniquement à ses aspects juridiques ou s'il ne considère exclusivement que ces seuls aspects, en ne voyant dans l'être humain que le sujet de droit ou un plaignant potentiel. Le besoin d'expliquer la réalité ou la conduite d'un être à l'égard des autres et à l'égard de la nature peut justement trouver le plus grand intérêt à des éléments qui passent pour secondaires et insignifiants du point de vue de la règle

de droit. A l'inverse, ainsi qu'il a été dit précédemment, la science politique et économique peut se servir de la terminologie juridique. Bien plus, le droit leur offre souvent un matériel pour ainsi dire préformé. Cela vient du développement croissant de la pensée juridique dans le sens d'une rationalisation de l'ordre social. On ne saurait cependant faire grief au spécialiste de la politique ou de l'économie d'utiliser ce matériel préformé à sa manière et dans un sens différent de celui du juriste, si par ce moyen il est en mesure d'obtenir des résultats satisfaisants dans l'ordre de sa recherche. La pureté juridique est à exiger au plan de la dogmatique juridique, non à celui des autres disciplines dont l'objet est trop complexe pour être réduit à une pure définition juridique. Personne ne contestera l'influence souvent déterminante de l'ordre juridique sur le développement d'un comportement individuel ou d'une situation sociale; cependant aux yeux des spécialistes des sciences humaines, il ne jouit d'aucun privilège, et comme fait empirique il peut n'avoir au regard de l'ensemble des conditions causales d'autre sens que celui qu'on donne par exemple à l'influence de la chaleur solaire. Le fait que la règle est une déterminante causale de la vie sociale n'empêche nullement que l'homme, en tant qu'être raisonnable, pense aussi son activité selon des normes idéales. Toute la question est de ne pas oublier au cours de l'analyse de distinguer les deux ordres. Pour autant que le juriste a une conscience claire de cette opposition logique, il peut appeler sans inconvénient et sans risque de confusion la dogmatique une étude formelle du droit et l'opposer à l'étude causale et naturalistique qui considère la règle de droit comme une déterminante empirique parmi d'autres de la vie sociale.

Évidemment, conclut Weber, cet article n'a pas pour objet d'épuiser toutes les significations possibles de la règle, car une étude plus complète aurait à s'occuper en plus de la différence entre droit et convention, entre règle de droit et règle morale, etc. Il est cependant inutile d'entrer dans le détail, car du point de vue de la distinction logique entre norme idéale et fait empirique, l'analyse n'apporterait rien de substantiellement nouveau.

*
* *

Le bref article intitulé *Die Grenznutzlehre und das « Psychophysische Grundgesetz »* (16 pages) a pour objet l'étude critique d'un thème particulier d'un ouvrage de Lujo Brentano⁶². Tout en reconnaissant les mérites de ce livre, en particulier la discussion des rapports entre utilité et valeur d'usage, Weber critique la position psychologue du marginalisme dont Brentano fut l'un des principaux représentants en Allemagne. Déjà, Fechner avait eu l'idée d'appliquer sa loi à

⁶² L. BRENTANO, *Die Entwicklung der Wertlehre* cahier de l'Académie des sciences de Bavière, section de philosophie, philologie et histoire (München 1908). Ce cahier fait partie de la série d'études consacrées au développement de la valeur depuis Aristote. Ce travail entrepris par L. Fick fut achevé par R. KAULLA, *Die geschichtliche Entwicklung der modernen Wertlehre* (Tübingen 1906).

l'économie, de même F. A. Lange dans la deuxième édition de sa *Arbeiterfrage* ⁶³. Ce dernier se réfère également à la thèse de Bernoulli sur la relation entre la relative évaluation (subjective) d'une somme d'argent et la valeur absolue de la fortune du propriétaire en cause. Il y aurait beaucoup à dire sur les tentatives de fonder l'économie politique sur la psychologie, ne serait-ce qu'à cause de la multiplicité des sens du concept de psychologie. Weber se borne cependant à contester l'affirmation plus précise de Brentano, suivant laquelle la loi de Weber-Fechner serait la base du marginalisme. En effet, c'est une erreur de faire de cette dernière doctrine une simple application particulière de la loi psycho-physique.

Bien que cette loi ait été jusqu'à présent interprétée très diversement, on peut la résumer avec Brentano de la manière suivante : partout où intervient la sensation il est possible de constater la validité de la proposition affirmant la dépendance de la sensation par rapport à l'excitation, au sens où Bernoulli avait établi un rapport de dépendance entre la sensation de bonheur qui naît de l'accroissement d'une somme d'argent et la valeur globale de la fortune. On peut d'abord se demander s'il est possible de transposer tels quels les problèmes et les solutions propres à une science dans une autre qui lui est hétérogène. Certes Darwin s'est inspiré de la doctrine de Malthus, mais l'on ne saurait pourtant pas identifier simplement les deux théories ou en faire deux cas particuliers d'une même loi plus générale. De plus le bonheur n'est pas un concept qualitatif univoque comme l'affirme l'utilitarisme moral ; il n'est même pas un concept purement psychologique et tout psychologue sérieux se gardera bien de le confondre avec la joie. Abstraction faite de toutes ces observations, il n'en reste pas moins vrai qu'il n'est guère possible d'utiliser le parallèle entre bonheur et sensation même à titre de vague analogie, sauf peut-être pour ce qui concerne les apparences extérieures. Plaçons-nous donc à ce dernier point de vue. On peut dans ce cas trouver une correspondance entre l'excitation qui est chez Fechner une stimulation purement externe et corporelle, au moins quantifiable en principe sinon en réalité, et l'accroissement de la somme d'argent chez Bernoulli qui est également un phénomène externe. Reste à déterminer ce qui dans la loi de Weber-Fechner correspond au concept de fortune chez Bernoulli. Supposons à cet effet qu'on puisse établir une analogie entre la fortune et la différenciation dans la sensibilité à la suite de l'accroissement du poids. On sait que selon Weber-Fechner l'intensité de la sensation croît en raison arithmétique quand celle de l'excitation croît en raison géométrique. Si nous admettons l'équation de Brentano entre l'accroissement de la fortune et l'augmentation de l'excitation il faudrait admettre que si un individu possédant 1000 marks éprouvé une certaine intensité de bonheur quand sa fortune augmente de 100 marks, il devra éprouver la même intensité si, possédant une fortune d'un million de marks, il l'augmente de 100,000, à condition évidemment que l'on puisse appliquer les expériences faites sur le toucher aux autres formes de la sensibilité. Supposons que cela ne présente pas de difficulté et qu'il soit même possi-

⁶³ Nous n'avons pu nous procurer la deuxième édition, mais seulement la troisième, datée de Winterthur 1875. Lange est plus connu comme historien du matérialisme.

ble d'appliquer le concept de seuil de la sensation et la courbe de la loi de Fechner au phénomène du bonheur résultant de l'acquisition d'un bien, aurons-nous répondu pour autant à la question essentielle : en quoi tout cela apporte-t-il une réponse aux questions posées par la théorie économique ? Est-ce que par hasard la validité de la loi logarithmique du psychophysicien serait le fondement et la raison sans lesquels les propositions de l'économie politique demeureraient incompréhensibles ?

Il vaudrait la peine de porter également l'attention sur les divers besoins humains tellement importants du point de vue de l'économie et d'examiner dans quelle mesure et de quelle manière ils se laissent saturer. De quel apport est dans ce cas la loi psychophysique, puisque toutes ces questions, en particulier celle de la manière de saturer les besoins, lui sont étrangères ? Si en plus on analyse le renforcement et le relâchement de chacun de ces besoins singuliers (concernant la nourriture, le logement, la sexualité ou l'esthétique) en fonction des moyens susceptibles de les saturer, la courbe de la loi de Weber-Fechner découvrira sans doute ici et là quelques analogies, mais tantôt elle s'interrompra, tantôt elle deviendra négative, tantôt elle sera proportionnelle à la saturation, tantôt elle deviendra asymptotique, bref elle sera différente dans chaque cas particulier. Néanmoins supposons que l'on puisse établir des analogies, même vagues et accidentelles, concernant la manière de varier la saturation des besoins. Elles seront malgré tout d'un pauvre intérêt, puisque aucune théorie de la valeur économique ne saurait négliger la subjectivité. En effet, contrairement à ce que présuppose la loi de Fechner appliquée à l'économie, le besoin ne s'oriente pas d'après une excitation extérieure mais exprime un manque qui est lui-même un complexe de sensations, de sentiments, de tensions, d'aversion et d'espoirs combinés avec des souvenirs, des anticipations et éventuellement des motifs contradictoires. Tandis que la loi psychophysique se propose de nous apprendre comment un stimulant externe provoque en nous des sensations, l'économie s'attache surtout à comprendre le sens et l'importance des impulsions internes et de leur influence sur le comportement externe, qui à son tour réagit sur le besoin qui l'a conditionné en essayant de le saturer. Voilà donc un cours des choses pour le moins complexe et, nullement univoque qui ne se laisse assimiler qu'exceptionnellement à une simple sensation. Aussi le véritable problème serait-il celui de la réaction plutôt que celui de la stimulation. Tout cela montre que la loi psychophysique n'a que de lointains rapports avec le problème central de l'économie. En fait, elle n'est qu'un des éléments parmi tant d'autres, dont l'économiste tient compte suivant les circonstances et les nécessités de la recherche. On voit mal comment elle pourrait jouer le rôle de fondement de l'économie, puisqu'elle n'est en rien une des conditions de sa possibilité.

La tâche de cette dernière discipline est de saisir comment se forme et se présente l'activité humaine par suite

a) de la concurrence entre les multiples besoins exigeant d'être satisfaits,

b) de la limitation de notre capacité d'éprouver des besoins et surtout de celle des biens et des forces aptes à les apaiser et

c) de la coexistence d'une multitude d'hommes tiraillés par les mêmes besoins et disposant de moyens inégaux pour les saturer, de sorte qu'ils finissent par se concurrencer réciproquement. « Or, tous ces problèmes ne se laissent pas concevoir comme des cas particuliers ou des complications de la loi psychophysique, pas plus que la méthode de les résoudre n'est du ressort de la psychophysique ou de la psychologie appliquée; il n'existe entre ces deux ordres aucun rapport. Non seulement, comme le montre la plus simple réflexion, les propositions du marginalisme sont absolument indépendantes de la sphère ou encore d'une quelconque sphère de validité de la loi de Weber, mais même de la possibilité d'établir en général une loi de validité générale concernant -le rapport entre la stimulation et la sensation » ⁶⁴. Il suffit pour rendre possible la théorie du marginalisme

1) que l'expérience quotidienne soit interprétée correctement dans le sens où l'activité des hommes est sollicitée entre autres par des besoins qui ne peuvent être apaisés que par l'usage des biens et des forces disponibles, mais donnés en quantité limitée,

2) que la plupart de ces besoins primaires et surtout les plus urgents au point de vue subjectif soient saturés, de sorte que d'autres prennent un caractère d'urgence et que

3) la plupart des hommes, peu importe le nombre, soient en mesure d'agir rationnellement sous les rapports de l'expérience et de la prévision. Il faut entendre par là qu'ils soient capables de distribuer relativement à leur importance les biens et les forces disponibles ou susceptibles d'être acquis, en fonction des besoins présents et immédiatement futurs. En quoi ces questions ont-elles quelque chose de commun avec une sensation provoquée par un stimulant physique ? Même en admettant que la saturation des besoins puisse s'accomplir selon une progression analogue à celle de la loi de Weber et Fechner, il n'y a pas de doute que si l'on conçoit cette progression au niveau du papier hygiénique, du cervelas, d'éditions d'auteurs classiques, de prostituées ou de consolations venant de la part d'un médecin ou d'un prêtre, l'analogie avec la courbe logarithmique de la loi psychophysique reste pour le moins problématique. Et si jamais un individu apaise son besoin intellectuel aux dépens de sa nourriture en achetant des livres, aucune analogie psychophysique n'est en mesure de nous rendre cette attitude plus intelligible.

Rien que d'entendre que l'expérience quotidienne pourrait être le fondement d'une théorie scientifique le professionnel de la psychologie fera la grimace. Mais

⁶⁴ Max Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, pp. 389-390.

voilà que l'économie utilise en plus la notion vulgaire de « besoin », alors qu'elle est un véritable nid de difficultés et de problèmes physiologiques et psychologiques ! De surcroît on demande à l'économiste de ne pas se préoccuper de ces embarras et de se faire une raison au nom de la bonne conscience scientifique ! Pour comble enfin de vulgarité on donne pour fondement à l'économie des concepts comme ceux d'activité rationnelle par finalité, d'utilité, d'expérience et de prévision qui passent pour extrêmement complexes aux yeux du psychologue, voire incompréhensibles, en tout cas parmi les plus délicats à analyser ! Que devient dans ces conditions la sublimation qu'est l'expérimentation avec tous ses appareils de laboratoire ? Eh bien, l'économie n'a que faire du matérialisme, du vitalisme, du parallélisme psychophysique et de toutes les théories de l'action réciproque. Elle se moque de savoir si l'inconscient de Lipps ou celui de Freud ou tout autre est une base utilisable pour les disciplines psychologiques. Ce sont là, pour tout dire, des questions qui lui sont indifférentes. Et pourtant elle prétend trouver des formules mathématiques pour exposer le déroulement théorique de l'activité économique. Le plus fort est qu'elle y réussit. Peu importe même qu'on conteste ses résultats au nom de raisons tirées de sa propre méthodologie, il n'empêche que leur justesse reste indépendante des plus grands bouleversements au niveau des hypothèses fondamentales de la biologie ou de la psychologie. Elle ne veut pas savoir si Ptolémée ou Copernic a raison, pas plus que ne l'intéressent les hypothèses théologiques ou les perspectives offertes à la physique par le deuxième principe de la thermodynamique. Aucun des bouleversements qui ont lieu dans les autres sciences n'est en mesure de trancher la question de la justesse d'une proposition économique concernant la théorie de la rente ou des prix. Aucune autre science ne saurait se substituer à elle, car elle est son propre maître. Elle est une discipline autonome, puisque ses résultats prétendent à une justesse économique et non psychologique, biologique ou physique. Pourquoi alors faire dépendre la validité de ses propositions de celles des autres sciences ?

Il ne faut évidemment pas en conclure qu'au niveau de l'analyse empirique de la vie économique il n'y a pas des points ou des résultats obtenus par les autres sciences qui ne puissent être d'un grand secours à la recherche économique, ni non plus que la manière de construire les concepts qui s'est révélée, efficace dans les autres disciplines ne puisse lui servir à l'occasion de modèle. En ce qui concerne le premier point Weber se propose précisément de montrer un jour en quel sens la recherche expérimentale dans l'ordre de la psychophysique peut être utile ⁶⁵. En ce qui concerne le second, l'économie s'inspire depuis longtemps de formes de pensée propres aux mathématiques ou à la biologie et à tout bout de champ elle emprunte des concepts à d'autres disciplines quand elle les trouve efficaces pour sa recherche. Toutefois, « il dépend absolument de la problématique de l'économie de déterminer comment et en quel sens elle doit les utiliser, car

⁶⁵ C'est ce qu'il a fait dans une longue étude de 1908-1909 intitulée *Zur Psychophysik der industriellen Arbeit* et publiée dans les *Gesammelte Aufsätze zur Soziologie und Sozialpolitik*, pp. 61-255.

toute tentative de décider *a priori* quelles sont les théories des autres sciences qui devraient être fondamentales pour sa recherche est aussi oiseuse que la hiérarchie des sciences selon Auguste Comte » ⁶⁶. Certes, l'expérience courante dont part l'économie est également le point de départ de toutes les autres sciences empiriques, et chacune d'elles essaie de la dépasser et même le doit, puisqu'il s'agit du fondement de son droit à exister comme science. Cependant chacune la surmonte et la sublime à sa manière, selon son optique propre et sa direction. Sur ce point la psychologie n'a rien à prescrire à l'économie, c'est-à-dire cette dernière n'a à recevoir de directives ni de la loi de Fechner, ni non plus de la psychologie en général. En conséquence, le marginalisme n'a pas de fondement psychologique comme le croit Brentano ; sa base est pragmatique, du fait qu'elle ne peut se passer de la relation de moyen à fin.

À quoi il faut ajouter que les propositions et les théories de l'économie sont des moyens destinés à l'analyse des relations causales de la réalité empirique. Elles ne sont donc pas des copies, mais des idéaltypes que Weber définit ici de la manière suivante : « Ils présentent une série d'événements construits par la pensée qu'on retrouve très rarement avec leur pureté idéale dans la réalité empirique et souvent pas du tout, mais qui d'un autre côté, parce que leurs éléments sont pris à l'expérience et seulement accentués par la pensée jusqu'au rationnel, servent aussi bien de moyens heuristiques à l'analyse que de moyens constructifs à l'exposé de la diversité empirique » ⁶⁷.

*
* *

L'étude qui a pour titre *Energetische Kulturtheorien* (1909) est une analyse critique de l'ouvrage du chimiste Ostwald, *Energetische Grundlagen der Kulturwissenschaft* (Leipzig 1909). Toutefois avant d'aborder l'article lui-même, il vaut la peine d'examiner la très longue note du début consacrée aux thèses exposées par E. Solvay dans son ouvrage *Formules d'introduction à l'énergétique physio et psychosociologique* (Bruxelles 1906). Cette note est intéressante à un double point de vue. D'une part elle nous apprend ce que Weber pensait de la tendance immodérée - plus courante encore de nos jours qu'à son époque - de la sociologie à quantifier des résultats qui se comprennent d'eux-mêmes et d'autre part ce qu'il faut penser de la thèse de certains sociologues américains qui interprètent Weber comme le promoteur de la quantification en sociologie (à tel point qu'au cours du *Congrès Max Weber* d'avril 1964 à Heidelberg le sociologue Deutsch a essayé de montrer à son auditoire que l'originalité de la pensée politique de Weber résidait par exemple dans la quantification de la notion de puissance).

Prenons la formule de Solvay :

⁶⁶ Max Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* p. 393.

⁶⁷ *Ibid.* pp. 396-397.

$$R = \frac{E_1}{E_c} = \frac{E_c - (E_f + E_r)}{E_c}$$

où R désigne Le rendement, E_c l'énergie consommée (respiration, nutrition, etc.), E_f l'énergie fixée (morphologiquement), E_r l'énergie rejetée et E_1 l'énergie libérée par les processus d'oxydation de l'organisme. La valeur du rapport $\frac{E_1}{E_c}$, décisif pour le rendement, varie avec l'âge, étant donné que E_1 augmente depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr et E_r inversement, depuis l'âge mûr jusqu'à la vieillesse. Du point de vue de la sociologie cependant seule une fraction de la totalité de l'énergie libre entre en ligne de compte dans l'évaluation du rendement énergétique de l'organisme, en particulier chez l'individu singulier : il s'agit de la quantité nécessaire au travail, à la différence de la quantité E_1 transformée en chaleur qui reste invariable comme dans n'importe quelle autre machine. Toute l'énergie utile de l'individu ne devient donc pas de l'énergie utile sociale (E = socioénergie), à cause des besoins de l'organisme en physio-énergie. Si nous appelons U le coefficient variable de l'utilité sociale on peut calculer le rendement social de tous les individus à un instant donné sur la base de la formule :

$$R = \frac{U[E - (E_f + E_r + E_t)]}{E_c}$$

Des objets qui n'ont pas de caractère physioénergétique et qui ne sont donc pas au-service de l'organisme, mais qui influencent quand même le rendement se laissent donc intégrer dans la formule pour autant qu'ils signifient un accroissement ou un affaiblissement de E_c . Il en est de même des besoins d'ordre purement imaginaire et moral.

Si l'on objectait que toute cette construction ne vaut rien parce que cette formule ne tient pas suffisamment compte de la complexité des phénomènes, Solvay pourrait répondre avec raison qu'en introduisant de nouvelles variables, à déterminer au cours des recherches, on pourrait y intégrer en principe les constellations les plus compliquées. De même le fait que beaucoup de ces coefficients ne sont pas exacts ni même mesurables ne constitue non plus une objection, puisque l'économie politique utilise elle aussi, à bon droit, la fiction de besoins mesurables. Par conséquent Weber n'est pas hostile à la quantification en sociologie, mais il s'élève contre des procédés qui, sous prétexte de clarifier les problèmes, introduisent de nouvelles confusions. En effet la futilité de la construction de Solvay vient de ce qu'elle fait intervenir dans une formule apparemment rigoureuse et exacte des jugements de valeur absolument, subjectifs. La notion de « point de

vue social » ou celle de « socio-utilisabilité » ne se laisse déterminer qu'en fonction d'idéaux purement subjectifs, au nom desquels chaque individu juge ce que la société devrait être. Des nuances innombrables parmi tous les étalons de valeur possibles et une foule encore plus grande de compromis entre ces étalons opposés entrent de ce fait en ligne de compte, dont chacun se laisse également justifier pour de bonnes raisons, aussi longtemps que l'une des croyances d'ordre théologique ou métaphysique que le positivisme avait cru pouvoir bannir, n'entre subrepticement par la porte de derrière. En effet, au nom de quels critères est-il possible de répondre aux questions suivantes : Pourquoi des individus à l'énergétisme excessif, tels Ivan le Terrible, Robespierre, Napoléon, Goethe ou Oscar Wilde ont-ils été « rentables » du point de vue socio-énergétique ? Plus généralement encore : dans quelle mesure peut-on dire qu'ils ont été rentables ou non rentables ? « C'est-se livrer à un jeu puéril que d'enrober ces jugements de valeur dans des symboles mathématiques qui, si jamais ces artifices avaient un sens, devraient être affectés pour chaque sujet portant un jugement de valeur de coefficients totalement différents, y compris Solvay lui-même et moi aussi. Il est tout simplement insensé de croire qu'au moment où on bat une paille aussi vide de tout grain, on accomplit une oeuvre scientifique » ⁶⁸.

Bref, cette construction est absolument inutile (*keinen Schuß Pulver wert*), comme le montrent les explications embarrassées de Solvay à propos de l'application de sa formule aux phénomènes d'ordre intellectuel. Considérés en eux-mêmes on ne peut pas y déceler le développement d'une énergie spécifique, parce qu'ils constituent essentiellement une dépense d'énergie neuro-musculaire. Inutile de discuter ce surrogat du parallélisme psychophysique, car les expressions utilisées par Solvay contiennent déjà en elles-mêmes suffisamment de confusions. La même dépense d'énergie, dit-il, peut donner lieu à des oeuvres de « valeur » (!) différente. Et pourtant ces phénomènes doivent (par ordre de qui ? demande Weber) être mesurables et s'intégrer dans des formules, du fait qu'ils jouent un rôle important en sociologie et que celle-ci est un cas particulier des manifestations énergétiques. Évidemment on ne peut les mesurer eux-mêmes ni non plus l'énergie concomitante, mais leurs effets. Que valent toutes ces explications ? Rien d'autre que d'amusants jeux de farfadets. Comment, en effet, mesurer l'effet comparé qu'est la Madone de la chapelle Sixtine et une oeuvre du style de Saint-Sulpice ? Ce que Solvay appelle effet, n'est-ce point un autre terme pour valeur ? La fin normale de l'effort cérébral, dit-il encore, consiste chez un individu normal et par conséquent aussi (!) chez une collectivité normale en la conservation de soi, c'est-à-dire en la protection contre certaines nocivités physiques et morales (!). En conséquence (!) l'effet normal de l'effort cérébral constitue toujours (!) une amélioration du rendement énergétique, aussi bien chez un génie que chez un illettré. Point n'est besoin de relever tous les jugements de valeur qu'on présente ainsi sous une forme apparemment scientifique. Par bonheur, Solvay s'interdit de parler de la méthode propre à mesurer toutes ces valeurs physio-énergétiques, psycho-

⁶⁸ Max Weber, *op. cit.*, p. 404.

nergétiques et socio-énergétiques, sous prétexte que cette question n'est pas de son ressort. Sans entrer dans les autres détails concernant l'économie, retenons la conclusion de Weber : à quel ordre d'idées appartiennent toutes ces notions d'« évaluation », de « productivisme », de « comptabilisme », etc. ? A celui des jugements de valeur ou à celui des faits empiriquement constatables ? Sous prétexte d'édifier une sociologie positive, Solvay ouvre les portes au normativisme et à la confusion, tout à fait dans la ligne de la pensée utopique classique en France. Voilà pour la longue note.

À son tour Ostwald a éprouvé le besoin de dissenter sur les sciences humaines, il est vrai avec un peu plus de bon sens que Solvay. Cependant, il commet comme Mach la faute

1) d'absoluer du point de vue logique des formes d'abstractions propres à la méthode naturaliste pour en faire le critère de la pensée scientifique en général,

2) de taxer les formes de pensée hétérogènes, propres à d'autres disciplines, d'imperfections et d'idées rétrogrades, parce qu'elles ne rendent pas les services qu'en raison de leur fin elles ne peuvent pas rendre,

3) de faire artificiellement de la presque totalité du devenir un ensemble de cas spéciaux de relations énergétiques et

4) de pousser la passion de maîtriser intellectuellement les objets grâce à ses moyens conceptuels personnels jusqu'à y inclure la sphère du devoir-être, ce qui l'amène à déduire, au nom d'un patriotisme de clocher, les étalons de valeur des seuls faits de sa propre spécialité. Il est vrai, le climat actuel va dans le sens de la dénégation de l'image de l'univers propre à une science en une conception générale du monde. On le constate à propos du darwinisme, mais aussi de l'antidarwinisme qui va jusqu'à détourner la science dans le sens du pacifisme. Ici on croit pouvoir déduire de la science des impératifs individualistes, là des impératifs altruistes de caractère plus ou moins socialiste. En raison de l'importance énorme de la chimie aussi bien du point de vue scientifique que technique, l'ouvrage d'Ostwald offre dans l'esprit du scientisme la souveraineté aux idéaux technologiques.

On n'a aucune peine à déceler dans l'ouvrage d'Ostwald l'influence de Quételet et d'Auguste Comte, pour autant qu'il espère pouvoir élaborer comme eux une méthode « exacte » de la sociologie, dans une direction assez proche de celle de l'Institut de sociologie de Bruxelles, fondé par Solvay, auquel l'ouvrage est d'ailleurs dédié. En particulier Ostwald admet au moins implicitement la hiérarchie des sciences d'Auguste Comte que Weber qualifie de « schéma étranger à la vie, construit par un grandiose pédant qui n'a pas compris que les sciences poursuivent des buts extrêmement divers, chacune d'elles se fondant sur des aspects détermi-

nés de l'expérience courante immédiate pour sublimer et élaborer le contenu de ce savoir non scientifique sous des points de vue totalement différents et entièrement autonomes » ⁶⁹. Il va de soi que l'autonomie des diverses sciences ne les empêche nullement de se croiser en l'un ou l'autre point, de s'épauler réciproquement pour se séparer sur d'autres principes, chacune gardant son indépendance aussi bien au niveau de la méthode qu'à celui des problèmes qu'elle a à résoudre. Il n'y a pas de subordination d'une science à l'autre, c'est-à-dire la psychologie ne dépend pas plus de la biologie que l'économie politique de la psychologie ou de toute autre science. Chacune de ces disciplines est adulte et les résultats qu'elle obtient valent en vertu des présuppositions qui sont propres à chacune d'elles et non en raison d'autres qui lui sont étrangères. La croyance en une hiérarchie des sciences n'est qu'une dogmatique de la science en général. Il ne faut donc pas s'étonner quand on lit sous la plume d'Ostwald une phrase aussi confuse que la suivante: «Il est possible de concevoir la pensée comme aspatiale, bien qu'elle ne puisse être en dehors du temps et de l'énergie, tout en restant subjective. »

Nous nous contenterons ici de résumer très grossièrement la thèse d'Ostwald que Weber analyse en détail en prenant un à un les différents chapitres de l'ouvrage. Elle se réduit à ceci : tout ce que nous savons du monde se laisse exprimer en termes d'énergie, jusqu'aux changements de la civilisation et aux phénomènes de la culture qui ne seraient que des conséquences de la découverte de nouveaux rapports énergétiques ou bien de l'exploitation nouvelle de rapports connus. Bref, le développement du monde et de la vie humaine serait lui aussi soumis en gros au deuxième principe de l'énergétique. L'un après l'autre les divers chapitres de l'ouvrage d'Ostwald exposent l'action de l'énergie dans les différents domaines, depuis la zoologie jusqu'à la politique en passant par l'économie, le droit, la pédagogie et l'art. Weber suit pas à pas tous ces développements, soit pour leur nier toute valeur pour la sociologie, par exemple celui qu'Ostwald consacre à la différence entre instrument et machine, soit pour souligner les exagérations ou au contraire les simplifications, soit pour découvrir un manque d'information et l'incompétence de l'auteur qui tranche avec désinvolture de questions relevant des disciplines qui lui sont étrangères. Il nous suffit ici de dégager les grandes lignes de la critique faite par Weber, lorsqu'elle nous apporte quelques indications sur sa propre doctrine méthodologique.

Quand Ostwald identifie le progrès avec le développement de la seule énergétique il faut remarquer qu'une proposition aussi générale n'a absolument plus rien de scientifique. Elle ne vaut pas plus que d'autres qui assimilent le progrès au développement du matérialisme, du darwinisme, de l'irénisme moral, etc. Plus les propositions de ce genre sont générales, moins elles sont scientifiques. En effet, elles se fondent non seulement sur des généralisations hâtives, mais encore incontrôlables, par exemple lorsque Ostwald voit un parallèle entre la dépense d'énergie et les frais ou dépenses d'ordre économique. Il y a certainement beau-

⁶⁹ Max Weber, *op.cit.* pp. 412-413.

coup plus de scientificité dans une description précise et documentée d'un événement historique isolé, faite sur la base d'une recherche critique, que dans les généralisations de l'énergétisme. On ne peut que hocher la tête lorsqu'un chimiste, pourtant habitué par son travail de spécialiste au maniement de concepts précis et rigoureux, se contente des notions les plus vagues et des formules les plus inconsistantes dans la discussion de problèmes d'autres sciences.

Plus spacieuse encore est l'intempérance intellectuelle qui prétend tirer de propositions scientifiques des jugements de valeur, alors qu'elle ne fait qu'insinuer les convictions personnelles du savant. Il en est ainsi lorsque Ostwald étudie le développement énergétique des armes pour affirmer, à la suite d'un raisonnement sophistique, qu'énergétisme et pacifisme vont de pair. Les passages consacrés à l'art frisent le ridicule, car, si l'on poussait jusqu'à leurs conséquences extrêmes les conceptions esthétiques d'Ostwald, il faudrait admettre que le plus beau tableau serait celui qui représente une explosion ou une bataille navale. C'est qu'il n'a pas su faire la distinction entre art et technique. La sculpture d'une table exige une masse d'énergies d'ordre cinétique, chimique, etc., que la table achevée est incapable de restituer, et si on la mesure à l'échelle énergétique, elle ne représente pas plus de calories qu'un monceau de bois de même grandeur. Tout homme d'esprit laïque (ce qui ne signifie pas la même chose qu'esprit scientifique) peut accepter les développements d'Ostwald sur la pédagogie, conçue comme éducatrice de la liberté de pensée et de conviction. Mais encore faut-il tirer les conséquences de l'assimilation de la « formation du caractère » au « développement des qualités sociales » qui se trouve assimilé à son tour aux « qualités énergétiques techniquement utiles », car tout apôtre de l'ordre fondé sur des idéaux technologiques devrait savoir que cette doctrine prêche finalement la soumission et l'adaptation aux rapports sociaux de la puissance instituée. De toute manière la liberté de pensée n'est pas un idéal technologique qu'on pourrait fonder énergétiquement.

Est-il vrai enfin que le critère de la pensée scientifique est la domination pratique du monde extérieur ? « Ce n'est pas tout à fait un hasard si les véritables fondateurs de l'esprit scientifique des sciences modernes furent non point Bacon, cet ancêtre de la conception technologique de la science, mais des penseurs d'un tout autre bord. Ce que l'on appelle de nos jours : “ Recherche de la vérité scientifique pour elle-même ”, Swammerdam l'exprimait dans le langage de son temps : “ Fournir la preuve de la sagesse divine par l'anatomie d'un pou ”. Et, finalement, le bon Dieu n'a pas si mal fonctionné à cette époque comme principe heuristique. D'un autre côté il faut reconnaître que ce furent et ce sont encore des intérêts économiques qui donnèrent et donnent l'impulsion à des sciences comme la chimie (et bien d'autres sciences de la nature). S'ensuit-il cependant qu'il faudrait voir de nos jours dans cet agent technique effectivement important pour la chimie, le “ sens ” du travail scientifique comme il en a été autrefois de Dieu et de sa gloire ? Dans ce cas, j'aimerais encore mieux ce dernier » ⁷⁰.

⁷⁰ Max Weber, *op.cit.* p. 423.

Certes, on ne peut qu'approuver Ostwald lorsqu'il demande qu'on prête la plus grande attention à l'application de la loi de l'énergie aux phénomènes sociaux, mais non lorsqu'il fait de l'énergétique le fondement exclusif de la sociologie ou d'une autre discipline. Seuls les résultats concrets de la chimie et de la biologie peuvent devenir, là où la chose semble utile, d'un très grand intérêt pour les spécialistes des sciences humaines, mais non pas des généralisations incontrôlables de l'énergétisme et autres doctrines de ce genre. Ce n'est pas parce que l'économie ou la sociologie utilisent ici ou là des concepts empruntés à la physique ou à la chimie qu'on est en droit de tirer la conclusion qu'il est possible de fonder telle ou telle science humaine sur un principe des sciences de la nature. On peut admettre qu'avec cet ouvrage Ostwald n'a fait qu'un faux pas. Il n'en reste pas moins vrai que la superbe avec laquelle certains théoriciens des sciences de la nature traitent le travail accompli dans les disciplines historiques ou autres est profondément ridicule. Mais surtout on ne saurait accepter qu'en raison de la portée causale indiscutable de l'énergie on élève l'énergétisme au rang de méthode scientifique universelle. Pas plus qu'un spécialiste de l'économie, de l'histoire ou de la sociologie n'a à prescrire au physicien ou au chimiste la méthode à suivre ou les points de vue sous lesquels il doit examiner les problèmes de sa discipline, les spécialistes des sciences de la nature n'ont à imposer leur conception de la science, élevée au rang de conception du monde, aux économistes ou aux sociologues. Collaboration ne signifie pas subordination. Le bien commun de tous les savants est la science, mais sans la liberté dans la recherche elle ne se développe ni ne fructifie.

*
* *

Cette introduction n'ayant d'autre but que d'être utile, c'est-à-dire faire mieux connaître les textes non traduits de Weber afin que le lecteur puisse se faire une idée aussi complète que possible de sa méthodologie, nous nous sommes abstenu de faire la part de la force et de la faiblesse de ces diverses études. Un travail de ce genre exigerait au préalable qu'on établisse les correspondances entre les principaux thèmes weberiens : l'idéaltype, la causalité adéquate, le rapport aux valeurs, la possibilité objective, la compréhension, la neutralité axiologique, etc. A tour de rôle les commentateurs tiennent pour essentiel l'un de ces thèmes de préférence aux autres, parce qu'il commanderait l'ensemble du système. Peut-être aucun d'eux n'exerce-t-il réellement une primauté, car pour peu que l'on mette la méthodologie de Weber en correspondance avec sa philosophie de l'antagonisme des valeurs et des points de vue possibles, on verrait que méthodologiquement on ne saurait privilégier aucune direction. Il faudrait en second lieu confronter la théorie et la pratique en vue d'éprouver l'efficacité de cette conception de la méthode à la lumière des résultats obtenus par Weber et éventuellement découvrir les infidélités du savant à l'égard du philosophe et inversement. Il faudrait enfin situer cette méthodologie dans le contexte intellectuel de l'époque, mettre au jour

les concordances avec la philosophie de Windelband, de Simmel et d'autres, mais aussi les refus, établir les comparaisons nécessaires avec celle de Rickert. Ces influences sont connues, bien qu'elles n'aient pas fait jusqu'à présent l'objet d'une analyse d'ensemble. Peut-être conviendrait-il également de confronter la pensée de Weber et celle de Husserl, le premier ayant signalé lui-même certaines analogies avec la phénoménologie, au contraire de Husserl qui ne citait presque jamais les contemporains auxquels il faisait des emprunts. Cette comparaison serait également intéressante à un autre point de vue, plus général. En effet, Husserl et Weber furent les principaux adversaires du naturalisme, du psychologisme et de l'historicisme qui régnaient à cette époque dans les sciences humaines en Allemagne.

Sans entrer dans tous ces détails il est néanmoins possible de marquer au moins sommairement l'originalité de la méthodologie wébérienne : sa théorie de la connaissance (pour autant que cette expression convienne) est un refus de toute systématisation, non pas seulement au niveau de l'affirmation et de l'aveu comme chez beaucoup d'autres théoriciens, mais surtout à celui de la pratique même du savant. De la lecture de ses oeuvres on retire bien sûr l'impression d'une richesse extraordinaire de l'information et d'une densité pénétrante de la réflexion, mais aussi celle d'un éparpillement, d'une dispersion qui n'a jamais éprouvé le besoin, ne serait-ce qu'une seule fois, de se donner un centre ou un foyer. Les problèmes et les thèmes se juxtaposent comme les articles et les ouvrages, sans aucune espèce de subordination, tellement Weber était convaincu de l'inutilité d'un tel travail (pour lui-même), puisqu'à son avis rien ne nous permet d'espérer que l'homme pourrait épuiser un jour tous les points de vue et mises en relation possibles. Rien n'est plus significatif à cet égard que sa conception de l'idéaltype. Il n'existe pas de construction de ce genre qui pourrait prétendre être définitive, c'est-à-dire il n'y a pas d'idéaltype modèle de l'artisanat, ni d'un type d'économie déterminé, ni du protestantisme, ni du pouvoir, mais le savant peut en construire autant qu'il veut, suivant les nécessités de la recherche. Cela veut dire qu'il n'y a pas seulement autant d'idéaltypes que de situations historiques, de mouvements d'idées ou d'activités humaines particulières, mais encore chacune de ces situations et activités se laisse comprendre par une multiplicité de constructions de ce genre, qui sont toutes valables si elles aident le savant à mieux expliquer les aspects d'un phénomène. Au niveau de l'historiographie l'histoire n'est plus rien d'autre qu'une dissémination infinie d'éclats de pensées.

Il est clair que de ce point de vue Weber occupe une place à part aussi bien dans le développement de la sociologie que dans, celui de la théorie de la science en général. En sociologie il a été l'adversaire de la conception systématique de Comte dont l'influence fut déterminante sur les sociologues de tous les pays, même sur ceux qui ne se réclamaient pas expressément de lui, pour autant qu'ils essayaient ou essaient tous d'élaborer un système, de coordonner et de subordonner les concepts et les phénomènes sociaux au sein de dualités comme celle de la communauté et de la société ou bien d'une vision solidariste du monde, ou encore d'une explication des phénomènes à partir d'un principe religieux; économique,

militaire, etc., ou plus généralement enfin au sein d'une conception du monde. En épistémologie il reste le protagoniste d'une théorie pour ainsi dire non philosophique de la science et de la connaissance, si on entend par philosophie une réflexion cohérente sur le monde ou sur un aspect particulier de la vie humaine à partir d'une intuition originaire. Pour Weber la liberté de choix du savant est dans son ordre aussi entière que celle de l'homme politique, sans qu'il y ait plus de chances de pouvoir la subordonner à une prétendue fin ultime de la connaissance que de l'autre côté à une prétendue fin ultime de la société. En dépit de toute la différence qu'il établit entre connaissance et action, fait et valeur, sa vision de la science est à l'image de celle qu'il se fait de la politique. A tous les niveaux on rencontre ce que Raymond Aron appelle l'« anarchie » des choix ⁷¹.

C'est dire que son épistémologie est inséparable de sa théorie de l'action. D'un côté la dualité de la volonté et de la connaissance est insurmontable; ce sont deux sphères de la vie humaine dont aucune n'est supérieure à l'autre; de même l'une ne saurait fixer la règle de conduite à l'autre. D'un autre côté, elles offrent en dépit de leur distinction radicale la même représentation du monde caractérisée par la diversité infinie. Aucune n'est achevée et selon toute probabilité ne s'achèvera jamais. Chacune contribue également à faire notre destin. Rien ne serait donc plus faux que de croire que les progrès de la science pourraient transformer la nature de l'action. Certes, la technique scientifique est le ferment de la rationalisation croissante dont nous sommes les témoins, elle a désenchanté notre monde, mais nullement au détriment de l'irrationnel. Il n'est pas vrai que la multiplication des lois scientifiques, juridiques, politiques et autres ait diminué en quoi que ce soit l'irrationalité des prises de position évaluatives et des décisions, attachée autrefois à la tradition. Elle conserve son empire dans un système légal. Les problèmes ont seulement été déplacés, non pas résolus. Science et action peuvent collaborer sur de nombreux points, mais à tout instant le conflit peut surgir. Tout ce que l'on peut demander à l'homme, c'est d'être capable d'accorder la lucidité et le courage, et encore cet accord reste-t-il purement individuel et personnel, en dépit des répercussions les plus formidables de la politique et de la science, par exemple sous la forme de l'alliance du progrès et de la masse, sur la collectivité.

Peut-on définir dans ces conditions la philosophie de Weber comme relativiste ? Bien que l'une ou l'autre de ses déclarations puissent donner crédit à cette interprétation, il a en général refusé cette étiquette, pour autant qu'il estimait que le libre choix de la volonté était en mesure de ramasser les éclats de l'histoire ou du moins un certain nombre d'entre eux en une action consciente d'un but précis au service d'une fin plus ou moins générale. Certes, les antinomies restent des antinomies, mais elles deviennent force de l'homme quand celui-ci réussit à les joindre dans un même mouvement de la pensée et de l'action, dans le respect de leur distinction et non dans la confusion. Si relativisme il y a, ce n'est pas celui de l'éclectisme, car Weber, tout en reconnaissant la nécessité des compromis en cer-

⁷¹ Raymond ARON, *La philosophie critique de l'histoire*, 2e édit., Paris 1950, p.272.

taines circonstances, refusait d'amalgamer dans une vision de dilettante des pensées d'origine diverse et hétérogène. Si relativisme il y a, ce n'est pas non plus celui du personnalisme pluraliste, cette philosophie de carrefour en attente des problèmes en provenance de toutes les directions de la pensée. Il n'avait pas le goût de l'esprit déchiré par des cas de conscience singuliers. Au contraire, quelque temps avant sa mort il avait prédit la dégénérescence des milieux intellectuels allemands qui, sous la république de Weimar, mineront au nom du pluralisme la volonté politique du pays et jetteront l'Allemagne dans l'aventure. Non seulement il avait parfaitement conscience de l'inanité d'une philosophie des valeurs qui renonce au choix (puisque une philosophie qui accueille toute chose comme également valable pour l'action n'est plus une philosophie des valeurs : elle est de l'indifférence élégante), mais encore de la déchéance inévitable d'une telle pensée, du fait que d'autres lui imposeront les choix qu'elle refuse de faire, puisque avec la décision la violence s'introduit dans le monde. Autant Weber a voulu que la pensée reste toujours ouverte au niveau du savoir, autant il a exigé qu'elle se ferme dans l'action par la responsabilité et la résolution. Cela veut dire que l'arbitraire du choix règne au niveau des fins et non à celui des moyens, parce que d'eux seuls et de leurs conséquences nous pouvons être responsables. S'il n'y a aucune raison rationnelle de préférer une fin à une autre, il y en a de préférer un moyen à d'autres. C'est aussi à ce stade que la volonté est capable de briser la rationalité du déterminisme et la science de mettre un frein aux mouvements irrationnels.

Si la notion de relativisme vient sous la plume du commentateur de la *Wissenschaftslehre*, c'est parce que Weber, qui a tant insisté sur la conscience des conséquences, a dédaigné de tirer les conséquences de sa propre position. Or, dès qu'on s'interroge sur les conséquences logiques d'une attitude pratique ou d'une affirmation théorique, on met inévitablement le pied dans un système. Le fait est que Weber n'a envisagé ni les conséquences d'une méthode procédant par idéaltypes ni celle d'une position évaluative sur la base de l'instantanéité de la décision. Dans la mesure même où il a éparpillé les idéaltypes dans le champ de la connaissance, il a dispersé les valeurs dans celui de l'action. D'où une philosophie que l'on pourrait appeler perspectiviste, qu'on reconnaît en particulier au fait que sans cesse il a employé les notions de *Standpunkt*, *Gesichtspunkt*, *Ansatzpunkt*, *Angriffspunkt*, *Blickpunkt*, *Wertpunkt*, etc., qui ne sont que les succédanés de son refus de la métaphysique ⁷². Plus exactement Weber a cru pouvoir substituer à

⁷² Cet aspect de sa pensée a été mis en évidence de façon très suggestive par C. Schmitt, *Die Tyrannei der Werte*, mai hors commerce, 1960. Il est à remarquer que Weber avait de son vivant beaucoup plus d'amis que d'élèves. En effet, si de nombreux universitaires allemands se font un honneur d'avoir suivi les cours de Weber, il n'y a pas eu à proprement parler d'école wébérienne comme il y a une école positiviste, marxiste, phénoménologique, etc. Même de nos jours il n'y a pas, quoi qu'on en dise, de « véritables » wébériens. Cela tient certainement au caractère non systématique de sa pensée qui est beaucoup plus un prétexte à interrogation et à réflexion qu'une doctrine pouvant donner lieu à une lutte entre orthodoxes et hétérodoxes. L'influence qu'il continue à exercer plus que jamais n'est pas celle d'un maître, mais d'un héros de légende de la pensée.

l'interrogation métaphysique l'héroïsme personnel de l'homme résolu à subir sans cesse l'épreuve de l'inachevé.

Qu'il me soit permis au terme de cette introduction de remercier M. Henri Adrian de tous ses précieux conseils et suggestions lors de la traduction de certains passages difficiles ou équivoques.

Premier essai ⁷³

L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales

**Par Max Weber
[1904]**

[Retour à la table des matières](#)

⁷³ Les appels de notes avec des lettres en minuscules (a, b, c...) sont celles de Max Weber, les autres, en chiffres arabes, entre parenthèses, avec hyperliens (1, 2, 3), sont celles du traducteur. Nous avons regroupé les notes du traducteurs à la fin de chacun des essais JMT.

La première question ^{*} par laquelle on accueille d'ordinaire chez nous la parution d'une revue de science sociale et surtout de politique sociale [147], ou encore un changement dans son comité de rédaction, est la suivante : quelle est sa « tendance » (2) ? Nous non plus, nous ne saurions nous dérober à cette question. Aussi, à la suite des remarques exposées dans la *Présentation* (3), convient-il d'ouvrir ici un débat sur le problème des principes. Nous aurons- ainsi l'occasion de mettre en lumière, en de multiples directions, ce qui, à notre avis, constitue l'originalité du travail « scientifique » en général dans les sciences sociales. Cela peut être utile, sinon au spécialiste, du moins à maint lecteur peu familiarisé avec la pratique du travail scientifique, bien qu'il s'agisse ou, plutôt, précisément parce qu'il s'agit de « choses évidentes ».

En plus de l'accroissement de nos connaissances dans l'ordre des « conditions sociales de tous les pays », donc des *faits* de la vie sociale, *l'Archiv*, depuis qu'il existe, s'est donné explicitement pour but d'éduquer aussi le jugement à porter sur les *problèmes pratiques* de la vie sociale, et de ce fait - dans la mesure à vrai dire bien modeste où l'on peut exiger un tel but de savants en tant qu'ils sont des hommes privés - de faire la critique du travail politico-social pratique, jusques et y compris celui des organes législateurs. Toutefois, dès l'origine, *l'Archiv* tenu à être une revue exclusivement scientifique, à ne travailler qu'avec les moyens de la recherche scientifique. Le premier problème qui se pose est donc le suivant :

* Dans la première section de cette étude où l'on parle expressément au nom de la rédaction et où l'on fixe les tâches de *l'Archiv*, il ne s'agit évidemment pas des opinions privées de l'auteur de cet article, mais au contraire de déclarations qui ont été approuvées explicitement par le comité de rédaction. En ce qui concerne la deuxième section, la responsabilité pour la forme et le fond incombe uniquement à l'auteur de ces pages.

L'Archiv ne glissera jamais dans l'ornière des opinions d'une école déterminée. On en trouvera la garantie dans le fait que les points de vue non seulement des collaborateurs, mais aussi des membres du comité de rédaction ne sont en aucune façon identiques, même en ce qui concerne les questions de méthode. D'un autre côté cependant, l'accord sur certaines conceptions fondamentales a été la présupposition commune des membres de la rédaction qui ont pris en charge la revue. Cet accord porte spécialement sur l'appréciation de la valeur de la connaissance théorique sous certains points de vue « unilatéraux » ainsi que sur l'exigence d'une construction de concepts rigoureux et d'une séparation stricte entre savoir empirique et jugement de valeur, telle qu'elle est préconisée ici -naturellement sans aucune prétention d'apporter quoi que soit de « neuf ».

L'étendue considérable de la discussion (*sub II*) et la répétition fréquente de la même idée sont exclusivement au service d'un même but : obtenir par ces explications le maximum possible de compréhension commune. A cet effet, nous avons passablement négligé - pas trop, espérons-le - la précision de l'expression et pour la même raison nous avons complètement abandonné l'idée d'une recherche systématique au profit d'une succession de quelques points de vue méthodologiques. Sinon nous aurions été amené à soulever une multitude de problèmes épistémologiques qui sont, en partie, beaucoup plus profonds que ceux que nous avons évoqués. Il ne s'agit pas ici de faire de la logique, mais d'utiliser à notre profit certains résultats de la logique moderne, pas plus qu'il ne s'agit de résoudre des problèmes, mais d'exposer clairement leur signification au profane. Quiconque connaît les travaux des logiciens modernes - je ne cite que ceux de Windelband, de Simmel, et, pour notre propre but, spécialement ceux de Heinrich Rickert - remarquera tout de suite que pour tout ce qui est essentiel nous leur avons emboîté le pas (1).

comment ce but se laisse-t-il concilier en principe avec cette limitation à des moyens purement scientifiques ? Lorsque *l'Archiv* permet à ses collaborateurs de juger dans ses colonnes des mesures législatives et administratives ou des propositions pratiques en faveur de telles mesures, que signifie cela ? Quelles sont les normes de ces jugements ? Quelle est la validité des jugements de valeur que formule celui qui se pose ainsi en juge ou qu'allègue l'écrivain qui en fait le fondement des propositions pratiques qu'il recommande ? En quel sens se maintiennent-ils encore sur le terrain de la discussion scientifique, puisqu'il faut chercher la caractéristique de la connaissance scientifique dans la validité « objective » de ses résultats considérés comme des *vérités* ? Dans la première partie nous exposerons notre point de vue sur cette question pour pouvoir répondre dans la seconde à une autre, plus large - en quel sens y a-t-il des « vérités objectivement valables » dans le domaine de la vie culturelle *en général* - question que l'on ne saurait éluder, vu le changement constant et la lutte ardente [148] concernant les problèmes en apparence les plus élémentaires de notre discipline, sa méthode de travail, sa manière de former ses concepts et la validité de ceux-ci (4). Nous ne nous proposons pas ici d'apporter des solutions, mais de présenter les problèmes - notamment ceux auxquels notre revue doit accorder son attention pour satisfaire aux exigences de son oeuvre passée et future.

I

[Retour à la table des matières](#)

Nous savons tous que la science qui est la nôtre, de même que - à l'exception peut-être de l'histoire politique - toutes les sciences qui ont pour objet des institutions et des événements culturels humains, sont issues historiquement de considérations *Pratiques*. Élaborer des jugements de valeur sur certaines mesures de politique économique, tel fut le but immédiat et, au départ, unique de notre discipline. Elle a été une « technique » à peu près au sens où les disciplines cliniques des sciences médicales le sont. Or, on sait comment cette situation s'est modifiée petit à petit, sans que l'on ait cependant réussi à établir une séparation *de principe* entre la connaissance de l'« étant » [Seeinde] et celle du « devant-être » [Seinsollende]. Une double opinion fit échec à cette distinction. Tout d'abord celle qui conçoit que des lois immuablement identiques régiraient les phénomènes économiques et puis celle qui croit qu'un principe univoque du développement les régirait et que, en conséquence, dans le premier cas, - le *devant-être* se confondrait avec l'*étant* immuable, - dans le second cas - avec le *devenant* [Werdende] inéluctable. Avec l'éveil du sens historique prévalut dans notre science une combinaison d'évolutionnisme éthique et de relativisme historique qui essaya de dépouiller les normes éthiques de leur caractère formel, de déterminer le *contenu* de la sphère de l'« éthique » en y introduisant l'ensemble des valeurs culturelles et d'élever ainsi l'économie politique à la dignité d'une « science éthique » fondée sur des bases empiriques (5). En marquant l'ensemble des divers idéaux culturels possi-

bles du sceau de l' « éthique », on ne réussit qu'à laisser s'évanouir la dignité spécifique des impératifs éthiques sans gagner quoi que ce soit pour la « validité objective » de ces idéaux. Malgré tout, nous pouvons et nous devons éviter ici une discussion de principes : nous nous en tenons simplement [149] au fait que, aujourd'hui encore, l'idée confuse que l'économie politique élabore et doit élaborer des jugements de valeur à partir d'une « conception du monde » économique n'est pas encore abandonnée et, on le comprend aisément, reste tout particulièrement familière aux praticiens.

Nous voudrions affirmer d'emblée que notre revue, représentante d'une science empirique, doit rejeter *en principe* ce point de vue. En effet, nous ne pensons pas que le rôle d'une science de l'expérience puisse jamais consister en une découverte de normes et d'idéaux à caractère impératif d'où l'on pourrait déduire des recettes pour la pratique.

Quelle est la conséquence de cette position ? Il ne s'ensuit nullement qu'il faille en général soustraire les jugements de valeur à la discussion scientifique, du fait qu'ils s'appuient en dernière analyse sur certains idéaux et qu'ils ont par là même une origine « subjective ». La pratique et le but de notre revue ne pourraient que désavouer sans cesse une telle attitude. La critique ne s'arrête pas devant les jugements de valeur. La question est plutôt celle-ci : que signifie et que vise une critique scientifique des idéaux et des jugements de valeur ? Cela exige un examen plus approfondi.

Toute analyse réflexive [*denkende Besinnung*] concernant les éléments ultimes de l'activité humaine raisonnable est tout d'abord liée aux catégories de la « fin » et des « moyens ». Nous désirons quelque chose *in concreto* soit en vertu de sa « valeur propre » soit comme moyen au service de ce que nous voulons en dernier ressort. Ce qui est avant tout accessible immédiatement à l'examen scientifique, c'est la question de la conformité [*Geeignetheit*] des moyens quand le but est donné. Puisque nous sommes en mesure d'établir de façon valable (chaque fois dans les limites de notre savoir) *quels* sont les moyens propres ou non à conduire au but que nous nous représentons, nous pouvons aussi par cette voie peser les chances que nous avons d'atteindre en général un but déterminé à la faveur des moyens déterminés qui sont à notre disposition. Partant, sur la base de la situation historique, nous pouvons chaque fois critiquer indirectement l'intention comme pratiquement raisonnable ou déraisonnable suivant les conditions données. De plus, quand il semble qu'il est possible d'atteindre le but qu'on se représente, bien entendu toujours dans les limites de notre savoir, nous pouvons déterminer, outre la réalisation éventuelle du but visé, les *conséquences* que pourrait entraîner l'emploi des moyens indispensables, puisque [150] tout se tient dans le devenir. Nous donnons ainsi à celui qui agit la possibilité de mettre en balance [*abwägen*] les conséquences voulues et les conséquences non voulues de son activité et de répondre en même temps à la question : que coûte [*was kostet*] la réalisation du but désiré relativement aux sacrifices prévisibles d'autres valeurs ? Puisque dans

la très grande majorité des cas tout but que l'on poursuit « coûte » ou du moins peut coûter quelque chose en ce sens, personne ne peut éviter de mettre en balance le but et les conséquences de son activité, pour peu qu'il agisse avec la conscience de ses responsabilités. Une des fonctions essentielles de la critique *technique* que nous avons considérée jusqu'à présent consiste donc à rendre possible cette confrontation.. Toutefois incliner cette confrontation jusqu'à la décision, cela n'est plus une tâche possible de la science, mais de l'homme doué de volonté : c'est lui seul qui. délibère et qui choisit entre les valeurs en cause, en conscience et selon sa propre conception du monde. La science peut l'aider à se rendre compte que toute activité et, bien entendu aussi, suivant les circonstances, l'inaction, signifient par leurs conséquences une prise de position en faveur de certaines valeurs et par là même en règle générale -bien qu'on l'oublie volontiers de nos jours - *contre d'autres valeurs*. Faire le choix, cela est donc son affaire (6).

Nous pouvons encore lui apporter autre chose pour sa décision : la connaissance de *l'importance* de ce qu'il veut. Nous pouvons lui apprendre quels sont l'enchaînement et la portée des fins qu'il se propose d'atteindre et entre lesquelles il choisit, en commençant par lui indiquer et par développer de façon logiquement correcte quelles sont les « idées » qui sont ou peuvent être à la base de son but concret. Car il va de soi qu'une des tâches les plus- essentielles de toute science de la vie culturelle humaine est d'ouvrir la compréhension intellectuelle aux « idées » pour lesquelles les hommes ont lutté et continuent de lutter soit en réalité soit en apparence. Cela ne dépasse pas les limites d'une science qui aspire à un « ordre raisonné de la réalité empirique », pas plus que les moyens qui servent à l'interprétation de valeurs spirituelles sont des « inductions » au sens courant du terme. En tout état de cause, cette tâche se situe, au moins en partie, hors du cadre de la science proprement économique en tant qu'elle obéit à la spécialisation usuelle qui résulte de la division du travail; ce sont plutôt [151] des tâches de la *Philosophie sociale*. Néanmoins, la force historique des idées a, été et reste encore si considérable pour le développement de la vie sociale que notre revue ne se dérobera jamais devant ce problème, mais inscrira son étude au nombre de ses tâches les plus importantes.

Toutefois, la méthode scientifique de traiter les jugements de valeur ne saurait pas seulement se borner à comprendre, [*verstehen*] et à faire revivre [*nacherleben*] les buts voulus et les idéaux qui leur servent de fondements, elle se propose de nous apprendre également à porter un jugement « critique » sur eux. Cette critique ne peut avoir, à vrai dire, qu'un caractère dialectique, ce qui veut dire qu'elle ne peut être qu'un jugement logico-formel sur la matière contenue dans les jugements de valeur et les idées données historiquement; elle ne saurait être qu'un contrôle des idéaux d'après le postulat de la *non-contradiction* interne du voulu (7). En se fixant ce but, elle peut aider l'homme de volonté à prendre conscience lui-même à la fois des axiomes ultimes qui forment la base du contenu de son vouloir et des étalons de valeur [*Wertmaßstäbe*] dont il part inconsciemment ou bien dont il devrait partir pour être conséquent. Aider l'individu à *prendre cons-*

science de ces étalons ultimes qui se manifestent dans le jugement de valeur concret, voilà finalement la dernière chose que la critique peut accomplir sans s'égarer dans la sphère des spéculations. Quant à savoir si le sujet *doit* accepter ces étalons ultimes, cela est son affaire propre, c'est une question qui est du ressort de son vouloir et de sa conscience, non de celui du savoir empirique.

Une science empirique ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il *doit* faire, mais seulement ce qu'il *peut* et - le cas échéant - ce qu'il *veut* faire. Il est exact que dans le domaine de notre discipline les conceptions personnelles du monde interviennent habituellement sans arrêt dans l'argumentation scientifique et qu'elles la troublent sans cesse, qu'elles conduisent à évaluer diversement le poids de cette argumentation, y compris dans la sphère de la découverte des relations causales simples, selon que le résultat augmente ou diminue les chances des idéaux personnels, ce qui veut dire la possibilité de vouloir une chose déterminée. Sous ce rapport les éditeurs et les collaborateurs de cette revue ne s'estimeront certainement pas « étrangers à ce qui est humain ». Cependant, il y a loin de cet aveu de faiblesse humaine à la croyance en une science « éthique » de l'économie politique qui aurait à tirer de sa matière des idéaux ou encore [152] des normes concrètes par l'application d'impératifs éthiques généraux. Il est également exact que les éléments les plus intimes de la « personnalité », les suprêmes et ultimes jugements de valeur qui déterminent notre action et donnent un sens et une importance à notre vie, nous les ressentons justement comme quelque chose qui est « objectivement » d'un grand prix [*Wertvolles*]. En effet, nous ne réussissons à nous en faire les défenseurs que s'ils nous apparaissent comme valables parce qu'ils découlent de nos valeurs vitales suprêmes et qu'ils se développent dans la lutte contre les résistances que nous rencontrons au cours de notre existence. Sans nul doute, la dignité de la « personnalité » réside dans le fait qu'il existe des valeurs auxquelles elle rapporte sa propre existence et, si jamais dans le cas particulier ces valeurs se situaient exclusivement à *l'intérieur*, de la sphère de l'individualité personnelle, le fait de « se dépenser » [*Sichausleben*] en faveur des intérêts auxquels elle assigne *l'autorité de valeurs* devient alors l'idée à laquelle elle se réfère. En tout cas, la tentative de se faire au dehors l'avocat de jugements de valeur ne peut vraiment avoir un sens qu'à la condition de croire à des valeurs. Cependant : porter un jugement sur la validité de cette sorte de valeurs est une affaire de foi [*Glauben*] et peut-être aussi une tâche de la pensée spéculative et de l'interprétation du sens de la vie et du monde, mais ce n'est assurément pas l'objet d'une science empirique au sens où nous entendons ici la pratiquer.

Contrairement à ce que l'on croit souvent, ce n'est pas le fait constatable par expérience de la variabilité historique et du caractère litigieux des fins ultimes qui est décisif pour la séparation entre science et foi. En effet, la connaissance des propositions les plus certaines de notre savoir théorique - par exemple celles des sciences exactes, mathématiques ou physiques - de même que l'acuité et la subtilité de notre conscience sont d'abord des produits de la culture. Et, si nous pensons spécialement aux problèmes pratiques de la politique économique et sociale (au

sens courant du terme), on voit qu'il existe de nombreux et même d'innombrables problèmes pratiques particuliers à propos desquels la discussion part de certaines fins unanimement reconnues pour *évidentes* - *songeons* par exemple aux crédits pour cas d'urgence, aux tâches concrètes de l'hygiène publique, à l'assistance aux déshérités, à des mesures telles que l'inspection du travail dans les usines, aux conseils de prud'hommes, au contrôle du travail et à une grande partie de la législation ouvrière - pour se demander uniquement, au moins apparemment, quels sont les *moyens* permettant d'atteindre [153] ces fins (8). Même si dans ces cas nous voulions prendre l'apparence de l'évidence pour la vérité - ce que la science ne saurait jamais faire impunément - et si nous voulions tenir les conflits qui surgissent au moment de toute tentative d'exécution pratique pour de pures questions techniques d'opportunité - ce qui constituerait souvent une erreur -, il ne peut nous échapper que cette apparence d'évidence des étalons axiologiques régulateurs s'évanouit sitôt que nous passons des problèmes concrets de *l'assistance* économique et sociale, relevant de la bienfaisance et de la police, à ceux de la *politique* sociale et économique. Le trait caractéristique d'un problème de *politique* sociale consiste précisément dans l'impossibilité de le résoudre sur la base de simples considérations techniques fondées sur des fins établies; au contraire on peut et l'on doit *lutter* pour ces étalons axiologiques régulateurs, vu que le problème s'enfonce dans la région des questions générales de la *civilisation*. *S'il* y a lutte, elle ne porte pas uniquement - comme on le croit volontiers de nos jours - sur les « intérêts de classe », mais aussi sur les *conceptions du monde*, encore qu'il reste tout à fait vrai naturellement que, quelle que soit la conception du Monde dont un individu se fait l'avocat, intervient d'ordinaire de façon décisive entre autres, et à coup sûr dans une très. large mesure, un degré d'affinité élective. qui lie la conception du monde à l'« intérêt de classe » - pour autant qu'on puisse employer ici cette dernière expression qui n'est univoque qu'en apparence. De toute façon, une chose est certaine : plus le problème en question est « général », ce qui veut dire en l'occurrence plus sa signification pour la culture est importante, moins il est susceptible d'une solution univoque à partir des matériaux que fournit le savoir empirique, car plus aussi interviennent les axiomes ultimes, éminemment personnels, de la foi et des idées axiologiques. Il est tout simplement naïf de la part de certains spécialistes de croire encore, à l'occasion, qu'il s'agirait pour la science sociale pratique d'établir avant tout un « principe » dont on consoliderait la validité scientifique, pour en déduire ensuite de façon univoque les normes destinées à résoudre les problèmes particuliers de la pratique.

Si nécessaires que soient dans les sciences sociales les discussions de principe sur les problèmes pratiques, c'est-à-dire si nécessaire qu'il soit de ramener à leur contenu idéal les jugements de valeur qui s'imposent à nous sans réflexion, et bien que notre revue [1541 se propose de se consacrer spécialement à ce genre de questions, il n'en reste pas moins vrai que la découverte d'un dénominateur commun [*Generalnenner*] pratique pour nos problèmes sous la forme d'un ensemble d'idéaux suprêmes universellement valables ne saurait constituer une tâche ni pour cette revue ni pour la science empirique en général : une telle tâche serait

non seulement insoluble en pratique, mais encore contradictoire en soi. Quelle que soit la manière, dont on interprète le fondement et la nature de l'obligation des impératifs éthiques, il est certain qu'on ne saurait déduire univoquement de leur caractère de normes pour l'action concrète et déterminée de l'individu, des contenus culturels [*Kulturinhalte*] obligatoires; la chose est d'autant moins possible que les contenus en question sont plus vastes. Seules les religions positives - ou plus exactement les sectes liées par des dogmes - sont capables de conférer au contenu des valeurs culturelles la dignité d'impératifs éthiques valables inconditionnellement. En dehors de ces religions, les idéaux culturels que l'individu se propose d'actualiser et les devoirs éthiques qu'il *doit* remplir ont, en principe, une dignité variable. C'est le destin d'une époque de culture qui a goûté à l'arbre de la connaissance de savoir que nous ne pouvons pas lire le *sens du* devenir mondial dans le résultat, si parfait soit-il, de l'exploration que nous en faisons, mais que nous devons être capables de le créer nous-mêmes, que les « conceptions du monde » ne peuvent jamais être le produit d'un progrès du savoir empirique et que, par conséquent, les idéaux suprêmes qui agissent le plus fortement sur nous ne s'actualisent en tout temps que dans la lutte avec d'autres idéaux qui sont aussi sacrés pour les autres que les nôtres le sont pour nous.

Seul un synchrétisme optimiste tel qu'il résulte parfois du relativisme historique et évolutionniste peut se faire illusion en théorie sur l'extrême gravité de cet état de choses ou bien en éluder en pratique les conséquences. Bien entendu, dans tel ou tel cas particulier, sur le plan objectif, il peut être tout aussi conforme au devoir de l'homme politique pratique de concilier deux opinions opposées que de prendre parti en faveur de l'une ou de l'autre. Cela n'a toutefois absolument rien à voir avec l'« objectivité » scientifique. Le « juste milieu » n'est pas le moins du monde une *vérité plus scientifique* que les idéaux les plus extrêmes des partis de droite ou de gauche. Nulle part l'intérêt de la science n'est à la longue davantage nié que là où l'on se refuse à voir les faits désagréables et la réalité de la vie [155] dans sa dureté. L'Arcniv combattrait impitoyablement cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une *validité scientifique* à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans (9). En effet, une pareille illusion, parce qu'elle se plaît à masquer ses propres étalons de valeur sous le couvert du relativisme, est beaucoup plus nuisible à l'impartialité de la recherche que la vieille croyance naïve des partis en la possibilité de « démontrer » scientifiquement leurs dogmes. Devenir capables de faire la *distinction* entre connaître [*erkennen*] et porter un jugement [*beurteilen*] et accomplir notre devoir de savant qui consiste à voir la vérité des faits aussi bien qu'à défendre nos propres idéaux, voilà tout ce à quoi nous désirons nous habituer à nouveau avec plus de fermeté.

Il y a eu et il y aura toujours - c'est cela qui nous importe - une différence insurmontable entre l'argumentation qui s'adresse à notre sentiment et à notre capacité d'enthousiasme pour des buts pratiques et concrets ou pour des formes et des contenus culturels et celle qui s'adresse à notre conscience, quand la validité de

normes éthiques est en cause, et enfin celle qui fait appel à notre faculté et à notre besoin d'ordonner rationnellement la réalité empirique, avec la prétention d'établir la validité d'une vérité d'expérience. Et cette affirmation demeure exacte même si, comme on le verra encore, les valeurs suprêmes de l'intérêt *Pratique* sont et seront toujours d'une importance décisive pour *l'orientation* que l'activité ordonnatrice de la pensée adopte chaque fois dans le domaine des sciences de la culture. Car il est et il demeure vrai que dans la sphère des sciences sociales une démonstration scientifique, méthodiquement correcte, qui prétend avoir atteint son but, doit pouvoir être reconnue comme exacte également par un Chinois ou plus précisément *doit avoir cet objectif*, bien qu'il ne soit peut-être pas possible de le réaliser pleinement, par suite d'une insuffisance d'ordre matériel. De même il reste vrai que l'analyse logique d'un idéal destinée à en dévoiler le contenu et les axiomes ultimes ainsi que l'explication des conséquences qui en découlent logiquement et pratiquement au cas où l'on doit considérer que la poursuite a été couronnée de succès, doivent également être valables pour un Chinois - bien qu'il puisse ne rien entendre à nos impératifs éthiques et même rejeter (ce que, à coup sûr, il fera souvent) l'idéal lui-même et les évaluations concrètes qui en découlent, sans contester en quoi que ce soit la valeur scientifique de l'analyse [156] théorique. Certes, notre revue ne méconnaîtra jamais les tentatives inévitables et sans cesse renouvelées en vue de déterminer clairement le *sens* de la vie culturelle. Au contraire, elles comptent parmi les produits les plus importants de la vie culturelle, et, éventuellement, parmi les forces agissantes les plus puissantes. C'est pourquoi nous suivrons en tout temps attentivement le développement des discussions sur la « philosophie sociale » comprise en ce sens. Bien plus, nous sommes très éloignés du préjugé selon lequel les réflexions sur la vie culturelle seraient impropres à rendre service à la connaissance, sous prétexte qu'elles dépasseraient l'ordre raisonné du donné empirique et tenteraient d'interpréter le monde du point de vue métaphysique. C'est à la théorie de la connaissance qu'il appartient cependant de déterminer la sphère de ces thèmes; aussi, au regard de notre but, pouvons-nous et même devons-nous nous abstenir de donner une solution à ces questions. Il n'y a qu'un point auquel nous tenons fermement, c'est qu'une revue de science sociale telle que nous l'entendons doit être, pour autant qu'elle s'occupe de science, un lieu où l'on cherche la vérité qui - pour rester dans l'exemple que nous avons choisi - prétend à la validité d'une mise en ordre raisonnée de la réalité empirique même aux yeux d'un Chinois.

Assurément, les directeurs de cette revue ne sauraient interdire une fois pour toutes ni à eux-mêmes ni à leurs collaborateurs d'exprimer sous forme de jugements de valeur les idéaux qui les animent. Seulement il en résulte deux obligations importantes. La première : porter scrupuleusement, à chaque instant, à leur propre conscience et à celle des lecteurs *quels* sont les étalons de valeur qui servent à mesurer la réalité et ceux d'où ils font dériver le jugement de valeur, au lieu de cultiver, comme il arrive par trop fréquemment, des illusions autour des conflits d'idéaux par une combinaison imprécise de valeurs de nature très diverse et de vouloir « contenter tout le monde ». Si l'on respecte scrupuleusement ce

commandement, une prise de position de nature pratique non seulement ne saurait nuire au pur esprit scientifique, mais elle pourra lui être directement utile et même s'imposer. Au cours de la critique scientifique de propositions législatives ou autres dispositions pratiques il arrive fréquemment qu'il ne soit pas possible d'éclairer de façon nette et compréhensible la portée des motifs du législateur et les idéaux de l'auteur critiqué autrement qu'en *confrontant* [157] les étalons de valeur qui leur servent de fondement avec d'autres étalons et, bien entendu, de préférence avec les siens propres. Toute *appréciation* sensée d'un vouloir étranger ne se laisse critiquer qu'à partir d'une « conception du monde » personnelle et toute polémique contre un idéal *différent du sien* ne peut se faire qu'au nom d'un idéal *personnel*. Si donc, dans le cas particulier, on s'efforce non seulement de définir et d'analyser scientifiquement l'axiome de valeur ultime qui fonde un vouloir pratique, mais encore de mettre en évidence ses rapports avec d'autres axiomes de valeur, alors une critique « positive » par une confrontation d'ensemble de ses rapports avec d'autres axiomes devient inéluctable.

Aussi serons-nous inévitablement amenés à donner dans les colonnes de notre revue - en particulier à propos du commentaire des lois - la parole à la politique sociale qui s'occupe de présenter les idéaux, à côté de la science sociale qui s'occupe de l'ordre rationnel des faits. Toutefois, il ne nous viendrait pas à l'idée de faire passer pour de la « science » des discussions de ce genre et, de toutes nos forces, nous nous garderons bien de donner dans une pareille confusion ou méprise. En effet, en ce cas, ce n'est plus la science qui parle. Aussi le deuxième commandement fondamental de l'impartialité scientifique est-il celui-ci : il importe à tout moment d'indiquer clairement dans ces cas aux lecteurs (et, répétons-le, avant tout à soi-même) où et quand cesse la recherche réfléchie du savant et où et quand l'homme de volonté se met à parler, bref d'indiquer à quel moment les arguments s'adressent à l'entendement et quand au sentiment. La confusion permanente entre discussion Scientifique des faits et raisonnement axiologique est une des particularités les plus fréquentes et les plus néfastes dans les travaux de notre spécialité. C'est uniquement contre cette *confusion* que sont dirigées nos remarques précédentes et non contre l'engagement en faveur d'un idéal personnel. *Absence de doctrine* [*Gesinnungslosigkeit*] et « objectivité » scientifique n'ont entre elles aucune espèce d'affinité interne. L'Archiv n'a jamais été, du moins par intention, un lieu de polémiques contre certains partis politiques ou sociaux et elle se gardera de le devenir à l'avenir; il sera tout aussi peu un lieu de recrutement pour ou contre des idéaux politiques et sociaux. Il existe d'autres organes pour cela. Au contraire, l'originalité de la revue, depuis qu'elle existe, a justement consisté dans le fait qu'elle réunissait d'ardents adversaires politiques en vue d'un travail scientifique commun et, pour autant que cela dépend de ses directeurs, elle restera [158] fidèle à cette formule. Elle n'a pas été jusqu'à présent un organe « socialiste », elle ne deviendra pas désormais un organe « bourgeois ». Elle n'exclura du cercle de ses collaborateurs aucun de ceux qui voudront se placer sur le terrain de la discussion scientifique. Elle ne saurait être une arène pour « réfutations », répliques et dupliques, mais elle ne protégera non plus personne, pas plus ses di-

recteurs que ses collaborateurs, contre une critique objective et scientifique, si sévère soit-elle, même dans ses propres colonnes. Quiconque ne se sent pas la force de supporter cela ou qui pense ne pas pouvoir collaborer, même pour la cause de la connaissance scientifique, avec des personnes qui défendent d'autres idéaux que les siens, n'a qu'à se tenir à l'écart de la publication.

Hélas! cette dernière phrase - nous ne voulons pas nous bercer d'illusions - dit aujourd'hui, en fait, beaucoup plus qu'il ne le semble à première vue. Tout d'abord, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, la possibilité de rencontrer librement des adversaires politiques sur terrain neutre – celui des sociétés savantes ou de la discussion des idées - se heurte malheureusement partout, et principalement en Allemagne, à des obstacles psychologiques, comme le prouve l'expérience. Ce trait, signe d'un fanatisme partisan et borné ainsi que d'une culture politique peu évoluée, mérite d'être combattu sans réserves. Il prend dans une revue comme la nôtre une importance accrue du fait que, dans le domaine des sciences sociales, l'impulsion pour l'étude des problèmes scientifiques a en général pour origine des questions *pratiques*, comme le montre l'expérience, si bien que le simple fait de constater l'existence d'un problème scientifique contient déjà une union personnelle [*Personal-union*] avec une orientation déterminée de la volonté d'êtres vivants. Dans les colonnes d'une revue qui fait son entrée dans la vie sous l'influence de l'intérêt général pour un problème concret déterminé, on rencontrera régulièrement la signature de collaborateurs qui s'intéressent personnellement à ce problème parce que certaines situations concrètes leur semblent en contradiction avec les valeurs idéales auxquelles ils croient ou encore qu'elles semblent les mettre en péril. L'affinité élective entre des idéaux apparentés créera ensuite la cohésion de ce cercle de collaborateurs et permettra de faire de nouvelles recrues. Tout cela donnera à la revue, du moins lorsqu'on y traitera [159] des problèmes de politique sociale pratique, un certain « caractère » qui accompagne inévitablement toute action commune d'êtres vivants et sensibles, dont les prises de position valorisantes à l'égard des problèmes ne se laissent jamais entièrement étouffer, même au niveau de la recherche purement théorique : elles pourront s'exprimer de la manière la plus légitime dans la critique des propositions et des mesures pratiques compte tenu des présuppositions discutées plus haut.

L'Archiv a vu le jour à une époque où certains problèmes pratiques concernant la « question ouvrière », au sens courant du terme, se trouvaient au premier plan des recherches dans les sciences sociales. Les personnalités qui estimaient que les problèmes que la revue se proposait de traiter étaient liés à des idées de valeur suprêmes et déterminantes et qui pour cette raison, en devinrent des collaborateurs réguliers, furent donc également les représentants d'une conception de la culture ayant une couleur identique ou du moins analogue. Aussi, tout le monde sait que, si la revue a refusé fermement d'obéir à une « tendance », en se limitant expressément à des études scientifiques et en faisant expressément appel à des « partisans de tous les horizons politiques », elle n'en possédait pas moins un caractère au sens indiqué plus haut: Celui-ci fut l'œuvre de ses collaborateurs régu-

liers. Ce furent en général des hommes qui d'une part, malgré leurs divergences sur d'autres points de vue, visaient un même but, à savoir : protéger la santé des masses ouvrières et leur donner la possibilité d'une plus ample participation aux biens matériels et spirituels de notre civilisation, - qui d'autre part considéraient que le moyen pour atteindre ce but consistait en une combinaison d'intervention étatique dans la sphère des intérêts matériels et d'une évolution libérale de l'ordre politique et juridique existant, - et qui enfin, quelle que fût leur opinion sur la structure de l'ordre social futur, acceptaient pour le *présent* la forme capitaliste, non qu'elle leur paraissait la meilleure par rapport aux anciennes formes, mais parce qu'elle leur semblait pratiquement inévitable et que les tentatives pour lutter systématiquement contre elle leur apparaissaient non point comme un progrès mais comme un obstacle à l'accès de la classe ouvrière à la lumière de la culture. Dans la situation de l'Allemagne moderne - il n'est pas besoin de la préciser ici davantage - cette attitude était [160] inévitable et pourrait l'être encore de nos jours. Le succès indiscutable qui couronna cette participation générale à la discussion scientifique fut d'un réel bénéfice pour la revue et constitua plutôt un des éléments de son rayonnement, peut-être même, dans les conditions données, l'un des titres justifiant son existence.

Il est indéniable que le développement d'un « caractère » en ce sens peut, dans le cas d'une revue scientifique, constituer un danger pour l'impartialité du travail scientifique et il devrait effectivement en être ainsi si le choix des collaborateurs se faisait systématiquement à sens unique : dans ce cas le fait de cultiver un tel « caractère » signifierait pratiquement la même chose que l'existence d'une « tendance ». Les directeurs de ce périodique sont parfaitement conscients de la responsabilité que cet état de choses leur impose. Ils n'ont pas l'intention de modifier systématiquement le caractère de *l'Archiv* ni non plus de le conserver artificiellement par une limitation voulue du cercle des collaborateurs à des savants ayant des idées politiques bien arrêtées. Ils acceptent ce caractère tel quel et s'en remettent à son « développement » futur. La façon dont celui-ci se formera et peut-être se transformera, vu l'élargissement inévitable du cercle des collaborateurs, dépendra d'abord de l'originalité des personnalités qui y entreront pour y réaliser un travail scientifique et qui deviendront ainsi et resteront des familiers de la revue. Enfin, ce nouveau caractère dépendra aussi de l'élargissement de la sphère des problèmes, dont le développement constituera un des objectifs de la revue.

Ces dernières remarques nous mènent à poser la question que nous n'avons pas encore soulevée, celle de la *délimitation matérielle* de notre domaine de travail. On ne saurait lui donner de réponse sans soulever en même temps la question de la nature du but de la connaissance dans les sciences sociales en général. En faisant une distinction de principe entre « jugement de valeur » et « savoir empirique », nous avons jusqu'à présent présupposé qu'il existe effectivement une connaissance valable inconditionnellement, c'est-à-dire un ordre raisonné de la réalité empirique dans le domaine des sciences sociales. Cette supposition devient désormais un problème dans la mesure où il nous faut discuter ce que *peut* signi-

fier, dans nos disciplines, la « validité » objective de la vérité que nous cherchons. Personne ne peut ignorer que ce problème se pose et qu'il n'est pas soulevé par simple subtilité. Il suffit pour s'en convaincre d'observer la querelle autour des méthodes, des « concepts [161] fondamentaux » et des présuppositions, le constant changement des points de vue et le continuel renouvellement des « définitions » des concepts employés, ou encore de considérer l'abîme en apparence infranchissable entre les formes de la recherche théorique et celles des études historiques, à la manière de ce candidat viennois qui un jour se plaignit amèrement de constater qu'il y avait « deux sortes d'économie politique ». C'est à ce problème que nous voudrions consacrer la section qui suit.

II

[Retour à la table des matières](#)

Dès sa création, cette revue a traité les objets dont elle s'occupe comme des phénomènes de nature *économico-sociale*. Encore que la détermination des concepts et la délimitation des sciences n'aient guère de sens ici, il importe néanmoins d'élucider sommairement ce que cela signifie.

Exprimé de la manière la plus imprécise possible, l'état de choses fondamental dont dépendent tous les phénomènes que, dans le sens le plus large du terme, nous appelons « *économico-sociaux* » consiste dans, le fait que notre existence physique ainsi que la satisfaction de nos besoins les plus idéaux se heurtent partout à la limitation quantitative et à l'insuffisance qualitative des moyens extérieurs qui leur sont indispensables, en même temps que leur satisfaction réclame une prévoyance organisée, le travail, la lutte contre la nature et la socialisation [*Vergesellschaftung*] avec d'autres hommes. La qualité d'un événement qui nous le fait considérer comme un phénomène « social et économique » n'est pas un attribut qui, comme tel, lui est « objectivement » inhérent. Elle se laisse plutôt déterminer par la direction de *l'intérêt* de notre connaissance, telle qu'elle résulte de l'importance culturelle spécifique que nous accordons à l'événement en question dans le cas particulier. Chaque fois qu'un événement de la vie culturelle, considéré dans les éléments de sa singularité [*Eigenart*] qui contiennent à nos yeux sa signification spécifique, est lié directement ou même de la manière la plus indirecte possible à l'état de choses fondamental défini plus haut, il renferme ou du moins il peut renfermer pour autant qu'il en est ainsi, un problème de science sociale. Cela veut dire qu'il devient l'objet d'une science qui se donne pour tâche d'élucider la portée de cet état de choses fondamental.

[162] Parmi les problèmes d'ordre *économico-social* nous pouvons en distinguer plusieurs sortes. En premier lieu les événements, les complexes de normes, les institutions, etc., dont l'aspect économique est à nos yeux essentiel du point de

vue de leur importance pour la culture, par exemple les événements propres à la vie de la bourse ou des banques, qui nous intéressent d'abord et avant tout sous cet aspect. Il en est généralement ainsi (peut-être pas exclusivement) des institutions qui ont été *créées consciemment* ou qui sont utilisées à des fins purement économiques. Nous dirons que ces objets de notre connaissance sont des événements ou encore des institutions « économiques » au sens étroit [*im engeren Sinn wirtschaftliche*]. Il y a une deuxième catégorie de phénomènes - par exemple ceux de la vie religieuse - qui ne nous intéressent pas sous l'angle de leur importance économique ni à cause d'elle, ou qui à coup sûr ne nous intéressent pas au premier chef sous cet aspect, mais qui, sous certaines conditions, acquièrent sous cet angle une signification économique, parce qu'ils produisent des *effets* qui nous intéressent du point de vue économique. Nous les appellerons des phénomènes « économiquement importants » [*ökonomisch relevante Erscheinungen*]. Il y a enfin une troisième catégorie de phénomènes dont les effets économiques n'offrent aucun intérêt ou du moins aucun intérêt considérable et qui ne sont donc pas économiques au sens que nous entendons ici - par exemple l'orientation du goût artistique d'une époque déterminée - mais dont certains aspects importants de leur particularité sont en l'occurrence plus ou moins fortement *influencés* par des motifs économiques : dans notre exemple par la nature, du milieu social du public qui s'intéresse à l'art. Nous les appellerons des phénomènes *conditionnés* par l'économie [*ökonomisch bedingte Erscheinungen*]. Le complexe de relations humaines, de normes et de rapports déterminés normativement que nous désignons par le terme d'« État » constitue par exemple un phénomène « économique » en ce qui concerne la gestion des finances publiques ; en tant qu'il intervient dans la vie économique par des mesures législatives ou de tout autre manière (même là où des points de vue absolument autres que ceux de l'économie déterminent explicitement son comportement), il est « économiquement important » ; enfin, en tant que, dans le cadre des relations autres que les relations « économiques », son comportement et son statut particulier sont en partie déterminés par des facteurs économiques, il est « conditionné par l'économie ». Tout ce que nous venons de dire nous permet de comprendre aisément d'une part que la sphère des manifestations économiques est flottante et difficile à délimiter avec précision, d'autre part que les aspects [163] « économiques » d'un phénomène ne sont *uniquement* conditionnés par des facteurs économiques ni source d'une efficacité *purement* économique, enfin qu'un phénomène ne garde en général un caractère économique qu'en tant que et aussi longtemps que notre *intérêt* porte exclusivement sur l'importance qu'il peut avoir dans la lutte matérielle pour l'existence.

A l'exemple de la science économique et sociale telle qu'elle s'est développée depuis Marx et Roscher (10), notre Revue ne s'occupera pas seulement des phénomènes proprement « économiques », mais aussi de ceux qui sont « économiquement importants » et de ceux qui sont « conditionnés par l'économie ». Il est évident que le cercle de cette sorte d'objets - qui varie chaque fois avec la direction de notre intérêt - s'étend naturellement au travers de la totalité des phénomènes culturels. Les motifs spécifiquement économiques - ce qui veut dire ceux

qui, par leurs particularités importantes pour nous, sont liés à l'état de choses fondamental que nous venons de préciser - exercent leur action partout où la satisfaction d'un besoin, si immatériel soit-il, dépend de l'utilisation de moyens extérieurs *limités*. De ce fait ils ont une puissance qui contribue à déterminer et à transformer partout, non seulement la forme de la satisfaction, mais aussi le contenu des besoins culturels, même de l'espèce la plus intime. L'influence indirecte des relations sociales, institutions et groupements humains, soumis à la pression d'intérêts « matériels », s'étend (souvent inconsciemment) à tous les domaines de la civilisation sans exception, jusqu'aux nuances les plus fines du sentiment esthétique et religieux. Ils affectent tout autant les circonstances de la vie quotidienne que les événements « historiques » de la haute politique, les phénomènes collectifs ou de masse tout autant que les actions « singulières » des hommes d'État ou les œuvres littéraires et artistiques individuelles : ceux-ci sont ainsi « conditionnés par l'économie ». De l'autre côté, la totalité des phénomènes et des conditions d'une civilisation historique donnée exerce une action sur la configuration des besoins matériels, sur la manière de les satisfaire, sur la formation des groupes d'intérêts matériels et la nature de leurs moyens de puissance et par là sur la nature du cours du « développement économique » : elle devient ainsi « économiquement importante ». Pour autant que, grâce à la régression causale, notre science impute [*zurechnet*] certains phénomènes *économiques* de la civilisation à des causes singulières - de caractère économique ou non - elle s'efforce d'être une connaissance « historique ». Pour autant qu'elle suit la trace d'un élément spécifique des [164] phénomènes culturels - en l'espèce l'élément économique - dans le contexte le plus divers des relations culturelles pour en saisir l'importance culturelle, elle s'efforce d'être une *interprétation* historique sous un point de vue spécifique et elle présente une image partielle, un travail préliminaire, de la connaissance historique de l'ensemble de la civilisation.

Encore que nous n'ayons pas affaire à un problème économico-social partout où nous constatons l'intervention d'éléments économiques sous la forme de causes ou de conséquences - celui-ci ne se présente, en effet, que là où la signification de ces facteurs est *problématique* et ne se laisse établir sûrement qu'avec le secours des méthodes de la science économico-sociale - il reste cependant que le cercle des problèmes d'ordre économique et social est quasi illimité.

Jusqu'à présent notre Revue s'est limitée, tout bien pesé, à certaines questions et elle a renoncé en général à s'occuper de toute une série de branches spéciales extrêmement importantes, notamment celle de la connaissance descriptive de l'économie, de l'histoire de l'économie au sens étroit et de la statistique. Elle a également laissé à d'autres organes le soin de discuter les questions de technique financière, les problèmes techniques de l'économie du marché et ceux des prix dans le monde de l'économie moderne de l'échange. Elle a concentré ses recherches sur la signification actuelle et sur le développement historique de certaines constellations d'intérêts et de conflits qui ont surgi dans l'économie des pays civilisés modernes à la faveur du rôle prépondérant qu'a joué le capital à la recherche

d'investissements. Ce faisant, elle ne s'est cependant pas bornée aux problèmes pratiques du développement historique de la « question dite sociale » au sens le plus étroit du terme, c'est-à-dire aux rapports entre la classe moderne des salariés et l'ordre social existant. Sans doute l'étude scientifique approfondie de l'intérêt croissant que cette question spéciale avait rencontré dans notre pays dans le courant des années 1880 et suivantes devait constituer une de ses tâches les plus essentielles. Toutefois, au fur et à mesure que l'étude pratique de la condition ouvrière devint chez nous aussi l'objet constant de l'activité législative et de la discussion publique, le centre de gravité du travail scientifique était obligé de se déplacer de plus en plus vers la détermination de relations plus universelles dont ces problèmes constituent un compartiment, pour s'employer en fin de compte à une analyse de *l'ensemble* des problèmes modernes de la civilisation issus de la nature particulière des fondements économiques de notre civilisation et qui lui sont, dans [165] cette mesure, spécifiques. En conséquence la Revue s'est mise très rapidement à se préoccuper également des conditions de vie les plus diverses propres aux autres grandes classes des nations civilisées modernes, en tant qu'elles sont en partie « économiquement importantes » et en partie « conditionnées par l'économie », et à examiner d'un point de vue historique, statistique et théorique les relations que ces classes entretiennent entre elles. Nous ne faisons donc que tirer les conclusions de cette attitude quand nous assignons à présent à la Revue comme son domaine de travail le plus propre celui d'explorer scientifiquement la *signification culturelle générale de la structure economico-sociale de la vie collective humaine* et de ses formes historiques d'organisation.

C'est à cela que nous pensions et à rien d'autre lorsque nous avons donné à notre Revue le titre d'*Archiv für Sozialwissenschaft*. Il signifie que nous entendons embrasser l'étude historique et théorique des mêmes problèmes que ceux dont la solution pratique constitue l'objet de la « politique sociale », au sens le plus large du terme. En disant cela, nous prenons le droit d'utiliser la notion de « social » dans sa signification déterminée par les problèmes concrets de l'actualité. Si l'on veut appeler « sciences de la culture » [*Kulturwissenschaften*] les disciplines qui considèrent les événements de la vie humaine sous l'angle de leur *signification pour la culture*, la science sociale [*Sozialwissenschaft*] telle que nous l'entendons ici appartient à cette catégorie. Nous verrons plus loin quelles en sont les conséquences logiques.

Le fait de mettre en relief l'aspect *économico-social* de la vie culturelle signifie incontestablement une limitation très sensible de nos thèmes. On nous objectera que le point de vue économique ou, suivant une expression moins précise également utilisée, le point de vue « matérialiste » dont nous partons ici pour considérer la vie culturelle est « unilatéral » [*einseitig*]. C'est exact, mais cette unilatéralité est voulue. La croyance selon laquelle ce serait la tâche d'un travail scientifique progressif de porter remède à cette unilatéralité de l'optique économique, en lui donnant l'envergure d'une science *générale* du social, souffre d'un défaut capital : c'est que le point de vue dit « social », c'est-à-dire celui de la relation entre

les hommes, ne possède vraiment une précision suffisante pour délimiter les problèmes scientifiques qu'à la condition d'être accompagné d'un prédicat spécial quelconque déterminant son contenu. Sinon le social, considéré comme objet d'une science, pourrait évidemment [166] embrasser aussi bien la philologie que l'histoire de l'Église et notamment toutes les disciplines qui s'occupent de l'élément constitutif le plus important de la vie culturelle, à savoir l'État, ainsi que de la forme la plus importante de sa régulation normative, à savoir le droit. Il y a aussi peu de raisons de considérer l'économie sociale comme le précurseur indispensable d'une « science générale du social », parce qu'elle s'occupe de relations « sociales », que d'en faire une branche de la biologie parce qu'elle s'occupe de phénomènes de la vie ou encore une branche d'une future astronomie revue et augmentée parce qu'elle s'occupe d'événements qui se déroulent sur une planète. Ce ne sont point les relations « matérielles » [sachliche] des « choses » qui constituent la base de la délimitation des domaines du travail scientifique, mais les relations conceptuelles des problèmes : ce n'est que là où l'on s'occupe d'un problème nouveau avec une méthode nouvelle et où l'on découvre de cette façon des vérités qui ouvrent de nouveaux horizons importants que naît aussi une « science » nouvelle.

Ce n'est pas le fait du hasard si la notion de « social », qui semble avoir un sens tout à fait général, recouvre chaque fois qu'on en contrôle l'emploi une signification absolument particulière, d'une coloration spécifique, bien qu'imprécise la plupart du temps. En réalité, ce qu'il y a en elle de « général » ne consiste en rien d'autre que son indétermination [*Unbestimmtheit*]. En effet, lorsqu'on la prend dans sa signification générale, elle ne nous fournit aucune espèce de *points de vue* spécifiques qui permettraient d'élucider la signification d'éléments déterminés de la civilisation.

Encore que nous ne partagions aucunement le préjugé désuet suivant lequel la totalité des manifestations d'ordre culturel se laisserait *déduire* comme produit ou comme fonction de constellations d'intérêts « matériels », nous croyons cependant pour notre part que *l'analyse des phénomènes sociaux et des événements culturels*, sous le point de vue spécial de leur conditionnalité [*Bedingtheit*] et de leur portée *économique*, a été un principe scientifique d'une fécondité créatrice et qu'elle le restera sans doute dans l'avenir le plus lointain, à condition de l'employer avec prudence et de la débarrasser de toute prévention dogmatique (11) . Certes, la soi-disant « conception matérialiste de l'histoire », considérée comme une « conception du monde » ou comme le dénominateur commun [*Generalnenner*] de l'explication causale de la réalité historique, doit être [167] rejetée de la façon la plus catégorique; néanmoins, le souci d'une *interprétation* économique de l'histoire est un des buts essentiels de notre Revue. Cela demande quelques explications.

La soi-disant « conception matérialiste de l'histoire », dans le vieux sens primitif et génial du *Manifeste du Parti communiste*, n'exerce sans doute plus d'em-

pire de nos jours que sur quelques profanes et dilettantes. En effet, c'est dans ce milieu que se trouve encore répandue cette curieuse idée que le besoin d'explication causale d'un phénomène historique n'est pas satisfait aussi longtemps que l'on n'a pas trouvé (ou apparemment trouvé), d'une façon quelconque et à un moment quelconque, l'intervention de causes économiques. Si satisfaction leur est donnée, ils s'accommodent de l'hypothèse la plus éculée et des formules les plus générales, parce que désormais leur besoin dogmatique se trouve apaisé qui veut que les « forces de production » économiques soient les seules causes « caractéristiques », « véritables » et « partout déterminantes en dernière analyse ». Ce phénomène n'est cependant pas unique en son genre. Presque toutes les sciences, depuis la philologie jusqu'à la biologie, ont émis, à l'occasion, la prétention de produire non seulement un savoir spécialisé, mais encore des « conceptions du monde ». Sous l'impulsion de l'importance énorme qu'ont prise les bouleversements économiques modernes et spécialement - de l'immense portée de la « question ouvrière », l'indéracinable tendance moniste, qui caractérise toute connaissance réfractaire à la critique d'elle-même, a naturellement aussi glissé dans cette ornière. De nos jours, où les nations mènent avec une vigueur croissante l'une contre l'autre une lutte politique et commerciale pour la domination du monde, cette tendance se réfugie dans l'anthropologie. En effet, une opinion actuellement très répandue estime qu'en « dernière analyse » tout le devenir historique serait le résultat de la rivalité de « qualités raciales » innées (12). A la simple description non critique des « caractéristiques d'un peuple » on a substitué un assemblage encore moins critique de théories distinctives de la société sur la base des sciences de la nature. Dans cette Revue, on suivra attentivement le développement des recherches anthropologiques, pour autant qu'elles auront de l'importance pour nos points de vue. Il est à espérer qu'un travail méthodiquement instruit réussira peu à peu [1681 à triompher de la position affirmant que nous ne savons rien tant que nous n'aurons pas ramené causalement les événements culturels à la « race » - à la manière dont on les avait aussi réduits au « milieu » et plus anciennement encore aux « circonstances » *[Zeitumstände]*. jusqu'à présent rien n'a tant porté préjudice à ce genre de recherches que la prétention de certains dilettantes zélés qui croient qu'ils pourraient fournir à la connaissance de la civilisation, quelque chose de spécifiquement autre et de bien plus considérable que de développer simplement la possibilité d'imputer plus solidement les événements culturels *concrets* et singuliers de la réalité historique à des causes *concrètes, historiquement* données, grâce à l'acquisition de moyens d'observation *exacts*, considérés sous certains points de vue spécifiques. C'est uniquement dans la mesure où l'anthropologie est en mesure de nous fournir des connaissances de cette sorte que ses résultats auront de l'intérêt à nos yeux et que la « biologie des races » sera quelque chose de plus qu'un produit de la frénésie moderne avide de créer des sciences nouvelles.

Il en est de même de la signification de l'interprétation économique de l'histoire. Si, après une période de surestimation illimitée, on voit de nos jours que sa portée scientifique est presque menacée d'être sous-estimée, il faut y voir la conséquence de l'absence sans précédent d'esprit critique dans l'interprétation

économique de la réalité, conçue comme méthode « universelle », au sens d'une déduction de l'ensemble des manifestations culturelles c'est-à-dire de tout ce qui est essentiel à nos yeux - à partir de conditions qui en dernière analyse seraient économiques. La forme logique dans laquelle cette interprétation se présente actuellement n'est pas tout à fait homogène. Là où l'explication purement économique se heurte à des difficultés elle dispose de divers subterfuges pour maintenir sa validité générale de facteur causal décisif. Ou bien elle traite tout ce qui dans la réalité historique *ne peut être* déduit d'éléments économiques comme de l'« accidentel », qui *pour cette raison* serait sans signification scientifique, ou bien elle donne au concept de l'économie une telle extension qu'elle le rend méconnaissable afin d'y inclure tous les intérêts humains qui, d'une manière ou d'une autre, sont liés à des moyens extérieurs. S'il est établi historiquement que l'on a réagi *différemment* à deux situations *identiques* du point de vue économique - en raison de différences dans les déterminations politiques, religieuses, climatiques ou de nombreuses autres qui n'ont rien d'économique - on dégrade [*degradiert*] tous ces facteurs en « conditions » historiquement accidentelles derrière lesquelles les motifs économiques agissent comme « conditions », à seule fin de conserver la suprématie de l'économie [169]. Il va de soi que tous ces facteurs qui passent pour « accidentels » aux yeux de l'interprétation économique suivent leurs propres lois exactement dans le même sens que les facteurs économiques, et que pour une interprétation qui analyse leur signification spécifique les « conditions » économiques sont inversement tout aussi « accidentelles historiquement ». Il existe enfin une dernière tentative, en vogue, pour essayer de sauver malgré tout l'importance prépondérante de l'économie : elle interprète les constantes coopérations et interactions des divers éléments de la vie culturelle comme *dépendant* causalement ou fonctionnellement les uns des autres ou plutôt comme dépendant toutes d'un seul élément à savoir l'économique. Lorsqu'une institution particulière de *caractère non économique* a également rempli historiquement une « fonction » au service des intérêts économiques d'une classe, c'est-à-dire est devenue l'instrument de celle-ci, par exemple lorsque certaines institutions religieuses se sont laissé utiliser et sont encore utilisées comme « police noire », on présente cette institution ou bien comme ayant été créée pour cette fonction ou bien - en un sens tout à fait métaphysique - comme ayant subi l'empreinte d'une tendance du développement de caractère économique.

Il n'y a pas lieu d'exposer aujourd'hui à un spécialiste que cette interprétation du but de l'analyse économique de la civilisation était en partie l'effet d'une certaine constellation historique qui orienta la recherche scientifique vers certains problèmes de la culture conditionnés par l'économie, en partie l'expression d'un patriotisme exagéré de clocher d'une science particulière, et qu'actuellement elle est pour le moins tombée en désuétude. Quel que soit le domaine des manifestations humaines culturelles, la réduction *aux seules causes* économiques n'est exhaustive en aucun sens, pas même dans celui des phénomènes « proprement économiques ». En principe, une histoire des banques d'un peuple quelconque, qui ne ferait intervenir dans l'explication que les seuls motifs économiques, est évidem-

ment aussi impossible que, par exemple, l'« explication » de la Madone de la Chapelle Sixtine à partir des fondements sociaux et économiques de la vie culturelle à l'époque où cette peinture fut réalisée, de même qu'en principe elle n'est pas plus exhaustive que celle qui ferait dériver le capitalisme de certaines transformations des contenus de la conscience religieuse qui ont contribué à la naissance de l'esprit capitaliste ou celle qui interpréterait une structure politique quelconque à partir des conditions géographiques (13). Dans tous ces cas, rien d'autre n'est décisif pour la [170] détermination du degré d'importance à attribuer aux conditions économiques, que les séries de causes auxquelles il faut *imputer* les éléments spécifiques du phénomène en question en tant que ceux-ci prennent à nos yeux, dans chaque cas particulier, la *signification* qui seule nous importe. L'analyse *unilatérale* de la réalité culturelle sous certains « points de vue » spécifiques - dans le cas présent sous celui de leur conditionnalité économique - se laisse d'abord justifier de façon purement méthodologique par le fait que l'éducation de l'oeil dans l'observation de l'effet de catégories de causes qualitativement semblables ainsi que l'utilisation constante du même appareil conceptuel et méthodologique offrent tous les avantages de la division du travail. Cette analyse n'a rien d'« arbitraire » [willkürlich] tant que le succès parle en sa faveur, ce qui veut dire tant qu'elle apporte une connaissance de relations qui se révèlent *précieuses* pour l'imputation d'événements historiques concrets. Ainsi l'*unilatéralité* et l'irréalité de l'interprétation purement économique ne sont somme toute qu'un cas spécial d'un principe de validité très générale pour la connaissance scientifique de la réalité culturelle. Les discussions qui vont suivre ont d'ailleurs pour but essentiel d'en élucider les fondements logiques et les conséquences générales au plan de la méthode.

Il n'existe absolument pas d'analyse scientifique « objective » de la vie culturelle ou - pour employer une expression dont le sens est plus étroit, bien que, pour sûr, elle ne signifie rien d'essentiellement différent quant à notre but - des « manifestations sociales », qui serait *indépendante* de points de vue spéciaux et unilatéraux, grâce auxquels ces manifestations se laissent explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment sélectionner pour devenir l'objet de la recherche ou analyser et organiser en vue de l'exposé. Il faut en chercher la raison dans la particularité du but de la connaissance de toute recherche dans les sciences sociales, en tant qu'elles se proposent de dépasser la pure considération formelle de normes - juridiques ou conventionnelles - de la coexistence sociale [*sozialen Beieinandersein*].

La science sociale que nous nous proposons de pratiquer est une *science de la réalité* [*Wirklichkeitswissenschaft*]. Nous cherchons à comprendre l'originalité de la réalité, de la vie qui nous environne et eu sein de laquelle nous sommes placés, afin de dégager d'une part la structure actuelle des rapports et de la signification culturelle de ses diverses manifestations et d'autre part les raisons [171] qui ont fait qu'historiquement elle s'est développée sous cette forme et non sous une autre [*ihres so-und-nicht-anders-Gewordenseins*]. Or, dès que nous cherchons à prendre conscience de la manière dont la vie se présente immédiatement à nous, nous

constatons qu'elle se manifeste « en » nous et « hors » de nous par une diversité absolument infinie de coexistences et de successions d'événements qui apparaissent et disparaissent. Même lorsque nous considérons isolément un « objet » singulier - par exemple un acte d'échange concret - l'absolue infinité de cette diversité ne diminue aucunement en intensité, dès que nous essayons sérieusement de décrire d'une façon *exhaustive* sa singularité dans la totalité de ses éléments individuels et à plus forte raison dès que nous voulons saisir sa conditionalité causale. Toute connaissance réflexive [*denkende Erkenntnis*] de la réalité infinie par un esprit humain fini a par conséquent pour base la présupposition implicite suivante : seul un *fragment* limité de la réalité peut constituer chaque fois l'objet de l'appréhension [*Erfassung*] scientifique et seul il est « essentiel », au sens où il mérite d'être connu. Selon quels principes s'opère la sélection de ce fragment. Sans cesse on a continué à croire qu'en dernière analyse on pourrait trouver le critère décisif, même dans les sciences de la culture, en la répétition légale [*gesetzgemässige*] de certaines connexions causales. Selon cette conception le contenu des « lois » que nous pouvons discerner dans le cours de la diversité infinie des phénomènes devrait seul être regardé comme « essentiel » du point de vue scientifique. Aussi, dès que l'on a prouvé par les moyens de l'induction amplifiante historique que la « légalité » d'une connexion causale vaut sans -exception ou encore dès qu'on a établi pour l'expérience intime son évidence immédiatement intuitive, on admet que tous les cas semblables, quel que soit leur nombre, se subordonnent à la formule ainsi trouvée. La portion de la réalité individuelle qui résiste chaque fois à la sélection du légal devient alors ou bien un résidu qui n'a pas encore été élaboré scientifiquement, mais qu'il faudra intégrer au système des lois au fur et à mesure de son perfectionnement, ou bien de l'« accidentel » qui pour cette raison est négligeable comme n'ayant aucune importance du point de vue scientifique, justement parce qu'il reste « inintelligible légalement » et qu'il n'entre pas de ce fait dans le « type » du processus, de sorte qu'il ne saurait être que l'objet d'une « curiosité oiseuse ».

Sans cesse réapparaît en conséquence - même chez les représentants de l'école historique [172] - l'opinion suivant laquelle l'idéal vers lequel tend ou pourrait tendre toute connaissance, y compris les sciences de la culture, quand bien même ce serait dans un avenir éloigné, consisterait en un système de propositions à partir desquelles on pourrait « déduire » la réalité. On sait qu'un des maîtres des sciences de la nature a même cru pouvoir caractériser le but idéal (pratiquement irréalisable) d'une telle élaboration de la réalité culturelle comme une connaissance « astronomique » des phénomènes de la vie. Bien que ces questions aient déjà fait l'objet de maintes discussions, nous ne nous épargnerons pas la peine de les reconsidérer à notre tour. Tout d'abord il saute aux yeux que la connaissance « astronomique » à laquelle on songe dans ce cas n'est nullement une connaissance de lois; au contraire, elle emprunte à d'autres disciplines, à la mécanique par exemple, les « lois » qu'elle utilise à titre de présuppositions de son propre travail. Quant à l'astronomie, elle s'intéresse à la question suivante : quel est l'effet *singulier* que l'action de ces lois produit sur une constellation *singulière*, du fait que ce

sont ces constellations singulières qui ont de *l'importance* à nos yeux ? Chacune de ces constellations singulières qu'elle nous «explique» ou qu'elle prévoit ne se laisse évidemment expliquer causalement que comme une conséquence d'une autre constellation antécédente également singulière. Et, pour autant qu'il nous est possible de remonter dans la brume grisâtre du passé le plus lointain, la réalité à laquelle s'appliquent ces lois reste elle aussi singulière et tout aussi *réfractaire à une déduction* à partir de lois. Un « état originel » [Urzustand] cosmique qui n'aurait pas de caractère singulier ou qui le serait à un degré moindre que la réalité cosmique du monde présent serait évidemment une pensée dépourvue de sens [sinnloser Gedanke]. Or, dans notre discipline, un reste de représentations analogues ne hante-t-il pas les suppositions concernant les « états originels » d'ordre économique et social, dépouillés de tout «accident» historique, que l'on infère tantôt du droit naturel, tantôt des observations vérifiées sur les « peuples primitifs » - par exemple les suppositions concernant le «communisme agraire primitif», la « promiscuité sexuelle », etc., desquelles procéderait le développement historique singulier par une sorte de chute dans le concret [*Sündenfall ins Konkrete*] ?

Le point de départ de l'intérêt que nous portons aux sciences sociales est indubitablement la configuration *réelle*, donc singulière de la vie culturelle et sociale qui nous environne, quand nous voulons la saisir dans sa contexture universelle, qui n'en est pas moins façonnée singulièrement, et dans son développement à partir d'autres [173] conditions sociales de la civilisation qui, bien entendu, sont également de nature singulière. Il est clair que nous aussi nous nous trouvons devant la situation que nous venons de commenter à propos de l'astronomie en la prenant comme un cas limite (procédé que les logiciens choisissent eux aussi régulièrement dans le même but), et même dans une proportion spécifiquement plus accentuée. Si pour l'astronomie, les corps célestes n'entrent en ligne de compte pour notre curiosité que par leurs seules relations *quantitatives* susceptibles d'être mesurées exactement, dans la science sociale au contraire, c'est l'aspect *qualitatif* des événements qui nous importe. A cela s'ajoute que, dans les sciences sociales, nous avons affaire à l'intervention de phénomènes d'ordre *mental* qu'il faut « comprendre » par réviviscence [*nacherlebend*]. Et cette dernière tâche est spécifiquement différente de celle que les formules de la connaissance exacte de la nature peuvent ou veulent en général résoudre. Quoi qu'il en soit, ces différences ne sont pas aussi catégoriques qu'il semble à première vue. Les sciences de la nature -abstraction faite de la mécanique pure - ne peuvent pas non plus se passer de la notion de qualité; en outre, nous rencontrons dans notre propre domaine spécial une opinion - il est vrai erronée -suivant laquelle au moins le phénomène, fondamental pour notre civilisation, du trafic financier serait quantifiable et se laisserait pour cette raison saisir sous la forme de « lois » (14) ; enfin, il dépendrait de la définition plus ou moins large du concept même de « loi », qu'on puisse aussi y inclure des régularités qui ne sont pas susceptibles d'une expression numérique, parce que non quantifiables. En ce qui concerne plus particulièrement l'intervention de motifs d'ordre « mental », elle n'exclurait pas en tout cas la possibilité d'établir des

règles d'une action rationnelle. Mais surtout on rencontre une opinion non encore entièrement disparue de nos jours qui donne pour tâche à la *psychologie* de jouer dans la sphère des diverses « sciences de l'esprit » un rôle comparable à celui des mathématiques dans les sciences de la nature (15). Elle aurait à décomposer les phénomènes complexes de la vie sociale dans leurs conditions et effets psychiques, à réduire ensuite ces derniers autant que possible à des facteurs psychiques simples, enfin à classer à leur tour ceux-ci par genres et à examiner leurs rapports fonctionnels. De cette façon on pourrait élaborer, sinon une « mécanique », du moins une « chimie » des fondements psychiques de la vie sociale. Il ne nous appartient pas de trancher ici la question de la valeur éventuelle de cette sorte de recherches et - ce qui est différent - celle de l'utilité de leurs résultats partiels pour les sciences de la [174] culture. Tout cela n'a aucune importance pour la question de la possibilité d'atteindre le but de la science économique-sociale, telle que nous l'entendons ici, à savoir : la connaissance de la *signification* culturelle et des rapports de causalité de la *réalité* concrète, grâce à des recherches portant sur ce qui se répète conformément à des lois.

Supposons que par le canal de la psychologie ou par toute autre voie on puisse arriver un jour à analyser jusqu'à de quelconques facteurs simples et ultimes toutes les connexions causales de la coexistence humaine, aussi bien celles que l'on a déjà observées que celles qu'il sera possible d'établir encore dans les temps à venir, et que l'on parvienne à les appréhender exhaustivement dans une formidable casuistique de concepts et de règles ayant la validité rigoureuse de lois, - que signifierait un tel résultat pour la connaissance du monde de la culture donné *historiquement* ou même pour celle d'un quelconque phénomène particulier, par exemple celle du développement et de la signification culturelle du capitalisme? En tant que *moyen* de la connaissance il ne signifie ni plus ni moins que ce qu'une encyclopédie des combinaisons de la chimie organique signifie pour la connaissance biogénétique du monde de la faune et de la flore. Dans un cas comme dans l'autre on aura accompli un travail préparatoire certainement important et utile. Mais pas plus dans un cas que dans l'autre on ne saurait jamais *déduire* de ces « lois » et « facteurs » la réalité de la vie. Non pas parce qu'il subsisterait dans les phénomènes vitaux d'éventuelles « forces » supérieures et mystérieuses (telles les « dominantes », les « entéléchies » et autres forces de ce genre) - d'ailleurs il s'agit là d'une question pour soi - mais tout simplement parce que, dans la connaissance de la réalité, seule nous importe la *constellation* dans laquelle ces « facteurs » (hypothétiques) se trouvent groupés en un phénomène culturel historiquement *significatif* à nos yeux; ensuite parce que, si nous voulons « expliquer causalement » ce groupement singulier, nous serions obligés de remonter sans cesse vers d'autres groupements tout aussi singuliers à partir desquels nous aurions à les « expliquer », évidemment à l'aide de ces concepts (hypothétiques) appelés « lois ».

L'établissement de ces « lois » et « facteurs » (hypothétiques) ne constituerait jamais que la *première* des multiples opérations auxquelles nous conduirait la

connaissance que nous nous efforçons d'atteindre. L'analyse et l'exposé méthodique du groupement singulier de ces « facteurs » donnés chaque fois historiquement, de même que de leur combinaison concrète, *significative* à sa manière, qui en résulte [175], et surtout l'effort pour rendre intelligible *Verständlichmachung* le fondement et la nature de cette signification constitueraient la deuxième opération, qu'il n'est cependant pas possible de mener à bonne fin sans le secours du précédent travail préparatoire, bien qu'elle constitue par rapport à lui une tâche entièrement nouvelle et indépendante. La troisième opération consisterait à remonter aussi loin que possible dans le passé pour voir comment se sont développées les diverses caractéristiques singulières des groupements qui sont significatifs pour le *monde actuel* et pour en donner une explication historique à partir de ces constellations antérieures également singulières. Enfin il est possible de concevoir une- quatrième opération qui porterait sur l'évaluation des constellations possibles dans l'avenir.

Pour toutes ces fins, la disponibilité de concepts clairs et la connaissance de ces «lois»(hypothétiques) seraient manifestement d'un grand avantage comme *moyens* heuristiques, mais uniquement comme tels. A cet effet ils sont même tout simplement indispensables. Cependant, même réduits à cette fonction, on peut immédiatement voir en un point décisif les limites de leur portée, et cette constatation nous conduit à examiner la particularité déterminante de la méthode dans les sciences de la culture. Nous avons appelé « sciences de la culture » les disciplines qui s'efforcent de connaître la *signification culturelle* des phénomènes de la vie. La *signification* de la structure d'un phénomène culturel et le fondement de cette signification ne se laissent tirer d'aucun système de lois, si parfait soit-il , pas plus qu'ils n'y trouvent leur justification ou leur intelligibilité, car ils présupposent le rapport des phénomènes culturels à des *idées de valeur* [*Beziehung auf Wertideen*]. Le concept de culture est un *concept de valeur*. La réalité empirique est culture à nos yeux parce que et tant que nous la rapportons à des idées de valeur (16), elle embrasse les éléments de la réalité et *exclusivement* cette sorte d'éléments qui acquièrent une *signification* pour nous par ce rapport aux valeurs. Une infime partie de la réalité singulière que l'on examine chaque fois se laisse colorer par notre intérêt déterminé par ces idées de valeur, seule cette partie acquiert une signification pour nous et elle en a une parce qu'elle révèle des relations qui sont *importantes* [*wichtig*] par suite de leur liaison avec des idées de valeur. C'est donc parce que et tant qu'il en est ainsi qu'elle vaut la peine d'être connue dans sa singularité [*individuelle Eigenart*]. On ne saurait jamais déduire d'une étude sans présuppositions [*voraussetzungslos*] du donné empirique ce qui prend à nos yeux une signification. Au contraire [176] la constatation de cette signification est la présupposition qui fait que quelque chose devient *objet* de l'investigation. Naturellement le significatif comme tel ne coïncide avec aucune loi comme telle, et cela d'autant moins que la validité de la loi en question est plus générale. En effet, la signification qu'a pour nous un fragment de la réalité ne consiste évidemment pas dans les relations qui lui sont communes autant que possible avec beaucoup d'autres éléments. Le rapport de la réalité à des idées de va-

leur qui lui confèrent une signification de même que le procédé qui consiste à mettre en relief et à ordonner les éléments du réel colorés par ce rapport sous l'angle de leur *signification* culturelle sont des points de vue absolument différents et distincts de l'analyse de la réalité faite en vue d'en découvrir des lois et de l'ordonner sous des concepts généraux. Ces deux espèces de méthodes de la pensée ordonnant le réel n'ont nullement entre elles des rapports logiquement nécessaires. Le cas échéant elles peuvent coïncider dans un cas particulier, mais les conséquences seront des plus funestes si cette coïncidence accidentelle nous abuse sur leur hétérogénéité de *principe*.

La *signification* culturelle d'un phénomène, par exemple celle de l'échange monétaire, peut consister dans le fait qu'il se présente comme un phénomène de masse, ce qui constitue d'ailleurs un des éléments fondamentaux de la civilisation moderne. Mais alors le fait historique qu'il joue ce rôle devient justement ce qu'il faut comprendre du point de vue de sa *signification* culturelle et expliquer causalement du point de vue de sa formation historique. La recherche qui porte sur l'essence *générale* de l'échange et de la *technique* du trafic commercial est un travail *Préliminaire* -extrêmement important et indispensable (17). Cependant, tout cela ne nous donne pas encore une réponse à la question : comment l'échange est-il parvenu historiquement à la signification fondamentale qu'il a de nos jours ? - ni surtout à cette autre qui nous importe en dernière analyse : quelle est la *signification* de l'économie financière pour la culture ? Car c'est uniquement à cause d'elle que nous nous intéressons à la description de la technique de l'échange, de même que c'est à cause d'elle qu'il existe aujourd'hui une science qui s'occupe de cette technique. En tout cas, elle ne dérive d'aucune de ces sortes de « lois ». Les *caractères génériques* de l'échange, de l'achat, etc., intéressent le juriste, mais ce qui importe à nous, économistes, c'est l'analyse de la *signification culturelle* de la situation *historique* qui fait que l'échange est de nos jours un phénomène de masse. Lorsque nous avons à expliquer ce fait, lorsque nous voulons comprendre [177] ce qui différencie par exemple notre civilisation économique et sociale de celle de l'Antiquité, où l'échange présentait exactement les mêmes caractères génériques qu'aujourd'hui, bref, lorsque nous voulons savoir en quoi consiste la signification de l'« économie financière », alors s'introduisent dans la recherche un nombre de principes logiques d'origine radicalement hétérogène. Nous emploierons les concepts que la recherche des éléments génériques des phénomènes économiques de masse nous apporte comme des *moyens* de la description, pour autant qu'ils comportent des éléments significatifs pour notre civilisation. Pourtant, quand nous aurons dégagé même avec toute la précision possible ces concepts et ces lois, nous n'aurons non seulement pas encore atteint le but de notre travail, mais la question portant sur ce qui doit faire l'objet de la formation de concepts génériques n'est pas dépourvue de présupposition, car elle a été précisément résolue en fonction de la *signification* que certains éléments de la diversité infinie que nous appelons « trafic » présentent pour la civilisation. Ce que nous cherchons à atteindre, c'est précisément la connaissance d'un phénomène historique, c'est-à-dire *significatif dans sa singularité*. Le point décisif en tout cela est que l'idée

d'une connaissance des phénomènes *singuliers* n'a en général de sens logique que si nous admettons la présupposition que *seule une partie finie* de la multitude infinie des phénomènes *possède une signification*. Même si nous possédions la connaissance la plus complète possible de la *totalité* des « lois » du devenir, nous resterions désespérés devant la question : comment une *explication causale* d'un fait *singulier* est-elle possible en général ? - étant donné que même la *description* du plus petit fragment de la réalité ne peut jamais être pensée de manière exhaustive. Le nombre et la nature des causes qui ont déterminé un événement singulier quelconque sont toujours *infinis* et il n'y a dans les choses mêmes aucune espèce de critères qui permettrait de sélectionner une fraction d'entre elles comme devant seule entrer en ligne de compte.

L'essai d'une connaissance de la réalité dépourvue de toute présupposition n'aboutirait à rien d'autre qu'à un chaos de « jugements existentiels » [*Existenzialurteile*] portant sur d'innombrables perceptions particulières. Même ce résultat ne serait possible qu'en apparence, car la réalité de chaque perception particulière présente toujours, si on l'examine de plus près, une multitude infinie d'éléments singuliers qui ne se laissent pas exprimer de manière exhaustive dans les jugements de perception. Ne met de l'ordre dans ce chaos que [178] le seul fait que, dans chaque cas, une *portion* seulement de la réalité singulière prend de l'intérêt et de la *signification* à nos yeux, parce que seule cette portion est en rapport avec les *idées de valeur culturelles* avec lesquelles nous abordons la réalité concrète. Ce ne sont que certains aspects de la diversité toujours infinie des phénomènes singuliers, à savoir ceux auxquels nous attribuons une *signification générale* pour la culture, qui valent donc la peine d'être connus [*wissenswert*]; seuls aussi ils sont l'objet de l'explication causale. Cette dernière manifeste à son tour le même caractère : non seulement il est pratiquement impossible de faire une régression causale *exhaustive* à partir d'un quelconque phénomène concret pour le saisir dans *sa pleine réalité*, mais cette tentative constitue tout simplement un non-sens [*Unding*]. Nous faisons seulement ressortir les causes auxquelles il y a lieu d'imputer dans le cas particulier les éléments « essentiels » d'un devenir. Dès qu'il s'agit de l'individualité d'un phénomène, le problème de la causalité ne porte pas sur des lois, mais sur des *connexions* causales concrètes ; la question n'est pas de savoir sous quelle formule il faut subsumer le phénomène à titre d'exemplaire, mais à quelle constellation il faut l'imputer en tant que résultat. Il s'agit d'une question d'imputation [*Zurechnungsfrage*]. Partout où il s'agit de l'explication causale d'un « phénomène culturel » - ou encore d'une « individualité historique », suivant l'expression déjà employée à l'occasion dans la méthodologie de notre discipline et qui devient actuellement courante en logique avec une formulation plus précise - la connaissance des lois de la causalité ne saurait être le *but*, mais seulement le *moyen* de la recherche. Elle facilite et rend possible l'imputation causale des éléments des phénomènes, importants pour la culture par leur singularité, à leurs causes concrètes. C'est dans la mesure et uniquement dans la mesure où elle rend ce service qu'elle est précieuse pour la connaissance d'ensembles singuliers. Plus les lois sont « générales », c'est-à-dire abstraites, moins elles peuvent satisfaire

aux exigences de l'imputation causale des phénomènes *singuliers* et, indirectement, à la compréhension de la signification des événements culturels.

Quelles sont les conséquences de tout cela ? Non pas évidemment que la connaissance du *général*, la formation de concepts génériques abstraits, la connaissance de régularités [179] et la tentative de formuler des relations d'ordre « légal » ne seraient pas scientifiquement légitimes dans la sphère des sciences de la culture. Au contraire ! Si la connaissance causale de l'historien consiste en une *imputation* de conséquences concrètes à des causes concrètes, il n'est, en général, pas possible de faire une imputation *valable* d'une conséquence singulière quelconque sans le secours de la connaissance « nomologique », c'est-à-dire sans la connaissance de régularités des connexions causales. Pour savoir si dans la réalité il faut attribuer *in concreto* à un élément individuel et singulier d'une connexion une importance causale concernant le résultat dont l'explication causale est en cause, il n'y a pour le déterminer en cas de doute que l'évaluation des actions que nous avons l'habitude d'attendre en général de cet élément et de tous les autres du même complexe qui entrent en ligne de compte dans l'explication; ces actions sont alors les effets « adéquats » des éléments causatifs en question. Quant à savoir jusqu'à quel point l'historien (au sens le plus large du mot) peut effectuer avec certitude cette imputation avec le secours de son imagination nourrie à son expérience personnelle de la vie et éduquée méthodiquement et jusqu'à quel point il est tributaire de l'aide de certaines sciences spéciales qui lui facilitent la besogne, c'est là une question qui varie avec chaque cas particulier. Partout cependant, et aussi dans la sphère des phénomènes complexes de l'économie, la *sûreté* de l'imputation est d'autant plus grande que notre connaissance générale est plus assurée et complète. Le fait que dans ces cas, toutes les « lois dites économiques » y étant comprises sans exception, il ne s'agit jamais de relations « légales » au sens étroit des sciences exactes de la nature, mais de connexions causales *adéquates* exprimées dans des règles, donc de l'application de la catégorie de « possibilité objective » (que nous n'avons pas à analyser plus longuement ici), ne diminue en rien la valeur de notre assertion (18). C'est que l'établissement de ces régularités n'est pas le *but*, mais un *moyen* de la connaissance. Quant à savoir si cela a un sens de mettre sous forme de « loi » une régularité familière de connexions causales observée dans la vie quotidienne, c'est là une question d'opportunité dans chaque cas particulier. Pour les sciences exactes de la nature les lois sont d'autant plus - importantes et précieuses qu'elles ont une *validité plus générale*, tandis que pour la connaissance des conditions concrètes de phénomènes historiques les lois les plus générales sont régulièrement celles qui ont le moins de [180] valeur, parce qu'elles sont les plus vides en contenu [*inhaltleerster*]. En effet, plus la validité, c'est-à-dire *l'extension*, d'un concept générique est large, plus aussi il nous éloigne de la richesse de la réalité, puisque, pour embrasser ce qu'il y a de commun au plus grand nombre possible de phénomènes, il doit être le plus abstrait possible, donc *pauvre* en contenu. Dans les sciences de la culture, la connaissance du général n'a jamais de prix pour elle-même.

La conclusion découlant de ces explications est la suivante : une étude « objective » des événements culturels, dans le sens où le but idéal du travail scientifique devrait consister en une réduction de la réalité empirique à des lois, n'a aucun sens. Elle n'en a pas, non point pour la raison, fréquemment invoquée, que les événements culturels ou, si l'on veut, les phénomènes d'ordre mental se dérouleraient « objectivement » à un moindre degré d'après la légalité, mais parce que

1) la connaissance de lois sociales n'est pas une connaissance de la réalité sociale, mais seulement un des multiples moyens que la pensée utilise à cet effet, et que

2) il n'est pas possible de concevoir une connaissance des événements *culturels* autrement qu'en se fondant sur la *signification* que la réalité de la vie, toujours structurée de façon singulière, possède à nos yeux dans certaines relations singulières.

Aucune loi ne nous révèle en quel sens et dans quelles conditions il en est ainsi, puisque cela se décide en vertu des *idées de valeur* sous lesquelles nous considérons chaque fois la « culture » dans les cas particuliers. La « culture » est, du point de vue de *l'homme*, un segment fini investi par la pensée d'une signification et d'une importance au sein du devenir mondial infini et étranger à toute signification. Elle reste même cela pour celui qui s'oppose en ennemi implacable à une civilisation concrète et préconise le « retour à la nature ». En effet il ne lui est possible d'adopter une pareille attitude qu'en rapportant cette civilisation concrète à ses propres idées de valeur qui la lui font trouver « futile ». C'est cette condition purement *logique et formelle* que nous visons, lorsque nous disons que toutes les individualités historiques sont ancrées de façon logiquement nécessaire à des « idées de valeur ». La présupposition transcendantale de toute science de la culture ne consiste pas à trouver du *prix* à une civilisation déterminée ou à la civilisation en général, mais dans le fait que nous sommes des *êtres civilisés*, doués de la faculté et de la volonté de prendre consciemment *position* face au monde et de lui attribuer un *sens*. Quel que puisse être ce sens, il nous amènera à porter [181] au cours de la vie sur cette base des jugements sur certains phénomènes de la coexistence humaine, à prendre à leur égard une position significative (positive ou négative). Quel que soit le contenu de cette prise de position, ces phénomènes ont à nos yeux une signification culturelle, et c'est uniquement sur cette signification que se fonde leur intérêt scientifique. Lorsque au long de ces pages nous parlons, en référence à l'usage des logiciens modernes, de la conditionnalité de la connaissance culturelle par des idées de *valeur*, il est à espérer que ces propos ne seront pas exposés à des malentendus aussi grossiers que ceux de l'opinion qui croit qu'il faut n'accorder de signification culturelle qu'aux phénomènes purement *honoraux*. La prostitution est un phénomène culturel aussi bien que la religion ou l'argent, et tous les trois le sont pour la raison et uniquement pour la raison et uniquement en tant que leur existence et la forme qu'ils prennent *historiquement* touchent directement ou indirectement à nos *intérêts* culturels, qu'ils excitent no-

tre curiosité intellectuelle sous des points de vue qui procèdent dès idées de valeur, lesquelles donnent une *signification* au segment de la réalité entendu sous ces concepts.

Il en résulte que toute connaissance de la réalité culturelle est toujours une connaissance à partir de *points de vue* spécifiquement *particuliers* [*besonderen*]. Quant nous exigeons de l'historien ou du spécialiste des sciences sociales la présupposition élémentaire qu'il sache faire la distinction entre l'essentiel et le secondaire et qu'il possède les points de vue nécessaires pour opérer cette distinction, cela veut tout simplement dire qu'il doit s'entendre à rapporter - consciemment ou non - les éléments de la réalité à des « valeurs universelles de la civilisation » et choisir en conséquence les connexions qui ont pour nous une signification. Et si resurgit sans cesse l'opinion affirmant que ces points de vue se laisseraient « tirer de la matière même », cela ne provient que de l'illusion naïve du savant qui ne se rend pas compte que dès le départ, en vertu même des idées de valeur avec lesquelles il a abordé inconsciemment sa matière, il a découpé un segment infime dans l'infinité absolue pour en faire l'objet de l'examen qui seul lui *importe*. A propos de la sélection, qu'on opère partout et toujours consciemment ou inconsciemment, de certains « aspects » spéciaux et particuliers du devenir, il règne encore une autre conception dans le travail des sciences de la culture qui est à la base de l'affirmation souvent entendue, suivant laquelle l'élément « personnel » [182] serait la seule chose vraiment précieuse dans une oeuvre scientifique, que toute oeuvre, à côté d'autres mérites, devrait aussi exprimer une « personnalité ». Assurément, sans les idées de valeur du savant, il ne saurait y avoir ni principe de sélection de la matière ni aucune connaissance judicieuse du réel singulier, de même que sans la croyance du savant à la *signification* d'un quelconque contenu culturel, le travail portant sur la connaissance de la réalité singulière n'aurait tout simplement plus de sens. Ainsi, l'orientation de sa conviction personnelle et la réfraction des valeurs dans le miroir de son âme donnent-elles une direction à son travail. Les valeurs auxquelles le génie scientifique rapporte les objets de la recherche pourront déterminer la « conception » qu'on se fera de toute une époque, *c'est-à-dire elles* pourront être décisives non seulement pour ce qui dans les phénomènes passe pour être « remarquable », mais encore significatif ou insignifiant, « important » et « secondaire ».

La connaissance dans l'ordre de la science de la culture telle que nous l'entendons est donc liée à des présuppositions « subjectives », pour autant qu'elle s'occupe uniquement des éléments de la réalité qui ont un quelconque rapport - si indirect soit-il - avec les événements auxquels nous attribuons une *signification* culturelle. Naturellement elle reste, malgré tout, une connaissance purement *causale*, exactement dans le même sens que la connaissance d'événements singuliers et significatifs de la nature qui ont un caractère qualitatif. Outre les diverses sortes de confusion que l'immixtion de la pensée juridico-formelle a provoquées dans la sphère des sciences de la culture, il s'est récemment introduit, entre autres, une tentative de réfuter le principe de la « conception matérialiste de l'histoire » par

une série de sophismes ingénieux. On explique que, du moment que la vie économique devrait se dérouler dans des *formes réglées* juridiquement et conventionnellement, tout « développement » économique devrait adopter la forme d'aspirations tendant à créer de nouvelles *formes juridiques*, qu'en conséquence elle ne saurait être comprise qu'à partir de maximes *morales* et serait pour cette raison différente par essence de tout « développement naturel » (19). La connaissance du développement économique aurait donc un caractère « téléologique ». Sans vouloir discuter ici la signification du concept équivoque de « développement » dans les sciences sociales ni non plus celui tout aussi équivoque du point de vue logique de « téléologique », on peut cependant montrer ici [183] que l'économie n'est pas nécessairement « téléologique » au sens présupposé par cette manière de voir. Même dans le cas d'identité formelle totale des normes juridiques en usage, la signification culturelle des relations juridiques normativisées ainsi que celle des normes elles-mêmes peuvent changer de fond en comble. Mettons qu'on veuille se plonger utopiquement dans des rêves d'avenir; on pourrait concevoir par exemple comme théoriquement achevée la « socialisation des moyens de production » sans qu'aucune des « aspirations » visant consciemment à ce résultat ne se soit jamais manifestée et sans supprimer aucun paragraphe de notre législation ou y ajouter un nouveau. Par contre, la fréquence statistique des diverses relations normativisées juridiquement subirait sans doute des modifications radicales et dans de nombreux cas elle serait même réduite à zéro une grande partie des normes juridiques perdant *pratiquement* toute signification et leur signification pour la culture se modifiant jusqu'à devenir méconnaissable. La conception « matérialiste » de l'histoire pouvait donc éliminer à bon droit les discussions *de lege ferenda*, puisque son point de vue central affirmait justement la transformation inévitable de la *signification* des institutions juridiques. Celui à qui le travail modeste de la compréhension causale de la réalité historique apparaît comme subalterne, n'a qu'à s'en passer, mais il est impossible de lui substituer aucune espèce de « téléologie ». Quant à nous, nous appelons « fin » la représentation d'un *résultat* qui devient *cause* d'une action [*Handlung*]. Et nous la prenons en considération au même titre que *n'importe quelle* cause qui contribue ou peut contribuer à un résultat significatif. Sa signification spécifique se fonde uniquement sur le fait que nous pouvons et voulons non seulement *constater* l'activité [*Handeln*] humaine, mais aussi la *comprendre*.

Il est hors de doute que les idées de valeur sont « subjectives » (20). Entre l'intérêt « historique » que nous trouvons à une chronique de famille et celui que nous portons au développement des phénomènes les plus grands possibles qui furent durant de longues époques communs à une nation ou à l'humanité, et le sont encore, il existe une échelle sans fin de « significations » dont les échelons auront un autre ordre pour chacun de nous. Cet ordre varie historiquement avec le caractère de la civilisation et de la pensée qui domine les hommes. Il ne s'ensuit évidemment pas que la *recherche* dans le domaine des sciences de la [184], culture ne pourrait aboutir qu'à des *résultats* qui seraient « subjectifs », au sens qu'ils seraient valables pour l'un et non pour l'autre. Ce qui varie, c'est plutôt le *degré d'in-*

térêt qu'ils ont pour l'un et non pour l'autre. En d'autres termes : ce qui devient objet de recherche ainsi que les limites de cette recherche au sein de l'infinité des connexions causales, ce sont les idées de valeur dominant le savant et une époque qui les déterminent. Quant au comment [im Wie], c'est-à-dire quant à la méthode de la recherche, c'est le « point de vue » dominant qui - comme nous le verrons encore - constitue l'élément déterminant pour la construction des concepts auxiliaires qu'on utilise; en ce qui concerne la façon d'utiliser les concepts le savant est évidemment ici, comme partout ailleurs, lié aux normes de notre pensée. En effet, est vérité scientifique seulement celle qui *prétend valoir* pour tous ceux qui *veulent* la vérité.

Il y a une conclusion à tirer de toutes ces explications : il est absurde de croire, suivant la conception qui règne même parfois chez les historiens de notre spécialité, que le but, si éloigné soit-il, des sciences de la culture pourrait consister à élaborer un système clos de concepts qui condenserait d'une façon ou d'une autre la réalité dans une articulation [*Gliederung*] *définitive*, à partir de laquelle on pourrait à nouveau la déduire après coup. Le flux du devenir incommensurable coule sans arrêt vers l'éternité. Sans cesse se forment des problèmes culturels toujours nouveaux et autrement colorés qui ne cessent d'agiter les humains, de sorte que, reste flottante la sphère de tout ce qui, dans le flux inébranlablement infini du singulier, acquiert pour nous signification et importance et devient une « individualité historique ». Varient également les relations intellectuelles sous lesquelles on les envisage et on les saisit scientifiquement. Les points de départ des sciences de la culture resteront par conséquent variables dans l'avenir indéterminé, aussi longtemps qu'une sorte de stupeur chinoise de la vie de l'esprit ne vienne à déshabituer les hommes de poser des questions à la vie toujours aussi inépuisable. Un système des sciences de la culture qui ne ferait même que fixer systématiquement, définitivement et d'une manière objectivement valable les questions et les domaines qu'elles seraient appelées à traiter serait une absurdité en soi. Une pareille tentative ne saurait jamais aboutir qu'à une juxtaposition de plusieurs points de vue, spécifiquement particuliers, souvent hétérogènes entre eux et disparates à beaucoup d'égards, sous lesquels la réalité [185] a été et reste toujours pour nous de la « culture », c'est-à-dire significative dans sa singularité.

Après ces longues discussions nous sommes enfin en mesure d'aborder la question qui nous intéresse du point de vue *méthodologique* à propos de la réflexion sur l'« objectivité » de la connaissance dans les sciences de la culture : quelle est la fonction logique et la structure des *concepts* avec lesquels notre discipline travaille comme toute autre science ? Et plus spécialement, si l'on tient compte du problème décisif : quelle est la signification de la *théorie* et de la construction théorique des concepts pour la connaissance de la réalité culturelle ?

L'économie politique - nous l'avons déjà vu - a été originellement, du moins d'après le centre de gravité de ses discussions, une « technique », c'est-à-dire elle considérerait les phénomènes de la réalité sous un point de vue pratique de valeur

[*Wertgesichtspunkt*] stable et au moins apparemment univoque [*eindeutig*] : celui de l'accroissement de la « richesse » de la population d'un État. D'un autre côté, dès l'origine, elle n'a pas seulement été une « technique », car elle s'est trouvée incorporée dans la puissante unité de la conception du monde du XVIII^e siècle, rationaliste et orientée d'après le droit naturel. Cependant la nature particulière de cette conception du monde, avec sa foi optimiste en la possibilité de rationaliser théoriquement et pratiquement le réel, a eu une conséquence essentielle : elle *forma obstacle* à la prise de conscience du caractère *problématique* du point de vue qu'elle présupposait comme évident. Et comme l'étude rationnelle de la réalité sociale est née en liaison étroite avec le développement moderne des sciences de la nature, elle resta proche de celles-ci pour ce qui concerne l'ensemble de sa manière de considérer les choses. Or, dans les sciences de la nature le point de vue pratique de valeur concernant ce qui est directement utile techniquement a été, dès le départ, étroitement lié à l'espoir hérité de l'antiquité et développé depuis, qu'il serait possible de parvenir, par la voie de l'abstraction généralisante [*generalisierende Abstraktion*] et de l'analyse de l'empirique orientées vers les relations légales, à une connaissance purement « objective », ce qui veut dire ici, détachée de toute valeur, et en même temps absolument rationnelle, ce qui veut dire une connaissance moniste de toute la réalité et débarrassée de toute « contingence » singulière, sous l'aspect d'un système de *concepts* ayant une *validité* métaphysique et une *forme* mathématique.

Les disciplines scientifiques liées à cette sorte de points de vue axiologiques, telle la médecine clinique et davantage encore ce qu'on appelle d'ordinaire [186] la « technologie », devinrent de purs « arts » pratiques. Les valeurs qu'elles avaient à servir, la santé du malade, d'une part, et le perfectionnement technique d'un processus de production par exemple, de l'autre, sont devenues inébranlables pour chacune d'elles. Les moyens auxquels elles avaient recours consistaient et ne pouvaient consister que dans l'application de concepts de caractère légal découverts par les disciplines théoriques. Tout progrès de principe dans l'établissement des lois était ou pouvait donc susciter un progrès dans la discipline pratique. Quand les fins demeurent immuables, la réduction progressive des diverses questions pratiques (un cas de maladie ou un problème technique) à des lois de validité générale à titre de cas spéciaux, par conséquent l'extension de la connaissance théorique, est directement liée et identique à l'élargissement des possibilités techniques et pratiques. Le jour où la biologie moderne réussit à ranger également les éléments de la réalité qui nous intéressent *historiquement* (par le fait qu'ils se sont déroulés d'une manière et non d'une autre) sous le concept d'un principe de développement de validité générale, permettant d'ordonner, au moins apparemment - mais non en réalité - tout ce qui était essentiel en ces objets dans un schéma de lois de validité générale, le crépuscule des dieux [*Götterdämmerung*] de tous les points de vue axiologiques parut s'étendre sur toutes les sciences. En effet, puisque le devenir dit historique était lui aussi un compartiment de la réalité totale et que le principe de causalité, condition de tout travail scientifique, semblait exiger la réduction de tout devenir à des « lois » de validité générale et puisqu'enfin on

se trouvait en présence du succès prodigieux des sciences de la nature qui ont fait leur ce principe, il semblait qu'il ne serait plus possible de donner au travail scientifique un autre sens que celui de la découverte des lois du devenir en général. Bref, seul l'aspect « légal » pouvait constituer l'élément scientifique essentiel de tous les phénomènes et les « événements individuels » ne pouvaient entrer en ligne de compte que comme des « types », c'est-à-dire comme des illustrations des lois. Porter sa curiosité sur les éléments singuliers pour eux-mêmes, voilà qui semblait n'être d'aucun « intérêt scientifique ».

Il nous est impossible de suivre ici les répercussions considérables que cet état d'esprit, plein d'assurance, du monisme naturaliste a eues dans les disciplines économiques. Lorsque la critique socialiste et le travail des historiens commencèrent par transformer les points de vue axiologiques originels en problèmes [187], le prodigieux développement de la recherche biologique d'un côté, l'influence du panlogisme de Hegel de l'autre empêchèrent l'économie politique de reconnaître avec précision dans toute son ampleur la relation entre concept et réalité. Pour autant qu'il nous intéresse ici, le résultat en est que, malgré le puissant barrage que la philosophie idéaliste allemande depuis Fichte, l'oeuvre de l'école historique allemande du droit et le travail de l'école historique allemande de l'économie politique ont opposé à l'intrusion des dogmes naturalistes, il n'en demeure pas moins, en partie à cause de ces efforts, que les points de vue du naturalisme ne sont pas encore surmontés en un certain nombre de points déterminants. Parmi eux il faut citer en particulier celui du rapport entre le travail « théorique » et le travail « historique » qui reste toujours aussi problématique dans notre spécialité.

Même de nos jours, la méthode théorique et « abstraite » continue à s'opposer avec une raideur hargneuse et apparemment insurmontable à la recherche empirique et historique (21). Elle reconnaît comme entièrement exacte l'impossibilité méthodologique de remplacer la connaissance historique de la réalité par la formulation de « lois » ou inversement de parvenir à établir des « lois », au sens étroit du terme, par une simple juxtaposition d'observations historiques. Pour arriver à en établir - car elle reste convaincue que c'est bien là le but suprême de la science - elle part de ce fait que, sans arrêt, nous faisons directement nous-mêmes l'expérience [*erleben*] de relations de l'activité humaine dans leur réalité, de sorte que, pense-t-elle, nous pouvons rendre immédiatement intelligible leur déroulement avec une évidence axiomatique et exprimer la réalité par des « lois ». L'unique forme exacte de la connaissance, à savoir la formulation de lois immédiatement et intuitivement évidentes, serait en même temps la seule qui nous permettrait de raisonner sur les événements non immédiatement observables. Aussi la construction d'un système de propositions abstraites et par suite purement formelles, Par analogie avec celles des sciences de la nature, serait-elle, au moins en ce qui concerne les phénomènes fondamentaux de la vie économique, l'unique moyen de dominer intellectuellement la diversité sociale. Bien que le créateur de cette théorie fût le *premier* et le *seul* à établir une distinction méthodologique de principe entre la connaissance légale et la connaissance historique, il n'en réclama

pas moins pour les propositions de la théorie abstraite [188] une *validité* empirique au sens d'une *possibilité de déduire* la réalité à partir de ces « lois » (22). Certes, il ne l'entendait pas au sens de la validité empirique des seules propositions abstraites de l'économie pour elles-mêmes, mais à celui où, une fois que l'on aura construit les théories « exactes » correspondant à chacun des autres éléments qui entrent en ligne de compte, la somme de toutes ces théories devrait contenir la vraie réalité des choses - ce qui veut dire tout ce qui vaut la peine- d'être connu dans la réalité. La théorie exacte de l'économie établirait l'influence d'un motif psychologique, tandis que d'autres théories auraient pour tâche de développer à leur tour d'une manière analogue tous les autres motifs dans un ensemble de propositions de validité hypothétique. A propos du résultat du travail théorique, c'est-à-dire à propos des théories abstraites des prix, de l'intérêt, des *rentes*, etc., cette conception prétendait par-ci par-là d'une manière fantaisiste qu'il serait possible, suivant une prétendue analogie avec les propositions de la physique, de les employer pour *déduire* de prémisses réelles données des résultats déterminés *quantitativement* -donc des lois au sens le plus strict du terme - qui auraient une validité pour la réalité concrète de la vie, étant donné que, si les fins sont données, l'économie humaine serait déterminée de façon univoque relativement aux moyens. On ne prenait pas garde au fait que, pour parvenir à ce résultat, même dans le cas le plus simple, il faudrait au préalable poser comme « donnée » et présupposer comme connue la *totalité* de la réalité historique, y compris toutes les connexions causales, et que, si jamais l'esprit humain fini était en mesure d'accéder à ce genre de connaissance, on ne verrait plus quelle serait encore la valeur épistémologique d'une théorie abstraite.

Le préjugé naturaliste suivant lequel il faudrait élaborer à l'intérieur de ces concepts quelque chose qui serait proche des sciences de la nature a précisément conduit à une fausse compréhension du sens de ces tableaux de pensée théoriques [*theoretische Gedankengebilde*]. On croyait qu'il s'agissait d'isoler psychologiquement une tendance spécifique en l'homme, celle de l'instinct d'acquisition, ou encore d'observer isolément une maxime spécifique de l'activité humaine, *celle* du principe économique. La théorie abstraite pensait pouvoir s'appuyer sur des *axiomes* psychologiques; la conséquence en fut que les historiens en appelèrent à une psychologie *empirique* pour prouver la non-validité de ces axiomes et [189] refuser à la psychologie toute action sur le cours des événements économiques. Nous n'avons pas l'intention de faire en cet endroit une critique détaillée de la signification d'une science systématique de la « psychologie sociale » - qu'il reste encore à constituer - entant que fondement possible des sciences de la culture et spécialement de l'économie sociale. Les essais, parfois brillants, d'interprétations psychologiques des phénomènes économiques dont nous avons connaissance jusqu'à présent montrent en tout cas une chose, c'est qu'on ne fait pas de progrès en allant de l'analyse psychologique des qualités humaines vers celle des institutions sociales, mais qu'au contraire l'éclaircissement des conditions et des effets psychologiques des institutions *présuppose* la parfaite connaissance de ces dernières et l'analyse scientifique de leurs relations. L'analyse psychologique signifie alors tout

simplement un approfondissement extrêmement intéressant, dans chaque cas concret, de la connaissance de leur *conditionalité* historique et de leur *signification* culturelle. Ce qui, nous intéresse dans la conduite d'un homme au sein des relations sociales est spécifiquement particularisé dans chaque cas suivant la signification culturelle spécifique de la relation en question. Il s'agit en cela de motifs et d'influences psychiques extrêmement hétérogènes entre eux et d'une composition extrêmement concrète. La recherche en psychologie sociale signifie qu'on soumet à un examen approfondi les divers genres *particuliers* d'éléments de la culture, disparates entre eux à beaucoup d'égards, en vue d'éprouver leur capacité d'interprétation à l'usage de notre compréhension par reviviscence. En partant de la connaissance des institutions particulières, cette recherche nous aidera à *comprendre* intellectuellement dans une plus grande mesure leur conditionalité et leur signification culturelle, mais jamais à déduire ces institutions de lois psychologiques ou à les expliquer à partir de phénomènes psychologiques élémentaires.

C'est pourquoi la polémique qui a agité de nombreux milieux à propos de la question de la légitimité psychologique des constructions théoriques et abstraites, ainsi que de la portée de l'« instinct d'acquisition » et du « principe économique », etc., n'a guère été féconde.

Ce n'est qu'en apparence qu'il s'agit dans les constructions de la théorie abstraite de « déductions » à partir de motifs psychologiques fondamentaux; en réalité nous nous trouvons plutôt en présence du cas spécial d'une forme [190] de la construction des concepts [*Begriffsbildung*] propre aux sciences de la culture humaine, et qui en un certain sens est inévitable. Il vaut la peine de la caractériser ici avec plus de détails, puisque nous pourrions serrer ainsi de plus près la question logique de la signification de la théorie dans les sciences sociales. Nous laisserons pendant une fois pour toutes la question de savoir si les constructions théoriques que nous utiliserons comme exemples ou auxquelles nous ferons allusion répondent, telles quelles, au but auquel elles sont destinées, bref si elles ont été formées pratiquement de façon appropriée. Quant à la question de savoir jusqu'où l'on devrait étendre l'actuelle « théorie abstraite », elle est finalement elle aussi une question de l'économie du travail scientifique, qui comporte encore bien d'autres problèmes. La théorie de l'utilité marginale [*Grenznutztheorie*] est, elle aussi subordonnée à la loi du « marginalisme ».

La théorie abstraite de l'économie nous offre justement un exemple de ces sortes de synthèses qu'on désigne habituellement par « idées » [*Ideen*] des phénomènes historiques. Elle nous présente, en effet, un tableau idéal [*Idealbild*] des événements qui ont lieu sur le marché des biens, dans le cas d'une société organisée selon le principe de l'échange, de la libre concurrence et d'une activité strictement rationnelle. Ce tableau de pensée [*Gedankenbild*] réunit des relations et des événements déterminés de la vie historique en un cosmos non contradictoire de relations *pensées*. Par son contenu, cette construction a le caractère d'une *utopie* que l'on obtient en accentuant *par la pensée* [*gedankliche Steigerung*] des éléments

déterminés de la réalité (23). Son rapport avec les faits donnés empiriquement consiste simplement en ceci : là où on constate ou soupçonne que des relations, du genre de celles qui sont présentées abstraitement dans la construction précitée, en l'espèce celles des événements qui dépendent du « marché », ont eu à un degré quelconque une action dans la réalité, nous pouvons nous représenter pragmatiquement, de façon intuitive et compréhensible, la *nature particulière* de ces relations d'après un *idéaltipe* [*Idealtypus*]. Cette possibilité peut être précieuse, voire indispensable, pour la recherche aussi bien que pour l'exposé des faits. En ce qui concerne la *recherche*, le concept idéaltypique se propose de former le jugement d'imputation : il n'est pas lui-même une « hypothèse », mais il cherche à guider l'élaboration des hypothèses. De l'autre côté, il n'est pas un *exposé* du réel, mais se propose de doter l'exposé de moyens d'expression univoques. Il est donc l'« idée » de l'organisation moderne [191], *historiquement* donnée, de la société en une économie de l'échange, cette idée se laissant développer pour nous exactement selon les mêmes principes logiques que ceux qui ont servi par exemple à construire celle de l'« économie urbaine » au Moyen Âge sous la forme d'un concept génétique [*genetischen Begriff*]. Dans ce dernier cas on forme le concept d'« économie urbaine » non pas en établissant une moyenne des principes économiques qui ont existé effectivement dans la totalité des villes examinées, mais justement en construisant un *idéaltipe*. On obtient un *idéaltipe en accentuant* unilatéralement *un ou plusieurs* points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés *isolément*, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un *tableau de pensée* homogène [*einheitlich*]. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une *utopie*. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal, dans quelle mesure il faut par exemple attribuer, au sens conceptuel, la qualité d'« économie urbaine » aux conditions économiques d'une ville déterminée. Appliqué avec prudence, ce concept rend le service spécifique qu'on en attend au profit de la recherche et de la clarté.

On peut, pour analyser un autre exemple, dessiner [*zeichnen*] exactement de la même façon sous forme d'utopie l'« idée » de l'« artisanat » en rassemblant certains traits qui existent de manière diffuse dans certains corps de métiers d'époques et de pays les plus divers, en accentuant unilatéralement leurs conséquences dans un tableau idéal non contradictoire en soi et en le rapportant à une formule de pensée qui l'exprime. On peut en outre essayer de dessiner une société dans laquelle toutes les branches de l'activité économique et même l'activité intellectuelle sont gouvernées par des maximes qui paraissent appliquer le même principe que celui qui est caractéristique de l'« artisanat » élevé au rang d'idéaltipe. On peut en plus opposer par antithèse cet idéaltipe de l'artisanat à un idéaltipe correspondant à la conception capitaliste de l'industrie, ce dernier étant construit sur la base de l'abstraction de certains traits de la grande industrie moderne, et sous ce rapport essayer de dessiner l'utopie d'une civilisation « capitaliste », c'est-à-dire

d'une civilisation dominée [192] uniquement par les intérêts de l'investissement de capitaux privés. Il consisterait à accentuer certains traits donnés de façon diffuse dans la vie civilisée moderne, matérielle et spirituelle, pour les assembler en un tableau, idéal non contradictoire, à l'effet de notre investigation. Ce tableau constituerait alors le dessin [*Zeichnung*] d'une « idée » de la civilisation capitaliste, sans que nous ayons à nous demander ici si l'on peut et comment on peut l'élaborer. Il est possible ou plutôt il faut considérer comme certain qu'il est possible d'esquisser plusieurs et même à coup sûr un très grand nombre d'utopies de ce genre dont *aucune* ne ressemblerait à l'autre et, raison de plus, dont *aucune* ne se laisserait jamais observer dans la réalité empirique sous forme d'un ordre réellement en vigueur dans une société, mais dont *chacune* peut prétendre représenter l'« idée » de la civilisation capitaliste et dont *chacune* peut même avoir la prétention, dans la mesure où elle a effectivement sélectionné dans la réalité certaines caractéristiques significatives par leur particularité de notre civilisation, de les réunir en un tableau idéal homogène (24). En effet, les phénomènes qui nous intéressent comme manifestations culturelles tirent généralement leur intérêt - leur *signification culturelle* - des idées de valeur extrêmement diverses auxquelles nous pouvons les rapporter. De même qu'il existe une extrême variété de « points de vue » sous lesquels nous pouvons considérer ces phénomènes comme significatifs, on peut également faire appel aux principes les plus variés pour sélectionner les relations susceptibles d'entrer dans l'idéaltype d'une culture déterminée.

En quoi consiste maintenant la signification de ces concepts idéaltypiques pour une science *empirique* telle que nous nous proposons de la pratiquer ? D'avance nous voudrions insister sur la nécessité de séparer rigoureusement les tableaux de pensée dont nous nous occupons ici, qui sont « idéaux » dans un sens purement *logique*, de la notion du *devoir-être* ou de « modèle ». Il ne s'agit, en effet, que de constructions de relations qui sont suffisamment justifiées au regard de notre *imagination*, donc « objectivement possibles », et qui semblent *adéquates* à notre savoir nomologique.

Quiconque est convaincu que la connaissance de la réalité historique devrait ou pourrait être une copie [*Abbildung*] « sans présupposition » de faits « objectifs », dénierait toute valeur à ces constructions. Et même celui qui a reconnu qu'au niveau de la réalité [193] rien n'est dépourvu de présuppositions au sens logique et que le plus simple extrait d'un acte ou document ne peut avoir scientifiquement de sens que par le rapport à des « significations » et donc en dernière analyse par un rapport à des idées de valeur, sera néanmoins porté à regarder la construction de n'importe quelle sorte d'« utopie » historique comme un moyen d'illustration dangereux au regard de l'objectivité du travail scientifique et plus souvent encore comme un simple jeu. De fait, on ne peut jamais décider *a priori* s'il s'agit d'un pur jeu de la pensée ou d'une construction de concepts féconde pour la science. Là aussi il n'existe d'autre critère que celui de l'efficacité pour la connaissance des relations entre les phénomènes concrets de la culture, pour celle de leur conditionnalité causale et de leur *signification*. Par conséquent, la construction d'idéal-

types abstraits n'entre pas en ligne de compte comme but, mais uniquement comme *moyen* de la connaissance. Tout examen attentif portant sur les éléments conceptuels d'un exposé historique montre que l'historien, dès qu'il cherche à s'élever au-dessus de la simple constatation de relations concrètes pour déterminer la *signification* culturelle d'un événement singulier, si simple soit-il, donc pour le « caractériser », travaille et *doit* travailler avec des concepts qui, en général, ne se laissent préciser de façon rigoureuse et univoque que sous la forme d'idéaltypes.

En effet, comment se laisse préciser le contenu de concepts comme ceux d'« individualisme », d'« impérialisme », de « féodalité », de « mercantilisme », de « conventionnel » et autres innombrables constructions conceptuelles de ce genre que nous utilisons pour essayer de dominer la réalité par la pensée et la compréhension ? Est-ce par la *description* « sans présupposition » d'une quelconque manifestation concrète isolée ou bien au contraire par la synthèse abstractive [*abstrahierende Zusammenfassung*] de ce qui est *commun* à *plusieurs* phénomènes concrets ? Le langage de l'historien contient des centaines de mots comportant de semblables tableaux de pensée, mais imprécis parce que choisis pour les besoins de l'expression dans le vocabulaire courant non élaboré par la réflexion dont on éprouve cependant concrètement la signification, sans qu'ils soient pensés clairement. Dans un très grand nombre de cas, surtout dans l'histoire politique narrative, l'imprécision du contenu des concepts ne nuit nullement à la clarté de l'exposé. Il suffit alors qu'on *ressente* dans les cas particuliers ce que l'historien a cru voir, ou encore on peut se contenter de ce qu'une précision *particulière* du contenu conceptuel d'importance *relative* dans un cas particulier [194] se présente à l'esprit comme ayant été pensée. Au cas cependant où il faut prendre clairement conscience d'une façon plus rigoureuse de la signification d'un phénomène culturel, le besoin d'opérer avec des concepts clairs, précisés non seulement sous un, mais sous tous les aspects particuliers, devient plus impérieux. Il est évidemment absurde de vouloir donner de ces synthèses de la pensée historique une « définition selon le schéma : *genus proximum et differentia specifica* (25) on n'a qu'à en faire l'épreuve. Cette dernière manière d'établir la signification des mots ne se rencontre que dans les disciplines dogmatiques qui utilisent le syllogisme. Elle ne procède jamais, ou seulement illusoirement, à la simple « décomposition descriptive » [*schildernde Auflösung*] de ces concepts en leurs éléments, car, ce qui importe dans ce cas, c'est de savoir quels sont parmi ces éléments ceux qui doivent être considérés comme essentiels. Quand on se propose de donner une définition génétique du contenu d'un concept, il ne reste d'autre forme que celle de l'idéaltype, au sens indiqué plus haut. L'idéaltype est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité « authentique », il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre *d'exemplaire*. Il n'a d'autre signification que d'un *concept limite* [*Grenzbegriff*] purement idéal, auquel on *mesure* [*messen*] la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la *compare*. Ces concepts sont des images [*Gebilde*] dans lesquelles nous construisons des relations, en utilisant

la catégorie de possibilité objective, que notre *imagination* formée et orientée d'après la réalité *juge* comme adéquates.

Dans cette fonction, l'idéaltype est en particulier un essai pour saisir les individualités historiques ou leurs différents éléments dans des concepts *génétiques*. Prenons par exemple les notions d'« Église » et de « secte ». Elles se laissent analyser par la voie de la pure classification en un complexe de caractéristiques, en quoi non seulement la frontière entre les deux concepts, mais aussi leur contenu, resteront toujours indistincts. Par contre, si je me propose de saisir génétiquement le concept de « secte », c'est-à-dire si je le conçois relativement à certaines significations importantes pour la culture que l'« esprit de secte » a manifestées dans la civilisation moderne, alors certaines caractéristiques précises de l'un et l'autre de ces deux concepts deviendront *essentiels* parce qu'elles comportent une relation causale adéquate par rapport à leur action significative. Dans ce cas les concepts prennent en même temps la forme d'idéaltypes, ce qui veut dire qu'ils ne se manifestent pas [195] ou seulement sporadiquement dans leur *pureté* conceptuelle. Ici comme ailleurs, -tout concept qui n'est pas *purement* classificateur nous éloigne de la réalité. La nature discursive de notre connaissance, c'est-à-dire le fait que nous n'appréhendons la réalité que par une chaîne de transformations dans l'ordre de la représentation, postule cette sorte de sténographie des concepts [*Begriffsstenographie*]. Certes, notre imagination peut souvent se passer de leur formulation conceptuelle explicite au niveau des moyens de *l'investigation*, mais en ce qui concerne l'exposé [*Darstellung*], pour autant qu'il cherche à être univoque, leur utilisation est dans de nombreux cas inévitable sur le terrain de l'analyse culturelle. Quiconque les rejette par principe est obligé de se borner à l'aspect formel des phénomènes culturels, par exemple à leur aspect historico-juridique. Évidemment l'univers des nonnes *juridiques* se laisse préciser clairement du point de vue conceptuel et il est *valable* pour la réalité historique (dans le strict sens juridique). Par contre, c'est de leur signification pratique que s'occupe la recherche dans les sciences sociales, telles que nous les entendons. Or, il est très fréquent qu'on ne puisse prendre clairement conscience de cette signification qu'en rapportant le donné empirique à un cas limite idéal. Si l'historien (au sens le plus large du terme) écarte la tentative de formuler de tels idéaltypes sous prétexte qu'ils sont des « constructions théoriques », c'est-à-dire inutiles ou superflues pour les fins concrètes de la connaissance, il en résulte en règle générale ou bien qu'il applique consciemment ou inconsciemment d'autres constructions analogues *sans* les formuler explicitement et sans élaboration logique, ou bien qu'il reste enfoncé dans la sphère de ce qui est « vaguement senti ».

Rien n'est sans doute plus dangereux que la *confusion* entre théorie et histoire, dont la source se trouve dans les préjugés naturalistes. Elle se présente sous diverses formes : tantôt on croit fixer dans ces tableaux théoriques et conceptuels le « véritable » contenu ou l'« essence » de la réalité historique, tantôt on les utilise comme une sorte de lit de Procuste dans lequel on introduira de force l'histoire, tantôt on hypostasie même les « idées » pour en faire la « vraie » réalité se profi-

lant derrière le flux des événements ou les « forces » réelles qui se sont accomplies dans l'histoire.

En particulier ce dernier danger est d'autant plus à craindre que nous sommes habitués à entendre aussi et même en premier lieu, par « idées » d'une époque, les pensées et les idéaux qui ont *gouverné* la masse ou une fraction historiquement importante [196] d'hommes de cette époque et qui ont été par là des éléments significatifs pour l'aspect particulier de la culture en question. On peut ajouter à cela deux autres remarques. En premier lieu, il existe en règle générale certaines relations entre l'« idée » prise au sens de tendance de la pensée pratique et théorique d'une époque et l'« idée » au sens d'un idéaltype de cette époque, construit par nous pour servir d'auxiliaire conceptuel. Il arrive qu'un idéaltype de certaines conditions sociales qu'on obtient par abstraction de certaines manifestations sociales caractéristiques d'une époque ait effectivement passé aux yeux des contemporains de celle-ci pour l'idéal qu'ils s'efforçaient pratiquement d'atteindre ou du moins pour la maxime destinée à régler certaines relations sociales - les exemples de ce genre sont même assez fréquents. Il en est ainsi de l'idée de la « protection des biens de subsistance » (26) et de maintes autres théories des canonistes, spécialement de saint Thomas d'Aquin, relativement au concept idéaltypique en usage actuellement de l'« économie urbaine » du Moyen Âge dont nous avons parlé plus haut. A plus forte raison en va-t-il de même du « concept fondamental » tant décrié en économie politique de « valeur » économique. Depuis la scolastique [198] qu'à la théorie de Marx deux idées se sont enchevêtrées dans cette notion, d'une part celle d'« objectivement » valable, c'est-à-dire celle d'un *devoir-être*, et d'autre part celle d'une abstraction à partir du processus empirique de la formation des prix. Ainsi l'idée que la « valeur » des biens devrait être réglée sur certains principes du « droit naturel » a eu une importance incalculable pour tout le développement de notre civilisation - pas seulement au Moyen Âge - et elle continue à l'avoir de nos jours. Elle a influencé de manière particulièrement intensive le processus empirique de la formation des prix. Cependant ce n'est que grâce à une construction rigoureuse des concepts, c'est-à-dire grâce à l'idéal, type, que l'on peut réellement élucider sans équivoque ce que l'on entend et que l'on peut entendre par le concept *théorique* de la valeur. Ceux qui n'ont que mépris pour les « robinsonnades » de la théorie abstraite feraient bien de méditer sur tout cela tant qu'ils ne sont pas en mesure d'y substituer quelque chose de mieux, ce qui veut dire en l'occurrence quelque chose de plus *clair*.

Le rapport de causalité entre *l'idée* historiquement constatable qui gouverne les hommes et les éléments de la réalité historique à partir desquels se laisse construire par abstraction *l'idéaltype* correspondant, peut naturellement prendre des formes extrêmement variables. Il n'y a qu'un point dont en principe il ne faut pas se départir, c'est que nous avons affaire là à deux choses fondamentalement [197] différentes. Cela nous amène à notre deuxième remarque. Les idées mêmes qui ont gouverné les hommes d'une époque, c'est-à-dire celles qui ont agi d'une façon diffuse en eux, ne peuvent, dès qu'il s'agit d'un tableau de pensée quelque peu

compliqué, être saisies avec la rigueur conceptuelle que sous la *forme d'un idéal-type*, pour la simple raison qu'elles agitaient empiriquement un nombre d'hommes indéterminé et variable et qu'elles prenaient chez chacun d'eux les nuances les plus variées quant à la forme et au fond, quant à la clarté et au sens. Les éléments de la vie spirituelle des divers individus d'une époque déterminée du Moyen Âge par exemple que nous pouvons désigner par le terme de « christianisme » des individus en question, formeraient naturellement, si nous étions en mesure de les exposer intégralement, un chaos de relations intellectuelles et de sentiments de toutes sortes, infiniment divers et au plus haut point contradictoire, bien qu'au Moyen Âge l'Église ait été à coup sûr en état d'affirmer dans une très large mesure l'unité de la foi et des mœurs. Si l'on se demande maintenant ce qui dans ce chaos répond à la notion de « christianisme médiéval », étant entendu que nous sommes obligés d'opérer constamment avec ce concept comme s'il était clairement établi, bref si l'on se demande en quoi consistait l'élément « chrétien » que nous trouvons dans les institutions médiévales, on constate aussitôt que nous utilisons en toutes ces occasions un pur tableau de pensée construit par nous. Il consiste en un ensemble d'articles de foi, de normes du droit canonique et de l'éthique, de maximes pour la conduite de la vie et d'un nombre incalculable de relations particulières que nous combinons en une « idée » ou une synthèse que, sans conteste, il nous serait impossible d'établir sans contradiction, sans utiliser des concepts idéaltypiques.

La structure logique des systèmes de concepts dans lesquels nous exposons cette sorte d'« idées » est évidemment extrêmement variable, tout comme leur rapport à ce qui est immédiatement donné dans la réalité empirique. Les choses se présentent d'une façon encore relativement simple lorsqu'il s'agit de cas où un seul ou quelques rares principes directeurs théoriques, aisément traduisibles en une formule - comme la croyance en la prédestination de Calvin - ou encore des postulats moraux clairement formulables ont gouverné les hommes et produit des effets historiques, de sorte qu'il n'y a guère de difficulté à ordonner l'« idée » en une hiérarchie de pensées découlant logiquement de ces principes [198] directeurs. Toutefois, même dans ces cas on oublie facilement que, quelque puissante qu'ait été la signification de la force contraignante purement *logique* de l'idée en histoire - le marxisme en est un exemple remarquable - il faut néanmoins comprendre en général le processus empirico-historique qui s'est déroulé dans l'esprit des hommes comme un processus conditionné *psychologiquement* et non logiquement. Le caractère idéaltypique de ces synthèses d'idées qui ont eu une action historique se manifeste encore plus nettement si les principes directeurs et les postulats fondamentaux n'habitent pas ou plus du tout l'esprit des individus, encore que ceux-ci continuent à être gouvernés par des pensées qui sont la conséquence logique de ces principes ou qui s'en sont dégagés par association, soit que l'« idée » historiquement originelle qui leur servait de fondement soit morte, soit qu'elle n'ait jamais eu d'influence en général que par ses conséquences. Enfin, les synthèses prennent encore plus catégoriquement le caractère d'une « idée » que nous construisons, lorsque ces principes directeurs fondamentaux ne se sont

imposés, dès le départ, qu'imparfaitement ou pas du tout à la conscience claire des hommes ou du moins n'ont pas pris la forme d'un ensemble clair et cohérent de pensées. Si maintenant nous nous engageons dans cette procédure, comme cela arrive sans cesse fréquemment et doit arriver, il ne s'agit à propos de l'« idée » que nous nous formons - par exemple celle du « libéralisme » d'une période déterminée, celle du « méthodisme » ou celle de n'importe quelle variété non élaborée intellectuellement de « socialisme » - de rien d'autre que d'un pur idéaltype, ayant exactement le même caractère que les synthèses des « principes » d'une époque économique dont nous parlions plus haut. Plus les relations qu'il s'agit d'exposer sont vastes et plus leur signification culturelle a été variée, plus aussi leur présentation globale et systématique en un ensemble de pensées et de concepts se rapprochera de l'idéaltype et moins il sera possible de se tirer d'affaire avec *un seul* concept de ce genre. D'où il ressort avec plus d'évidence et de nécessité de faire des essais répétés de constructions de nouveaux concepts idéaltypiques en vue de prendre conscience d'aspects toujours *nouveaux* de la signification des relations. Tous les exposés qui ont pour thème l'« essence » du christianisme sont des idéaltypes qui n'ont nécessairement et constamment qu'une validité relative et problématique, s'ils revendiquent la qualité d'un exposé historique du, donné empirique; par contre ils ont une très grande valeur heuristique [199] pour la recherche et une très grande valeur systématique pour l'exposé, si on les utilise simplement, comme moyens conceptuels pour *comparer* et *mesurer* à eux la réalité. Dans cette fonction ils sont même indispensables. Mais il y a encore un autre élément lié en règle générale à cette sorte de présentations idéaltypiques, qui complique encore davantage leur signification. Elles se proposent en général d'être (elles peuvent aussi l'être inconsciemment) non seulement des idéaltypes dans le sens *logique*, mais aussi dans le sens *pratique*, c'est-à-dire des types exemplaires [*vorbildliche Typen*] qui - dans notre exemple - contiennent ce que du point de vue du savant le christianisme doit être [*sein soll*], c'est-à-dire ce qui, à son avis, est « essentiel » dans cette religion du fait qu'elle représente une *valeur permanente*. S'il en est ainsi consciemment ou le plus souvent inconsciemment, ces descriptions contiennent alors les idéaux auxquels le savant rapporte le christianisme en l'évaluant [*wertend*] ; c'est-à-dire les tâches et les fins d'après lesquelles le savant oriente sa propre « idée » du christianisme. Naturellement ces idéaux peuvent être totalement différents, et sans doute le seront-ils toujours, des valeurs auxquelles les contemporains de l'époque étudiée, par exemple les premiers chrétiens, rapportaient de leur côté le christianisme. En ce cas les « idées » ne sont évidemment plus des auxiliaires purement *logiques* ni non plus des concepts auxquels on *mesure* par comparaison la réalité, mais des idéaux à partir desquels on *juge* la réalité en l'évaluant. Il ne s'agit plus alors du procédé purement théorique du rapport de l'empirique à des valeurs [*Beziehung auf Werte*], mais proprement de jugements de valeur [*Werturteile*] que l'on accueille dans le concept du christianisme (27). Parce que l'idéaltype revendique en ce cas une validité empirique, il s'enfonce dans la région de l'interprétation évaluative du christianisme : on quitte le domaine de la science empirique et l'on se trouve en présence d'une profession de foi personnelle et non plus d'une construction

conceptuelle proprement idéaltypique. Si marquante que soit cette distinction quant aux principes, on constate que la *confusion* entre ces deux significations fondamentalement différentes de la notion d'« idée » envahit trop fréquemment la conduite du travail historique. Elle guette tout particulièrement l'historien dès qu'il se met à exposer sa propre « interprétation » d'une personnalité ou d'une époque. Contrairement aux étalons éthiques stables que Schlosser (28) utilisait dans l'esprit du rationalisme, l'historien moderne d'esprit relativiste, qui se propose d'une part de « comprendre en elle-même » l'époque dont il s'occupe et qui d'autre part tient à porter un « jugement », éprouve le besoin [200] de prendre « dans la matière même » de son étude les étalons de ses jugements, ce qui veut dire qu'il laisse surgir l'« idée » au sens d'idéal de l'« idée » au sens d'« idéaltype ». De plus, l'attrait esthétique de ce procédé le pousse sans arrêt à effacer la ligne qui sépare les deux ordres - d'où cette demi-mesure qui d'une part ne peut se priver de porter des jugements de valeur et qui d'autre part fait tout pour ne pas assumer la responsabilité de ces jugements. A cela il faut opposer le *devoir élémentaire du contrôle scientifique de soi-même* qui est aussi le seul moyen de nous préserver des confusions en nous invitant à faire une distinction stricte entre la relation qui *compare* la réalité à des idéaltypes dans le sens logique et l'*appréciation* valorisante de cette réalité sur la base d'idéaux. L'idéaltype tel que nous l'entendons est, je le répète, quelque chose d'entièrement indépendant de l'appréciation évaluative; il n'a rien de commun avec une autre « perfection », [leur rapport est] purement *logique*. Il y a des idéaltypes de bordels aussi bien que de religions, et en ce qui concerne les premiers il y en a qui, du point de vue de l'éthique policière contemporaine, pourraient paraître comme techniquement « opportuns » au contraire d'autres qui ne le seraient point (29).

Nous sommes malheureusement obligés de laisser de côté la discussion détaillée du cas qui est de loin le plus compliqué et le plus intéressant, celui de la structure logique du *concept d'État*. Nous nous bornerons à quelques remarques. Si nous nous demandons ce qui dans la réalité empirique répond à la notion, d'« État », nous y trouvons une infinité d'actions et de servitudes humaines, diffuses et discrètes, une infinité de relations réelles et réglées juridiquement, uniques en leur genre ou revenant périodiquement, maintenues ensemble par une idée, par la croyance à des normes qui sont effectivement en vigueur ou qui devraient l'être, ainsi que des relations de domination de l'homme sur l'homme. Cette croyance est en partie un bien spirituel s'expliquant par la pensée, en partie elle est ressentie confusément, en partie subie passivement et elle se présente chez les divers individus avec des nuances variées. En fait, si les hommes *concevaient* clairement cette « idée » comme telle, ils pourraient se passer de la « théorie générale de l'État » qui se propose de débrouiller cette notion. Or, quelle que soit la façon dont on le formule, le concept scientifique de l'État est évidemment toujours une synthèse que nous [201] élaborons en vue de fins déterminées de la connaissance. Mais d'un autre côté on le construit aussi par abstraction à partir des synthèses confuses que l'on trouve toutes faites dans l'esprit des hommes historiques. Malgré tout, le contenu concret que la notion historique de l'« État »

prend dans les synthèses des contemporains d'une époque ne se laisse saisir clairement que si l'on s'oriente d'après les concepts idéaltypiques. En outre, il n'y a pas le moindre doute que la manière dont les contemporains d'une époque construisent ces synthèses, dans une forme logique toujours imparfaite, c'est-à-dire l'idée qu'ils se font de l'État - par exemple l'idée « organique » de l'État de la métaphysique allemande opposée à la conception commerciale des Américains - est d'une signification pratique éminente. En d'autres termes, nous constatons ici aussi que l'idée *pratique* qui devrait être valable ou que l'on croit valable et l'idéal-type théorique construit pour les besoins de la recherche cheminent côte à côte et ont constamment tendance à se confondre.

C'est à dessein que nous avons envisagé plus haut l'« idéaltype » essentiellement - bien que non exclusivement - sous la forme d'une construction intellectuelle destinée à mesurer et à caractériser systématiquement des relations *individuelles*, c'est-à-dire significatives par leur singularité, telles que le christianisme, le capitalisme, etc. Nous l'avons fait pour écarter l'opinion courante qui voudrait que le *typique* abstrait fût identique au *générique* abstrait dans la sphère des phénomènes de la culture. Or, il n'en est rien. Sans chercher à analyser ici logiquement le concept de « typique », souvent discuté et fortement discrédité à cause des abus que l'on en fait, nous pouvons cependant déjà tirer de nos précédentes discussions la conclusion que la formation de concepts de types au sens de l'élimination de l'« accidentel » a également, et même justement, sa raison d'être dans l'étude des *individualités historiques*. Nous pouvons évidemment donner aussi la forme de l'idéaltype aux concepts *génériques* que nous rencontrons constamment sous la forme d'éléments des exposés historiques ou de concepts historiques concrets en procédant par abstraction et par accentuation de certains de leurs éléments conceptuellement essentiels. Il s'agit même là d'une des façons importantes et surtout pratiquement fréquentes d'appliquer les concepts idéaltypiques, car chaque idéaltype individuel se compose d'éléments conceptuels qui ont un caractère générique et qu'on a élaborés en idéaltypes. Dans ce cas aussi [202] on saisit la fonction logique spécifique des concepts idéaltypiques. Le concept d'« échange » par exemple n'est rien d'autre qu'un simple concept générique, au sens d'un complexe de caractéristiques qui se trouvent être communes à plusieurs phénomènes, aussi longtemps que je fais abstraction de la signification des éléments conceptuels, donc aussi longtemps que j'analyse simplement son usage courant dans le langage. Mais si je mets ce concept en relation avec la « loi de l'utilité marginale » et que je forme le concept d'« échange économique » sous la forme d'un processus économique rationnel, il renfermera, comme tout concept intégralement élaboré du point de vue logique, un jugement sur les conditions « typiques. » de l'échange en soi. Il prend alors un caractère génétique et devient ainsi du même coup un concept idéaltypique au sens logique, ce qui veut dire qu'il s'éloigne de la réalité empirique qui se laisse seulement comparer et rapporter à lui. On peut dire la même chose de tous les soi-disant « concepts fondamentaux » de l'économie politique : on ne peut les développer sous une forme génétique qu'en leur donnant le caractère de l'idéaltype. La différence entre les simples

concepts génériques qui ne réunissent simplement que les caractéristiques communes à plusieurs phénomènes empiriques et les idéaltypes de structure générique - comme le concept idéaltypique de l'« essence » de l'artisanat - est évidemment flottante dans le détail. Aucun concept générique n'a cependant comme tel un caractère typique, et il n'existe pas de type « moyen » purement générique. Chaque fois que nous parlons de grandeurs « typiques » - par exemple dans la statistique - nous sommes toujours en présence de quelque chose de plus qu'une simple moyenne. Plus nous avons affaire à une classification de processus qui se manifestent dans la réalité sous une forme massive, plus aussi nous avons affaire à des concepts génériques. Au contraire, plus on donne une forme conceptuelle à des éléments qui constituent le fondement de la signification culturelle, spécifique des relations historiques complexes, plus aussi le concept ou le système de concepts prend le caractère de l'idéaltype. En effet, le but de la construction de concepts idéaltypiques consiste partout et toujours à prendre rigoureusement conscience non de ce, qui est générique, mais au contraire de la nature Particulière des phénomènes culturels.

Le fait qu'on peut utiliser et qu'on utilise effectivement des idéaltypes de caractère générique ne présente cependant d'intérêt méthodologique que si on le met en rapport avec un autre facteur [203]. jusqu'à présent nous n'avons appris à connaître les idéaltypes que sous leur aspect essentiel de concepts abstraits de relations que nous nous représentons comme des réalités stables dans le flux du devenir, c'est-à-dire comme des individus historiques qui donnent lieu à des développements. Une autre complication s'y ajoute, que le préjugé naturaliste, aux yeux duquel le but des sciences sociales serait de réduire la réalité à des « lois », introduit avec une extrême facilité dans notre discipline à l'aide du concept de « typique ». On peut, en effet, construire aussi des idéaltypes du développement, et ces constructions peuvent avoir une valeur heuristique très considérable. Cependant en ce cas nous sommes plus particulièrement exposés au danger de la confusion entre idéaltype et réalité. On peut par exemple parvenir à ce résultat théorique que, dans une société organisée rigoureusement selon le principe de l'« artisanat », l'unique source de l'accumulation du capital serait la rente foncière. A partir de là on peut éventuellement construire - nous ne nous attardons pas sur l'exactitude de cette construction - un pur tableau idéal de la transformation de la forme économique artisanale en forme capitaliste sur la base de quelques facteurs simples comme la rareté des terres, l'accroissement de la population, l'afflux des métaux précieux et la rationalisation de la conduite de la vie. Pour savoir si le cours empirique du développement a été effectivement le même que celui qu'on a construit, il faut le vérifier à l'aide de cette construction prise comme moyen heuristique, en procédant à une comparaison entre l'idéaltype et les « faits ». Si l'idéaltype a été construit « correctement » et que le cours réel des choses ne correspond pas au cours idéaltypique, nous apporterions la preuve que la société médiévale n'a pas été *rigoureusement* « artisanale » sous certains rapports. Si l'idéaltype a été construit d'une façon « idéale » du point de vue heuristique - nous nous dispensons pour le moment de nous demander si et comment cela aurait pu se

faire dans notre exemple - il mettra la recherche sur la voie pour saisir plus nettement la nature particulière et la signification historique des éléments de la société médiévale qui ne répondent pas à la structure artisanale. S'il conduit à ce résultat, il aura rempli son rôle logique, justement en manifestant son propre caractère *ir-réel* [*Un-Wirklichkeit*]. Il n'aura été - dans ce cas - que l'épreuve d'une hypothèse. Ce procédé ne suscite aucune objection méthodologique [204] aussi *longtemps* qu'on garde toujours présent à l'esprit que *construction* idéaltypique du développement et *histoire* sont deux choses rigoureusement distinctes et que la construction a été le moyen de faire *méthodiquement* l'imputation valable d'un développement historique à ses causes réelles parmi toutes celles qu'il nous est possible d'établir en l'état de notre connaissance.

Nous savons par expérience qu'il est souvent extrêmement difficile de respecter rigoureusement cette distinction, et cela pour une raison précise. Afin de donner plus de clarté expressive à la démonstration de l'idéaltype ou du développement idéaltypique on cherche à l'illustrer à l'aide d'exemples suggestifs pris dans la réalité empirique et historique, Ce procédé tout à fait légitime en soi présente cependant un danger : le savoir historique y apparaît comme le serviteur de la théorie au lieu du contraire. La tentation est grande pour le théoricien de considérer cette relation comme normale ou, ce qui est plus grave, d'emmêler théorie et histoire et de les confondre tout simplement. Ce danger se fait encore plus menaçant quand on combine en une classification *génétique* la construction idéale d'un développement et la classification conceptuelle d'idéaltypes de certaines structures culturelles (par exemple les formes de l'activité industrielle, en partant de l'« économie domestique fermée » ou les concepts religieux en partant des « dieux de l'instant ») (30). La série de types qui résulte du choix des caractéristiques conceptuelles risque alors d'être prise pour la succession historique de types obéissant à la nécessité d'une loi. Ordre logique des concepts d'une part et ordonnance empirique du conceptualisé dans le cadre de l'espace et du temps ainsi que de la connexion causale d'autre part, apparaissent alors comme liés à ce point que la tentation de faire violence à la réalité pour consolider la validité effective de la construction dans la réalité est presque irrésistible.

Nous nous sommes volontairement abstenu de démontrer notre conception à propos de l'exemple de loin le plus important parmi les constructions idéaltypiques, celui de la théorie de Marx. Nous ne l'avons pas fait pour ne pas compliquer davantage notre exposé en y introduisant des interprétations marxistes et aussi pour ne pas anticiper sur les discussions que notre revue ouvrira sur cette doctrine, étant donné qu'elle fera régulièrement de la littérature sur ce grand penseur et de celle qui s'inspire de lui l'objet d'une analyse critique [205]. C'est pourquoi nous nous bornons à constater que toutes les « lois » et constructions du développement de l'histoire spécifiquement marxistes ont évidemment - dans la mesure où elles sont théoriquement correctes - un caractère idéaltypique. Quiconque a appliqué une fois les concepts marxistes connaît l'importance *heuristique* éminente, et même unique, de ces idéaltypes quand on les utilise seulement pour leur

comparer la réalité, mais aussi leur danger dès qu'on les présente comme des constructions ayant une validité empirique ou comme des « forces agissantes » réelles (ce qui veut dire en vérité : métaphysiques) ou encore comme des tendances, etc.

Concepts génériques - idéaltypiques - concepts génériques de structure idéaltypique - idées entendues dans le sens de faisceaux de pensées qui influencent empiriquement les hommes historiques - idéaltypes de ces idées - idéaux qui gouvernent les hommes - idéaltypes de ces idéaux - idéaux auxquels l'historien rapporte l'histoire - constructions *théoriques* qui utilisent l'empirique à titre d'illustration - recherche historique qui fait usage des concepts théoriques comme cas-limites idéaux - et enfin toutes les diverses complications possibles que nous n'avons pu que signaler, tout cela ne représente rien d'autre que des constructions idéelles dont la relation avec la réalité empirique de l'immédiatement donné reste problématique dans chaque cas particulier. Cette liste montre suffisamment l'entrelacement incessant des problèmes de caractère méthodologique et conceptuel. qui animent sans cesse les sciences de la culture. Et puisqu'il n'était question ici que d'indiquer les problèmes, nous avons dû renoncer à approfondir sérieusement les questions pratiques de la méthodologie et à discuter plus en détail les rapports entre la connaissance idéaltypique et la connaissance par « lois », entre les concepts idéaltypiques et les concepts collectifs, etc.

Après toutes ces discussions, l'historien persistera sans doute dans l'opinion que la prépondérance de la forme idéaltypique dans la construction et la formation des concepts n'est qu'un symptôme spécifique de la jeunesse d'une discipline. En un certain sens il faut lui donner raison, il est vrai en en tirant d'autres conséquences que lui. Prenons quelques exemples dans d'autres disciplines. Pour sûr, l'élève embarrassé d'une classe de *Quarta* aussi bien que le philologue primitif se représentent une langue avant tout de façon « organique », c'est-à-dire comme [206] un tout supra-empirique commandé par des normes, et attribuent à la science le rôle de déterminer ce qui *devrait faire* autorité au titre de règles du langage. La première tâche que se propose une « philologie » consiste normalement en l'élaboration logique de la « langue écrite », ainsi que l'a fait par exemple la Crusca (31), afin de réduire son contenu à des règles. Par contre quand de nos jours un des maîtres de la philologie (32) proclame à l'inverse que le « parler de chaque individu » *singulier* constitue l'objet de la philologie, il ne semble possible de mettre sur pied un tel programme qu'à la condition de disposer d'un idéaltypique relativement solide de la langue écrite, avec lequel l'exploration peut opérer au sein de la diversité infinie du parler (au moins tacitement), sans quoi elle n'aurait plus de direction ni de frontière. C'est le même rôle que jouent les constructions des théories de l'État sur la base du droit naturel ou la conception organiciste ou encore - pour mentionner un idéaltypique qui répond bien au sens que nous lui donnons - la théorie de l'État antique de Benjamin Constant : elles sont pour ainsi dire des escaliers en attendant que l'on parvienne à s'orienter sur l'immense mer des faits empiriques (33). Pour la science, venir à maturité signifie donc toujours en

fait : *dépasser* l'idéaltype pour autant qu'on lui attribue une *validité* empirique ou la valeur d'un *concept générique*. A tout prendre, non seulement l'utilisation de la brillante construction de Constant par exemple reste encore tout à fait légitime de nos jours pour démontrer certains aspects et certaines particularités historiques de la vie politique antique, à condition évidemment que l'on prenne soin de s'en tenir à son caractère idéaltypique, mais surtout il y a des sciences auxquelles il a été donné de rester éternellement jeunes. C'est le cas de toutes les disciplines *historiques*, de toutes celles à qui le flux éternellement mouvant de la civilisation procure sans cesse de nouveaux problèmes. Par essence leur tâche se heurte à la fragilité de *toutes* les constructions idéaltypiques, mais elles sont inévitablement obligées d'en élaborer continuellement de *nouvelles*.

Sans cesse renaissent de nouvelles tentatives pour déterminer le sens « authentique » et « vrai » des concepts historiques, sans qu'aucune ne parvienne jamais à sa fin. Il est par conséquent tout à fait normal que les synthèses que l'histoire utilise constamment restent ou bien des concepts relativement précis, ou bien, dès que la recherche exige l'univocité dans le contenu du concept, des idéaltypes abstraits. Dans ce dernier cas, le concept révèle un point de vue théorique et donc « unilatéral » qui éclaire [207] la réalité et auquel elle se laisse rapporter, mais qui se montre évidemment impropre à devenir un schème dans lequel on pourrait la glisser intégralement. En effet, aucun de ces systèmes de pensée dont nous ne saurions nous passer si nous voulons saisir les éléments chaque fois significatifs de la réalité ne peut épuiser sa richesse infinie. Ils ne sont rien d'autre que des essais pour mettre de l'ordre dans le chaos des faits que nous avons fait entrer dans le cercle de notre *intérêt*, sur la base chaque fois de l'état de notre connaissance et des structures conceptuelles qui sont chaque fois à notre disposition. L'appareil intellectuel que le passé a développé par une élaboration réflexive, ce qui veut dire en vérité par une *transformation* réflexive de la réalité immédiatement donnée, et par son intégration dans les concepts qui correspondaient à l'état de la connaissance et à la direction de la curiosité, est en perpétuel procès avec ce que nous pouvons et *voulons* acquérir en connaissances nouvelles de la réalité. Le progrès du travail dans les sciences de la culture se fait par ce débat. Le résultat en est un continu processus de transformation des concepts au moyen desquels nous essayons de saisir la réalité. L'histoire des sciences de la vie sociale est et reste par conséquent une continuelle alternance entre la tentative d'ordonner théoriquement les faits par une construction des concepts - en décomposant les tableaux de pensée ainsi obtenus grâce à un élargissement et un déplacement de l'horizon de la science - et la construction de nouveaux concepts sur la base ainsi modifiée. Ce qui s'y exprime, ce n'est donc nullement qu'on aurait tort de construire *en général* des systèmes de concepts - car, toute science, même la simple histoire descriptive, opère avec la provision de concepts de son époque. Au contraire il s'y exprime le fait que dans les sciences de la culture humaine la construction de concepts dépend de la façon de poser les problèmes, laquelle varie à son tour avec le contenu même de la civilisation. Le rapport du concept et du conçu entraîne dans les sciences de la culture la fragilité de toutes ces synthèses.

La valeur des grandes tentatives de constructions conceptuelles dans notre science consistait en général en ce qu'elles mettaient en évidence les limites de la signification du point de vue qui leur servait de fondement [208]. Les progrès les plus considérables dans le domaine des sciences sociales sont liés positivement au fait que les problèmes pratiques de la civilisation se déplacent et qu'ils prennent la forme d'une critique de la construction des concepts. L'une des tâches les plus appréciables de notre Revue sera de servir les buts de cette critique et, avec cela, la recherche concernant les principes des synthèses dans le domaine des sciences sociales.

Si nous tirons maintenant les conséquences de ce qui vient d'être dit, nous parvenons à un point où nos vues s'écarteront peut-être çà et là de celles de maints représentants, même éminents, de l'école historique à laquelle nous appartenons nous aussi. Ces derniers persistent souvent expressément ou tacitement dans l'opinion que le but ultime, la fin de toute science consisterait à ordonner sa matière dans un système de concepts, en ce sens que son contenu se laisserait établir et perfectionner progressivement par l'observation de régularités empiriques, par la construction d'hypothèses et leur vérification, jusqu'au moment où il en sortirait finalement une science « parfaite » et par conséquent déductive. Au regard de cette fin, le travail historique et inductif présentement en cours ne serait qu'une tâche préliminaire due à l'imperfection de notre discipline. Rien ne peut évidemment paraître plus suspect à cette conception que la construction et l'application de concepts rigoureux qui pourraient anticiper de façon prématurée sur ce but ultime qui ne saurait être atteint que dans un avenir éloigné. - Une telle conception serait inattaquable dans ses principes sur le terrain de la théorie de la connaissance antique et scolastique qui continue à rester profondément vivante chez la masse des spécialistes de l'école historique. Elle assigne *a priori* aux concepts d'être des *copies* représentatives de la réalité « objective. » : d'où l'allusion sans cesse répétée à l'*irréalité* de tous les concepts rigoureux. Par contre celui qui par la pensée pousse jusqu'au bout l'idée fondamentale de la théorie moderne de la connaissance depuis Kant selon laquelle les concepts sont et ne sauraient être que des moyens intellectuels en vue d'aider l'esprit à se rendre maître du donné empirique, ne pourra certainement pas voir dans le fait que les concepts génétiques rigoureux sont des idéaltypes une raison de s'opposer à ce que l'on en construise. A ses yeux il faudra plutôt inverser le sens du rapport entre concept et travail historique : il lui semblera logiquement impossible d'atteindre le but ultime précité, du fait que les concepts ne sont pas le but, mais des moyens de la connaissance des relations significatives sous des points de vue [209] singuliers. C'est précisément *parce que* le contenu des concepts historiques est nécessairement variable qu'il est indispensable de les formuler chaque fois avec précision. Il n'exigera qu'une chose. la nécessité de maintenir avec précaution leur caractère idéaltypique au moment de les *utiliser* et ne pas confondre idéaltype et histoire. Puisque en raison de la variation inévitable des idées de valeur directrices il ne saurait y avoir de concepts historiques vraiment définitifs, susceptibles d'être considérés comme but ultime et général, il admettra que, justement parce qu'on

aura construit des concepts rigoureux et univoques pour le point de vue singulier qui oriente chaque fois le travail, il pourra prendre chaque fois clairement conscience des *limites* de leur validité.

On ne manquera pas de donner à entendre, et nous l'avons d'ailleurs nous-mêmes admis, que dans les cas particuliers il est possible de relater clairement le développement d'une relation historique concrète sans la mettre continuellement en rapport avec les concepts définis. En conséquence on pourra revendiquer pour l'historien de notre discipline le droit de « parler le langage de la vie », à la manière de l'historien de la politique. Bien sûr ! Il faut cependant ajouter qu'en adoptant ce procédé, il arrive souvent dans une très large mesure que c'est un pur hasard si le point de vue qui permet de donner une signification à l'événement étudié se laisse saisir avec une conscience claire. Quant à nous, nous ne sommes pas en général dans la situation favorable de l'historien de la politique pour qui les contenus culturels auxquels il rapporte sa description sont communément univoques ou paraissent tels. Toute description qui n'est qu'intuitive s'accompagne du phénomène particulier de l'importance que prend l'exposé *esthétique*: « Chacun y voit ce qu'il porte en son cœur. » Par contre les *jugements* valables présupposent partout l'élaboration *logique* de l'intuitif, ce qui veut dire l'utilisation de *concepts*. Il est certes possible et souvent esthétiquement agréable de la conserver *in petto*, au risque cependant de compromettre constamment la sûreté de l'orientation du lecteur et souvent aussi celle de l'écrivain quant au contenu et à la portée de ses jugements.

Il peut être tout particulièrement dangereux de négliger la construction de concepts rigoureux lors des discussions pratiques dans l'ordre de la *politique* économique et sociale. Un profane ne peut imaginer la confusion que suscite par exemple l'emploi du terme de « valeur » - cet enfant de douleurs [210] de l'économie politique auquel on ne saurait donner d'autre sens univoque qu'idéaltypique. Il en est de même des expressions du genre de celles de « productif » ou de « considéré du point de vue économique », etc., qui résistent en général à toute analyse claire et conceptuelle (34). Sans contredit, ce sont surtout les concepts *collectifs*, pris à la langue courante, qui provoquent les embarras. Prenons un exemple scolaire aussi. limpide aux yeux du profane que le concept d'agriculture sous l'aspect qu'il prend dans l'expression « les intérêts de la paysannerie » [Interessen der *Landwirtschaft*]. Considérons en premier lieu ces « intérêts de la paysannerie » sous l'angle des représentations empiriquement constatables, plus ou moins claires et *subjectives*, que les différents individus de cette profession se font de leurs intérêts et faisons entièrement abstraction des innombrables conflits d'intérêts qui peuvent naître entre les paysans suivant qu'ils sont éleveurs, engraisseurs de bestiaux, qu'ils cultivent le blé, qu'ils en engrènent le bétail ou qu'ils le distillent, etc. Tout spécialiste, sinon tout profane, connaît le formidable enchevêtrement de relations de valeurs opposées et contradictoires qui se laissent représenter confusément par l'expression en question. Nous n'en énumérerons que quelques-unes : l'intérêt des paysans qui désirent vendre leur terre et qui, pour

cette raison, souhaitent une hausse rapide du prix de la terre; l'intérêt diamétralement opposé de ceux qui désirent acheter des terres, arrondir leur propriété ou prendre à ferme; l'intérêt de ceux qui désirent conserver une propriété en raison d'avantages sociaux au profit de leurs descendants et qui ont donc intérêt à la stabilité de la propriété foncière; l'intérêt opposé de ceux qui souhaitent pour leur propre avantage ou celui de leurs enfants un déplacement des terres au bénéfice du meilleur exploitant - ou ce qui n'est pas exactement la même chose - au bénéfice de l'acheteur le plus solide en capitaux; l'intérêt purement économique que l'« exploitant le plus capable » dans le sens de l'économie privée trouve dans la liberté économique du changement de propriétés; l'intérêt opposé au précédent de certaines couches sociales dominantes qui tiennent à conserver la position sociale et politique traditionnelle de leur « classe » ainsi que celle de leurs descendants; l'intérêt social que les couches sociales non dominantes ont à la chute des couches supérieures qui compriment leur condition; l'intérêt contradictoire dans certaines circonstances avec le précédent des couches inférieures à trouver dans la couche supérieure des chefs politiques capables de protéger [211] leurs intérêts acquis. On pourrait encore allonger considérablement la liste sans trouver de terme, encore que nous ayons procédé de la façon la plus sommaire et la plus imprécise possible.

Nous laisserons de côté le fait qu'à cette sorte d'intérêts purement « égoïstes » peuvent se mêler et se lier des valeurs purement idéales, de nature très diverse, ou le cas échéant leur faire échec et les écarter. Nous nous contenterons de rappeler avant tout que, lorsque nous parlons des « intérêts de la paysannerie », nous songeons en règle générale non seulement à ces valeurs matérielles et idéales auxquelles les paysans rapportent eux-mêmes leurs « intérêts », mais en plus aux idées de valeur, en partie totalement différentes, auxquelles nous autres, nous pouvons rapporter la paysannerie : par exemple les intérêts de la production qui découlent aussi bien de l'intérêt qu'il y a à procurer à la population des produits moins chers que de celui, qui ne s'harmonise pas toujours avec le précédent, à lui fournir des produits de bonne qualité; sur ce point les intérêts de la ville et ceux de la campagne peuvent s'opposer en toutes sortes de conflits et même l'intérêt de la génération actuelle pourrait ne pas être identique à celui probable des générations futures. Il y a ensuite les intérêts démographiques, principalement l'intérêt d'un pays à posséder une population rurale nombreuse, qui dérive lui-même ou bien de l'« intérêt de l'État », motivé par des raisons de politique extérieure et intérieure, ou bien d'autres intérêts idéels très différents entre eux, par exemple celui qu'on attend de l'influence d'une population rurale nombreuse sur la forme particulière de la civilisation d'un pays; cet intérêt démographique peut entrer en conflit avec les intérêts les plus divers de l'économie privée de toutes les parties de la population rurale d'un pays et, la chose n'est pas impossible, avec tous les intérêts présents de la masse de la population rurale. Ou encore l'intérêt qu'on trouve à une forme déterminée de la structure sociale de la population rurale du pays à cause de la nature des influences politiques et culturelles qui en résultent. Suivant son orientation, cet intérêt peut entrer en conflit avec tous les intérêts

imaginables, même avec ceux qui paraissent les plus urgents dans le présent et l'avenir aux yeux des différents paysans aussi bien qu'à ceux de l'État. Et, complication supplémentaire, l'« État » aux intérêts duquel nous rapportons volontiers ces divers intérêts particuliers ainsi que de nombreux autres analogues, n'est souvent pour nous, dans ces cas, qu'un mot qui recouvre un enchevêtrement extrêmement embrouillé d'idées de valeur auxquelles nous le rapportons de son côté dans les cas particuliers. Ces valeurs peuvent consister dans la pure sécurité militaire extérieure, dans celle de la position dirigeante d'une dynastie ou de certaines classes [212] à l'intérieur; ou encore dans l'intérêt à conserver et à fortifier l'unité étatique formelle de la nation pour elle-même ou pour la préservation de certaines valeurs objectives de la culture, à leur tour extrêmement différentes entre elles, que nous estimons devoir défendre en tant que peuple unifié au sein d'un État : ou enfin dans l'intérêt à transformer le caractère social de l'État dans le sens d'idéaux déterminés de la culture qui, à leur tour, sont de nouveau extrêmement variés. Il serait, trop long d'indiquer tout ce que recouvre cette expression - collective d'« intérêts de l'État » auxquels nous pouvons rapporter la « paysannerie ».

L'exemple que nous avons choisi et plus encore notre analyse sommaire sont grossiers et simples. J'invite maintenant le profane à analyser de son côté de façon analogue (et avec plus de profondeur) le concept par exemple des « intérêts de la classe ouvrière »; il pourra alors constater quel enchevêtrement contradictoire se cache derrière cette expression qui se compose en partie d'intérêts et d'idéaux propres aux ouvriers eux-mêmes, en partie d'intérêts au travers desquels nous considérons nous-mêmes les ouvriers. Il est impossible d'avoir raison des slogans que suscite la lutte d'intérêts en mettant de façon empirique l'accent sur leur relativité. La seule voie qui permet de dépasser l'obscurité rhétorique est celle de la détermination claire, rigoureuse et conceptuelle des différents points de vue possibles. Certes, l'argument du « libre-échange », pris au sens de *conception du monde* ou de *norme* de validité empirique, est tout simplement chose ridicule. Cependant, quelle que soit la nature des idéaux que chaque individu se propose de défendre, le fait d'avoir mésestimé la valeur heuristique de la vieille sagesse des plus grands commerçants de la terre, que nous avons exprimée dans des formules idéaltypiques, a occasionné de très grands préjudices dans nos discussions sur la politique commerciale. Ce n'est que par l'intermédiaire de formules idéaltypiques que l'on peut vraiment comprendre clairement la nature particulière des points de vue qui entrent en ligne de compte dans le cas particulier, grâce à une *confrontation* entre l'empirique et l'idéaltype.. L'emploi de concepts collectifs indifférenciés, utilisés par le langage courant, ne recouvre jamais que des obscurités de la pensée ou de la volonté, trop souvent il est l'instrument de mirages dangereux, et toujours un moyen qui entrave le développement de la façon correcte de poser les problèmes.

Nous sommes arrivés au bout de nos discussions qui n'avaient d'autre but que de faire ressortir la ligne presque imperceptible qui sépare science et croyance et de faciliter la découverte du *sens* de l'effort de la connaissance dans l'ordre éco-

nomique et social. La [213] validité *objective* de tout savoir empirique a pour fondement et n'a d'autre fondement que le suivant : la réalité donnée est ordonnée selon des catégories qui sont *subjectives* en ce sens spécifique qu'elles constituent la *présupposition* de notre savoir et qu'elles sont liées à la présupposition de la *valeur* de la vérité que seul le savoir empirique peut nous fournir. Nous ne pouvons rien offrir, avec les moyens de notre science, à celui qui considère que cette vérité n'a pas de valeur, - car la croyance en la valeur de la vérité scientifique est un produit de certaines civilisations et n'est pas une donnée de la nature. Aussi cherchera-t-il sans doute en vain une autre vérité capable de remplacer la science en ce qu'elle peut seule fournir, à savoir des concepts et des jugements qui ne constituent pas la réalité empirique, qui ne la copient pas non plus, mais qui permettent de *l'ordonner par la pensée* d'une manière valable. Nous avons vu que dans la sphère des sciences sociales et empiriques de la culture, la possibilité d'une connaissance judicieuse de ce qui, à nos yeux, est essentiel dans la richesse infinie du devenir est liée à l'utilisation continuelle de points de vue d'un caractère spécifiquement particulier qui, en dernière analyse, sont tous alignés sur des idées de valeur. Celles-ci peuvent être vécues et constatées empiriquement en tant qu'éléments de toute vie humaine ayant un sens, mais le fondement de leur validité *ne dérive Pas* de la matière empirique même. L'« objectivité » de la connaissance dans la science sociale dépend au contraire du fait que le donné empirique est constamment aligné sur des idées de valeur qui seules lui confèrent une valeur pour la connaissance et, bien que la signification de cette objectivité ne se comprenne qu'à partir de ces idées de valeur, il ne saurait être question d'en faire le piédestal d'une preuve empiriquement impossible de sa validité. La croyance, vivante en chacun de nous sous une forme ou une autre, en la validité supra-empirique d'idées de valeur ultimes et suprêmes auxquelles nous ancrons le sens de notre existence n'exclut pas, mais inclut la variabilité incessante des points de vue concrets sous lesquels la réalité empirique prend une signification. La réalité irrationnelle de la vie et sa capacité en significations Possibles restent inépuisables; aussi la structure concrète de la relation aux valeurs reste-t-elle mouvante, soumise qu'elle est aux variations possibles dans l'avenir obscur de la culture humaine. La lumière que répandent ces idées de valeur suprêmes tombe chaque fois sur une partie finie [214], sans cesse changeante, du cours chaotique et prodigieux d'événements qui s'écoule à travers le temps.

Il ne faudrait pas se méprendre sur ce qui vient d'être dit et croire que la tâche véritable de la science sociale serait d'être, perpétuellement à l'affût de nouveaux points de vue et de nouvelles constructions conceptuelles. Au contraire! Il convient d'insister plus que jamais sur l'idée suivante : servir la connaissance de la *signification culturelle de relations concrètes et historiques* constitue le but ultime, exclusif et unique que le travail de la construction et de la critique des concepts contribue à favoriser à côté d'autres moyens. Pour reprendre les termes de F. Th. Vischer (35), je dirai qu'il existe également dans notre discipline des savants qui « cultivent la matière » [Stoffhuber] et d'autres qui « cultivent le sens » [Sinnhuber]. Le gosier avide de faits des premiers ne se laisse gaver qu'à

coups de documents, d'*in-folio* de statistiques et d'enquêtes, mais il reste insensible à la finesse de l'idée nouvelle. La gourmandise des seconds se corrompt à elle-même le goût des faits en ne distillant que des pensées toujours nouvelles. Mais le génie artistique authentique, que Ranke par exemple possédait à un degré grandiose parmi les historiens, se manifeste d'ordinaire par le pouvoir de créer malgré tout du neuf en rapportant des faits *connus* à des points de vue tout aussi connus.

En une époque où triomphe la spécialisation, tout travail dans les sciences de la culture, une fois qu'il s'est orienté vers une matière déterminée grâce à des façons déterminées de poser les problèmes et qu'il s'est procuré ses principes méthodologiques, verra dans l'élaboration de cette matière une fin pour elle-même, sans contrôler toujours consciemment la valeur cognitive des faits isolés en les rapportant aux idées de valeur suprêmes et même sans jamais avoir en général conscience de l'enchaînement à ces idées de valeur. Il est bon qu'il en soit ainsi. Mais il arrive qu'un jour l'atmosphère change. La signification des points de vue utilisés sans réflexion devient alors incertaine, le chemin se perd dans le crépuscule. La lumière des grands problèmes de la culture s'est déplacée plus loin. Alors la science se prépare elle aussi à modifier son paysage habituel et son appareil de concepts pour regarder du haut de la pensée le cours du devenir. Elle suit les astres qui seuls peuvent donner un sens et une direction à son travail :

*[...] La nouvelle impulsion s'éveille,
Je cours boire à son éternelle lumière.
Devant moi le jour et derrière moi la nuit,
Au-dessus de moi le ciel et au-dessous les vagues (36).*

Notes du traducteur, Julien Freund, pour le premier essai :

“L'objectivité de la connaissance dans les sciences
et la politique sociales” (1904)

[Retour à la table des matières](#)

(1) Il n'est pas nécessaire d'évoquer ici, tant ils sont connus, les liens d'amitié qui existaient entre Weber, Windelband, Rickert et Simmel . Weber cite très souvent ces divers auteurs et parfois leur emprunte l'un et l'autre thème de leur conception épistémologique, pour les réélaborer à sa manière, ainsi qu'on le verra au fil des pages que nous avons traduites. En raison de cette amitié on a voulu voir en Weber l'un des représentants de l'école néo-kantienne de Bade, animée par Windelband et Rickert (différente de l'école néo-kantienne de Marbourg, animée par H. Cohen et Natorp). Rickert fut le premier à faire justice d'une pareille assimilation, suggérée par un autre ami de Weber, E. Troeltsch. En effet, il remarque aussi bien dans la préface de ses 3e et 4e éditions des *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* (1921) que dans celle à la 5e édition (1929) que Weber était un esprit beaucoup trop indépendant et universel pour se laisser classer dans une quelconque école. Il en est de même de G. Simmel, dont la pensée très personnelle, toute pleine de finesse, avec certaines tendances vers l'esthétisme, constitue une philosophie pour soi, malgré toutes les correspondances que les critiques ont pu trouver avec d'autres écrivains.

(2) Cette étude a été publiée en 1904 dans le premier numéro de l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*. Sous ce titre, cette revue constitua la nouvelle série d'un organe plus ancien, l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*, fondé en 1888 par Henrich Braun. Ce dernier a pour ainsi dire passé sa vie (1854-1927) à créer des revues. En effet, il fut en 1883 avec Kautzky et d'autres le co-fondateur du plus important organe socialiste et marxiste de cette époque, *Die Neue Zeit* . En même temps que l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik* précité, il dirigea de 1892 à 1895 le *Sozialpolitisches Zentralblatt* . En 1905, il créa *Die neue Gesellschaft* qu'il dirigea jusqu'en 1907 et de 1911 à 1913 les *Annalen für Sozialpolitik und Gesetzgebung*.

Le comité de rédaction de l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* comprenait au départ Max Weber, Edgar Jaffé et Werner Sombart. D'une lettre de Max Weber du 17- VII--1903, citée par Marianne Weber, *Max Weber, ein Lebensbild*, p. 289, il ressort que JAFFÉ fut le véritable promoteur de la revue. Celui-ci venait d'achever ses études par Une Dissertation portant sur *Die Arbeitsteilung im englischen Bankwesen* (1902). Il deviendra plus tard un spécialiste des questions financières avec ses ouvrages *Volkswirtschaft und Krieg* (Tübingen 1905), *Kriegskostenendeckung und Reichsfinanzreform* (Tübingen 1917), *Die Finanz und Situeraufgaben im neuere Deutschland*, München 1919. Il écrivit également *Das Bankwesen* (Tübingen 1915), à titre de contribution à l'important traité *Grundriß der Sozialökonomie* dont *Wirtschaft und Gesellschaft* de Max Weber constituera plus tard une des autres parties. Cependant Jaffé est plus connu comme journaliste spécialisé (il collabora en particulier à l'*Europäische Staats- und Wirtschaftszeitung* de Munich) et comme homme politique, puisqu'il fut le ministre des finances du gouvernement révolutionnaire bavarois de 1918, dirigé par Kurt Eisner. Le nom de W. SOMBART (1863-1941) est plus célèbre, puisqu'il fut l'un des grands historiens allemands de l'économie. Au moment d'entrer dans le comité de rédaction de l'*Archiv*, il avait déjà publié *Der sozialismus und soziale Bewegung* (1897) et *Der moderne Kapitalismus* (1902). De tendance marxiste à l'origine, il s'orienta vers l'analyse de la société capitaliste et publia par la suite *Die Juden und das Wirtschaftsleben* (1911), *Luxus und Kapitalismus* (1913), *Krieg und Kapitalismus* (1913), *Der Bourgeois* (1913), *Die drei Nationalökonomien* (1930), *Die Zukunft des Kapitalismus* (1932), *Deutscher Sozialismus* (1934) et *Vom Menschen* (1938).

(3) Cette présentation de 7 pages que Marianne Weber semble attribuer à son mari, puisqu'elle l'inclut dans la bibliographie chronologique de ce dernier (*op.cit.* p. 716), ne semble pas être l'œuvre du seul Weber, du moins si l'on considère le style, bien que l'on y trouve exprimé un certain nombre des idées directrices de l'étude sur *l'Objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales* (en particulier en ce qui concerne la place que doit occuper la «question ouvrière», la manière de comprendre le concept de «social» et la nécessité d'une science critique s'appuyant sur des concepts clairs. et rigoureux).

(4) Allusion à la polémique interminable, connue sous le nom de *Methodenstreit*, qui agita à cette époque les revues allemandes de science économique et par la suite celle des sciences humaines en général. Le prétexte fut la réédition en 1883 de l'ouvrage de Karl VON KNIES, *Politische Ökonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, la partition du livre de Karl MENGGER, *Untersuchungen aber dit Methoden der Sozialwissenschaften*, les recensions qu'en fit G. Schmoller dans *Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung*, la réplique très vive de Menger, intitulée précisément *Methodenstreit*, et enfin la parution en cette même année de l'important ouvrage de W. DILTHEY, *Einleitung in die Geisteswissenschaften*. La querelle opposait donc d'une part les partisans de l'ancienne école historique alle-

mande de l'économie, dont les principaux représentants étaient Roscher et Knies, d'autre part ceux de la nouvelle école historique de l'économie animée par G. Schmoller et par les Kathedersozialisten et enfin ceux de l'école autrichienne du marginalisme.

(5) Weber vise ici les Kathedersozialisten. G. Schmoller prit ombrage de cette phrase et répliqua vigoureusement à Weber dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (3e édit. 1911. Nous examinerons Plus longuement cette polémique dans l'étude sur la *Neutralité axiologique*.

(6) Ce paragraphe ainsi que les suivants sont l'esquisse d'une part de l'action rationnelle telle que Weber l'analysera plus complètement dans l' *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive* et surtout dans le premier chapitre de *Wirtschaft und Gesellschaft*, d'autre part de sa théorie des rapports entre la science et l'action, qu'il reprendra dans l'étude sur la *Neutralité axiologique* et dans les deux conférences sur *Wissenschaft als Beruf et Politik als Beruf*.

(7) La plupart des commentateurs de l'épistémologie de Weber n'accordent guère d'attention à la signification qu'il attribuait au rôle du principe logique de la non-contradiction. Il s'agit pourtant d'un thème capital, parce qu'il commande d'une part, du point de vue théorique, sa conception de l'interprétation du marxisme dans les *Études Critiques*, p. 246, et d'autre part, du point de vue pratique, sa théorie de l'idéaltype, la possibilité de prévoir les conséquences et l'attitude qu'il appelle *konsequent*. Voir entre autres son intervention au Congrès du Verein für Sozialpolitik en 1900 à Vienne dans *Gesammelte Aufsätze für Soziologie und Sozialpolitik*, pp.417-418.

(8) Voir également l'essai sur la *Neutralité axiologique*, p. 486.

(9) Voir *ibid.* p. 485.

(10) W. ROSCHER (1817-1894) fut l'un des grands économistes allemands du XIXe siècle et le fondateur de la première école historique de l'économie politique. Opposé en principe à l'école classique anglaise il voit dans l'économie l'histoire du développement des lois économiques, celles-ci n'étant cependant qu'un aspect de la vie sociale et culturelle à côté des phénomènes politiques, religieux, artistiques, linguistiques, juridiques et autres. D'où l'affirmation d'une interaction constante entre ces diverses catégories de phénomènes sociaux. Voir à ce sujet son *Grundriß zu Vorlesungen über die Staatswirtschaft nach geschichtlicher Methode* (1843), ses *Ansichten der Volkswirtschaft aus dem geschichtlichen Standpunkt* (1861). Il est également l'auteur d'un important traité de science économique en 5 volumes, *System der Volkswirtschaft* (1854-1894) On comprend sans peine pourquoi Weber associe les noms de Roscher et de Marx, puisque ce dernier, malgré le privilège qu'il accorde à l'économie, insiste lui aussi sur les rapports dialectiques entre tous les phénomènes sociaux.

(11) Pour se faire une idée plus complète de la position de Weber à l'égard du marxisme on peut consulter, outre les pages 214-215 de cette même étude, la discussion du rapport de Sombart au congrès des sociologues allemands de 1910 et la conférence sur le socialisme, ces deux textes se trouvant dans les *Gesammelte Aufsätze sur Soziologie und sozialpolitik*, respectivement pp. 450-451 et 492-518-Voir également K. LÖWITH , *Max Weber und Karl Marx dans l'Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, t. LXVII (1932) ainsi que E. BAUMGARTEN, *Max Weber, Werk und Person* (Tübingen 1964), pp. 571-577.

(12) Weber songe sans doute ici au mouvement d'idées suscité par H. St. Chamberlain et aux ouvrages de L. WOLTMANN, *Politische Anthropologie* (1903), de P. BARTH, *Philosophie der Geschichte als Soziologie*, t. 1 (1897), et peut-être aussi à l'ouvrage de GUMLOWICZ, *Der Rassenkampf* (1883). Il a précisé sa propre position sur la question de la race au cours de la discussion qui l'a opposé au congrès des sociologues allemands de 1910 à A. Ploetz. On peut lire son intervention dans les *Gesammelte Aufsätze sur Soziologie und sozialpolitik* pp. 456-462.

(13) Allusion à l'Éthique Protestante et l'esprit du capitalisme (trad. franç., Paris 1964) écrite à la même époque où il rédigeait cette étude-ci. On retrouve d'ailleurs cette même idée dans la conclusion à l'Éthique protestante, pp- 248-249, ainsi que dans *Wirtschaft und Gessellschaft*,t. 1, 2e partie, chap. 1, § 1, p. 183.

(14) Allusion probable aux conceptions de certains partisans du marginalisme.

(15) Les doctrines visées ici sont sans doute celles de W. WUNDT, *Logik*, t. III et surtout celle de l'historien Karl LAMPRECHT, *Moderne Geschichtswissenschaft* (2e édition, Berlin 1909), peut-être aussi celle de Taine, car Max Weber se réfère parfois à ses ouvrages.

(16) Ce paragraphe et les suivants s'inspirent manifestement de l'ouvrage de RICKERT qui venait de paraître quelques années plus tôt : *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* (1896-1902), particulièrement en ce qui concerne les notions du «rapport aux valeurs », de la diversité infinie du réel et de la causalité singulière. Dans une lettre de cette époque, datée de Florence Weber écrivait : «J'ai achevé la lecture de l'ouvrage de Rickert. C'est excellent. J'y trouve en grande partie ce que je pense moi-même sans l'avoir élaboré logiquement. je ferai cependant des réserves à propos de la terminologie. » Cette lettre est citée dans Marianne WEBER, *op. cit.* p. 273.

(17) Pour une analyse sociologique et historique plus approfondie de l'échange, voir *Wirtschaft und Gessellschaft*, t.1, 1re partie, chap.11, § 4, pp. 36 - 37 et *Wirtschaftsgeschichte* (3e édit., Berlin 1958, pp. 3-4), ainsi que l' *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive*, § 6.

(18) Weber analyse longuement les catégories de possibilité objective et de causalité adéquate dans la deuxième section de ses Études critiques. Voir plus loin la traduction de cet opuscule.

(19) Weber vise ici la thèse exposée par STAMMLER dans *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung* (1^{re} édit. 1896, 5^e 1924). Voir la critique sévère que Weber a faite de cet ouvrage dans l'article R. Stammers *Überwindung der materialistischen Geschichtsauffassung* dans *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, pp. 291-383.

(20) Cette thèse de la subjectivité foncière de la valeur que Weber défendait parfois âprement, de concert avec Sombart, devant le *Verein für Sozialpolitik* (l'association la plus importante des économistes de cette époque) heurta violemment ses collègues, comme on le voit d'après l'étude de G. SCHMOLLER, *Volkswirtschaft, Volkswirtschaftskhre und Methode* dans le *Handwörterbuch für Staatswissenschaften* (Jena 1911), pp.- 426-501 Ce dernier en appelait à une prétendue unanimité des philosophes de son temps pour affirmer le triomphe progressif de valeurs objectives d'ordre éthique et politique, de sorte qu'il n'y aurait aucun motif de s'élever contre l'intrusion de la morale dans la science économique la plus rigoureuse. Weber reste logique avec lui-même lorsqu'il nie la possibilité d'élaborer un système univoque et clos des valeurs, puisqu' à son avis, le monde des valeurs reste livré à un antagonisme éternel. Pour cette raison il condamnait toute tentative de construire un système des valeurs, même ouvert, au sens de l'article de RICKERT, « Vom System der Werte », *Logos*, IV (1913) (voir à ce sujet Rickert, préface à la 3^e et 4^e édition des *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*). Non pas que Weber ait été l'adversaire de toute systématisation (la méthode suivie dans *Wirtschaft und Gesellschaft* en apporte la meilleure démonstration), mais il n'acceptait qu'une systématisation purement logique des concepts, au sens de la rationalisation idéaltypique, en dehors de toute hiérarchie.

(21) La conception visée est celle du marginalisme.

(22) Il s'agit du juriste H. Gossen (1810-1858) qui écrivit à la fin de sa vie un ouvrage d'économie politique , *Entwicklung der Gesetze des menschlichen Verkehrs und der daraus fliessenden Regeln für menschliches Verhalten* (1854) et nouvelle édition en 1927. L'ouvrage passa longtemps inaperçu jusqu'au jour où il trouva crédit , grâce au marginalisme, sous l'impulsion de K. Menger.

(23) L'idéaltype commande la conception strictement épistémologique de Weber. Certains commentateurs ont pensé qu'il a emprunté cette notion à Goethe qui utilise couramment la notion de type dans ses diverses études sur l'anatomie (*Einleitung in die vergleichende Anatomie, Inselausgabe*, t. XVI, p. 442) et particulièrement dans la lettre au chancelier von Muller du 24-V-1828. A regarder les choses de plus près on constate cependant que le concept répond chez Goethe davantage

à un type réel (*Reallytypus*) qu'à un type idéal (*Idealtypus*). Il semble plus probable que Weber ait pris ce terme à un de ses collègues de la faculté de droit de Heidelberg, Georg Jellinek, comme le suggère d'ailleurs Marianne Weber (*op. cit.* p. 327). En effet, ce dernier consacre tout un paragraphe à ce concept dans le chapitre où il discute la méthode des sciences politiques. Bien que ses explications soient plus confuses que celles de Weber, il l'utilise dans un sens analogue, c'est-à-dire il y voit un moyen heuristique pour l'éclaircissement du *Seiende et non du Seinsollende*. Voir G. JELLINEX, *Allgemeine Staatswissenschaft*, 3^e édit. 1914, liv. 1, chap. 11, pp. 30-37.

Sans entrer dans le détail des commentaires, discussions et controverses qu'a pu susciter cette notion il peut paraître bon de signaler :

a) que la réflexion sur le concept de type était à cette époque commune à de nombreux philosophes, sociologues et psychologues allemands. Ainsi, W. DILTHEY, *Weltanschauungslehre* (1911); G. SIMMEL, *Hauptprobleme der Philosophie* (1911); W. SOMMERT, *Der Bourgeois* (1913) ; O. SPENGLER, *Der Untergang des Abendlandes* (1917) ; W. STERN, *Die differentielle Psychologie* (1920); VIERKANDT, *Die Gesellschaftslehre* (1923), qui essaie de trouver un compromis entre la phénoménologie et l'idéaltype; E. SPRINGER, *Die Lebensformen* (1924), et enfin les études du psychanalyste C. Jung, en particulier ses *Psychologischen Typen* (1921). Il ne serait pas sans intérêt, même pour une meilleure connaissance de l'idéaltype de Weber, de savoir dans quelle mesure ces diverses conceptions ont été influencées par sa théorie ou bien s'en écartent ou la discutent.

b) que le concept d'idéaltype de Weber a donné naissance à une importante littérature. Parmi les études dont nous avons pu prendre connaissance signalons : A. VON SCHELTING, « Die logische Theorie der historischen Kulturwissenschaft von Max Weber und im besonderen sein Begriff des Idealtypus », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XLIX (1922); du même, *Max Webers Wissenschaftslehre* (Tübingen 1934); GOTHEIN, « Typen und Stufen », *Köln. Vierteljahrhefte für Soziologie*, 1922; O. FLUG, *Die soziologischen Typenbildung bei Max Weber. Jahrbuch der philo. Fakultät* (Göttingen 1923); F. ORPENHEIMER, *Die Logik der soziologischen Begriffsbildung* (Tübingen 1925); H. GRAB, *Der Begriff des Rationalen in der Soziologie Max Webers* (Karlsruhe 1927); B. PFISTER, *Die Entwicklung zum Idealtypus* (1928) ; L. MISES, « Soziologie und Geschichte. Epilog zum Methodenstreit in der Nationalökonomie », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, LXI (1929) ; W. BIENFAIT, « Max Webers Lehre vom geschichtlichen Erkennen », dans *Historische Studien*, cahier 194 (1930) ; A. METTLER, *Max Weber und die philosophische Problematik unserer Zeit* (Leipzig 1934) ; K. HELFERICH, *Die Bedeutung des Typusbegriffes im Denken der Geisteswissenschaften* (Giessen 1938); G. WEIPPERT « Die idealtypische Sinn- und Wesenserfassung und die Denkgebilde der formalen Theorie », *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, X (1940); J. J. SCHAAF, *Geschichte und Begriff* (Tübingen 1946); E. BAUMGARTEN, *Max Weber, Werk und*

Person (Tübingen 1954), pp. 596 et suiv. Dans d'autres langues C. ANTONI, « La logica del tipo ideal di Max Weber » dans *Studi germanici* (1930) ; H. BECKER, « Culture case study and idealtypical method, with special reference to Max Weber », dans *Social Forces* (1934) ; R. ARON, *La philosophie critique de l'histoire* (2e édit., Paris 1950), pp. 232-236 et *La sociologie allemande contemporaine* (Paris 1936) ; H. MARROU, *De la connaissance historique* (Paris 1954), pp. 159-168.

Il se pose une dernière question, de traduction celle-là. Après avoir longtemps hésité entre type idéal et type idéel (mais les deux versions prêtent à équivoque), nous avons finalement choisi de respecter autant que possible la terminologie wébérienne, quitte à employer un mot quelque peu barbare en français en traduisant le terme par idéaltype. Si l'équivoque subsiste, c'est celle qu'implique le vocabulaire même de Weber. Nous y avons surtout trouvé un avantage pratique : la possibilité de traduire idkaltypisch par idéaltypique, sans avoir besoin d'utiliser une périphrase lourde et obscure.

(24) En ce qui concerne l'élaboration de ces divers exemples d'idéaltypes, de l'« économie urbaine » au Moyen Âge, de l'artisanat et du capitalisme, on peut se référer au chapitre consacré à la ville dans *Wirtschaft und Gesellschaft*, t. II, 2e partie, chap. VIII et *Wirtschaftsgeschichte*, chap. II § 2, pp. 123 et suiv. ainsi que le chap. iv.

(25) Cf. *L'Éthique Protestante et l'esprit du capitalisme*, p. 47.

(26) Sur ce point voir *Wirtschaftsgeschichte*, p. 129 et pp. 138 et suiv.

(27) Il convient d'insister sur l'analogie logique entre les notions de rapport aux valeurs et d'idéaltype. Les deux sont de purs procédés méthodologiques destinés à faciliter la compréhension ou l'explication scientifique d'une réalité historique donnée. Pas plus que l'idéaltype ne valorise ou n'idéalise l'objet qu'il vise, le rapport aux valeurs n'apprécie positivement ou négativement le phénomène qu'il essaie de comprendre.

(28) F. C. SCHLOSSER (1776-1861), historien allemand de tendance moralisante dans le sens du libéralisme et des Lumières. Auteur d'une immense *Weltgeschichte für das deutsche Volk*, 19 volumes (1843-1857).

(29) À comparer avec la conception de Platon selon laquelle il y a une idée, un type de la boue. Certes, l'idée platonicienne a en général un caractère normatif, mais, pour autant qu'elle se propose de saisir les choses dans leurs caractéristiques essentielles, on peut faire un rapprochement avec l'idéaltype, surtout que Weber, comme on le voit à l'exemple de l'État analysé dans le paragraphe qui suit, n'exclut nullement la finalité immanente et propre de la réalité dont il essaie d'élaborer l'idéaltype. La véritable différence entre Platon et Weber est d'ordre philosophi-

que. Selon le premier le vrai, le bien et le beau ne font qu'un, tandis que pour le second il y a un antagonisme irréductible entre les valeurs (cf. Max WEBER, *Le savant et le Politique*, p. 93) .

(30) La notion de Augenblicksgötter a été forgée par le grand spécialiste allemand de la science comparée des religions, H. USENER (1834-1905) dans l'ouvrage *Die Götternamen* (Bonn 1896), pp . 279-301 [3e édit. Frankfurt 1948].

(31) Academia della Crusca, société savante italienne fondée en 1582 à Florence par Grazzini, en vue de purifier la langue italienne, d'en fixer les règles, etc. Elle édite le *Vocabolario degli academici della Crusca*.

(32) Il s'agit du philologue allemand K. VOßLER (1872-1949) dont il sera souvent question dans les Études critiques. Auteur de *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft* (1904) et de *Die Sprache als Schöpfung und Entwicklung* (1905); il se consacra plus tard à la littérature romane, surtout française et espagnole.

(33) Selon toute vraisemblance Weber fait allusion au tableau de l' État antique que Benjamin Constant a présenté dans son discours à l'Athénée royal de Paris en 1819 et que l'on trouve sous le titre *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes dans le Cours de politique constitutionnelle*, édit. Laboulaye (Paris 1872), t. II, pp. 539-560.

(34) Sur cette notion de « productivité » voir *Gesammelte Aufsätze für Soziologie und Sozialpolitik*, pp. 416-423. En ce qui concerne des analyses analogues à celle des concepts de « productivité » et d'« intérêts de la paysannerie », voir également ses explications a propos du concept des « États-Unis » *ibid.* pp. 478-479 et *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, p .348.

(35) Th. VISHNER, (1807-1887), Un des plus grands esthéticiens allemands du XIXe siècle, - de tendance hégélienne. Auteur de la monumentale *Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen*, 6 vol. (1846-1857).

(36) Ces vers sont tirés du Faust (acte 1, scène II) de Goethe. L'éditeur de la deuxième édition des *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre* remarque fort justement en note que cette conclusion s'inspire également des *Materialen zur Geschichte der Farbenlehre* (sect. III) de Goethe: «Il n'y a plus de doute de nos jours qu'il est nécessaire de récrire de temps en temps l'histoire du monde. Cette nécessité ne s'impose cependant pas parce que l'on aurait découvert des vues nouvelles sur le passé, mais parce que de nouvelles vues sont données, du fait que le contemporain d'une époque en progrès se trouve placé devant des Points de vue à partir desquels il est possible d'embrasser et de juger le passé d'une manière nouvelle. Il en est de même dans les sciences. Non seulement la découverte de rapports dans la nature et d'objets jusqu'alors inconnus, mais aussi les convictions et

les opinions qui se succèdent progressivement modifient beaucoup de choses et méritent d'être prises en considération de temps à autre. »